

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

2004

LUCIEN.

DIALOGUES DES MORTS

ET DES DIEUX.



IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



LUCIEN.

DIALOGUES DES MORTS

ET DES DIEUX,

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VERS FRANÇAIS,

PAR M^r AMÉDÉE SCRIBE,

MAÎTRE DE PENSION.

De te traduire en vers je fus souvent tenté,
Mais je crois qu'on l'essaie, et que prêt à paraître.....
MILLEVOYE, *Dial. entre Lucien et Boileau.*



PARIS.

CHEZ L'AUTEUR, BOULEVART DU TEMPLE, N° 11;

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMPRIM.-LIBR.,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais;

ET RUE RICHELIEU, N° 47 bis, MAISON DU NOYAIRE.

1853.

ERRATA.

Page 1^{re}, ligne 1^{re}, *au lieu de βιοῦγγις, lisez : βιοῦντις.*

Page 4, ligne 8, *au lieu de λυποῦνται, lisez : λυποῦνται.*

Page 8, ligne 3, *au lieu de πολάκις, lisez : πολλάκις.*

Page 11, vers 5, *au lieu de j'aime avoir l'esprit net, lisez : il vaut mieux être libre.*

Page 37, vers 10, *au lieu de :*

Ou tu m'enterrotas, ou crains que je t'enterre.

Lisez :

Ou tu m'enterreras, ou sinon . . . je t'enterre.

À MONSIEUR

EUGÈNE SCRIBE,

HOMME DE LETTRES.



A toi l'auteur chéri d'un public difficile,
Et je ne suis ici que l'écho très-docile
De l'Athène moderne, experte en pareil cas;
Ainsi, que ta vertu ne s'effarouche pas;
A toi que Montalet, sous son épais feuillage,
Voit chaque jour créer quelque nouvel ouvrage,
Dont le style magique, arbitre de nos sens,
Nous fait verser des pleurs et rire en même tems;
A toi, parent, ami, que, dès ma tendre enfance,
J'aimais moins par devoir que par reconnaissance;
A toi, dont le nom seul est pour nous un honneur,
Ce nom qui si souvent fit palpiter mon cœur,
Ce nom, le mien enfin! à mon faible génie
Qu'il cause bien des fois une triste insomnie!
A toi je l'offre, ami, cet ouvrage nouveau
Qu'après neuf mortels mois enfanta mon cerveau;
Au tems où mon esprit dans sa fougue incertaine,
Cherchait par le travail un remède à sa peine.

Malheureux Lucien! pour la première fois,
Qui du grec en français t'es changé par ma voix,
Ne te plains pas eneor de ta métamorphose:
A ta modeste gloire il n'est rien qui s'oppose,

Si le mieux inspiré des comiques français,
D'un regard bienveillant protège nos essais.
Mais ne crois pas vraiment rendre service, Eugène,
A l'un de ces ingrats de notre espèce humaine.
Non, non, mon Syrien, si bourru, si grondeur,
Passe dans les Enfers pour avoir un bon cœur.
Sur lui tu peux compter. Lorsque l'heure fatale
Marquera ton départ vers la rive infernale,
Et qu'Apollon, jaloux de tes nombreux succès,
Changera, sans pitié, tes lauriers en cyprès,
Lucien t'offrira, fier de son patronage,
Aux lettrés de céans, au docte aréopage,
Et, mort reconnaissant, fera pour toi là-bas,
Ce qu'aujourd'hui pour nous tu ne refuses pas.

PRÉFACE.



LA critique, non celle qu'on nous représente avec le regard moqueur, la parole acerbe, mais la critique éclairée, consciencieuse, si elle daigne s'occuper de ma traduction, me reprochera sans doute la prolixité de mes vers, le trop d'étendue donné à la phrase poétique, et dira que le plus souvent, loin de traduire, je n'ai fait que paraphraser. Le reproche peut être fondé en apparence, mais qu'il me soit permis de le réfuter. D'abord, je suis le premier qui ai tenté de mettre en vers français un auteur en prose, et je crois que personne ne me contestera ce faible mérite, car il n'existe aucune traduction de ce genre, soit en grec, soit en latin. Par conséquent, puisqu'il n'y avait pas de chemin tracé, j'étais libre de suivre celui que je voulais, pourvu que j'atteignisse mon but. Or, quel était ce but? de faire passer Lucien dans notre langue, tout en respectant le sens

que présentait le texte; de lui conserver ses phrases, ses tournures, sa fine plaisanterie; et cependant de le mettre si bien en scène, que chacun de mes lecteurs pût s'écrier : « Voilà Lucien, voilà l'idée que nous nous formions du caractère et du style de cet auteur. »

Mais ensuite, croit-on qu'il soit si facile de convertir la prose, et surtout la prose grecque, en vers? Si j'avais voulu rendre chaque ligne par un vers, c'eût été un véritable tour de force; on n'y aurait vu que peine et fatigue, sans pouvoir juger de la difficulté vaincue. Et en effet, notre langue, qui souffre peu le lachisme, serait devenue d'une telle obscurité, aurait présenté tant de sécheresse et d'aridité dans le dialogue, que le lecteur, perdant de vue l'intention de celui qui traduisait, eût eu besoin d'une traduction en prose pour comprendre, je ne dis pas seulement le texte, mais encore des vers qui n'auraient rendu qu'imparfaitement la pensée de l'original.

J'ignore comment, après moi, s'y prendra quiconque tentera le même genre de traduction; mais, ce que l'on ne peut mettre en doute, c'est que me présentant seul dans la lice que je me suis ouverte, je me trouve par le fait juge

et partie dans ma propre cause , et qu'un reproche n'étant que la conséquence d'une comparaison , le reproche d'être prolix n'est peut-être pas fondé , puisqu'on ne saurait établir aucune comparaison.

Plusieurs personnes m'ont blâmé d'avoir mis en tête de cette traduction : *Dialogues des Morts et des Dieux* , prétendant que la plupart de ceux que j'ai mis au jour étant extraits de l'ouvrage intitulé *Dialogues des Morts* , ce titre pourrait induire le public en erreur. On croirait , en effet qu'indépendamment de ce dernier ouvrage , j'ai traduit celui que les hellénistes connaissent sous le nom de *Dialogues des Dieux*. Telle n'a pas été mon intention ; j'étais en droit de réunir les deux titres en un ; car les Dieux jouent un rôle important dans presque tous les dialogues que j'offre aujourd'hui au public. J'avoue cependant qu'un grand nombre de ces dialogues sont encore à traduire. Ceux qui ont lu le texte entier sauront apprécier mon silence. Mais une traduction en vers , par le tems qui court , lorsque le vent ne souffle pas à la poésie , c'est , je le sens , une publication bien inopportune , et pourtant je n'ai pas craint de jeter entre deux émeutes , deux pestes , deux guerres ,

que sais-je ? un volume purement littéraire. J'ai pensé que je faisais œuvre pie et méritoire en livrant au public un travail tout de conscience, où l'on ne soulève aucune passion mauvaise, où l'on n'exploite aucune turpitude pour monter un succès. Je me suis imaginé, à tort ou à raison, qu'il y avait dans la France quelques bonnes gens comme moi, qui s'ennuyaient de toute cette politique querelleuse des grands journaux ; j'ai cru, et je ne crois pas m'être trompé, que l'on comptait encore dans Paris quelques-uns de ces hommes sages, instruits, vivant dans une profonde retraite, également éloignés de tout parti comme de toute coterie littéraire ou religieuse ; qui, parcourant ma traduction, aimeraient à revenir vers ce tems heureux où, libres de tous soins, de toute opinion, ils faisaient, assis sur les bancs de l'école, ample et première connaissance avec notre immortel Lucien.

Je ne puis dissimuler que c'est en lisant les Dialogues des Morts de Millevoye, qu'un beau jour m'est venue l'idée, bonne ou mauvaise, de ce travail nouveau pour moi comme pour le public.

Ma dédicace devait donc être adressée à Mil-

levoye, qui m'inspira, comme Fontenelle adressa la sienne à Lucien ; car l'auteur dont on a tiré le plus de secours dans un livre, est le vrai héros de l'épître dédicatoire ; mais pour bien vivre avec les vivans, dont j'ai un peu besoin, ainsi qu'avec les morts, dont je suis aujourd'hui l'interprète, je me mets, en tête de cette préface, sous le patronage d'une de nos notabilités littéraires, et en même tems je termine par un emprunt fait à Millevoye, pour qu'il se trouve en quelque sorte intéressé dans le succès de mon entreprise.



MILLEVOYE.

LUCIEN ET BOILEAU.

LUCIEN.

Salut, trois fois salut, au maître en l'art d'écrire.

BOILEAU.

Quoi! tu n'amènes pas nos frères en satire?

LUCIEN.

C'était chose impossible, et nous y tombons mal.
Gilbert, les yeux hagards, hurle avec Juvénal;
Perse, de mots précis bourre un vers laconique;
Horace rit des trois.

BOILEAU.

Et Régnier le Cynique?

LUCIEN.

Il est fort occupé, travaillant de son mieux
A vendre ses écrits dignes d'honnêtes lieux;
Il relisait *Macette*, et dès-lors je soupçonne
Qu'il n'aura plus le front de la lire à personne.

BOILEAU.

Que fait Aristophane?

LUCIEN.

Il devient plus civil,

Car il insulte moins ; mais il est toujours vil.
 Quoi qu'il en soit , parmi ses terrestres dépouilles ,
 Il semble avoir laissé son fiel à ses *Grenouilles*.

BOILEAU.

De l'observer de près j'aurais été jaloux.

LUCIEN.

J'aime fort les méchans , tel qu'Horace et que nous !
 Les autres , je les hais , et de toute mon ame.
 Point de pacte entre nous et le railleur infâme
 Près de qui mon *Ménippe* était un vrai mouton.
 Il dénigra Soçrate , et tu sais de quel ton
 Il vouait au mépris cette Athène immortelle ,
 Qui riait aux éclats lorsqu'il se moquait d'elle.

BOILEAU.

Quant à moi , je ne fus que l'effroi des rimeurs.

LUCIEN.

Tu parlas trop de vers , et pas assez de mœurs ;
 Et ta critique enfin , plus maligne qu'austère ,
 Tomba plus sur l'esprit que sur le caractère.
 Pour moi , laissant en paix sommeiller leurs écrits ,
 Je ne me brouillai pas avec nos beaux-esprits.
 Plus hardi , je lançai mes vives apostrophes
 Aux charlatans parés du nom de philosophes.
 J'osai faire avanie à certains demi-dieux ;
 J'attaquai tour-à-tour les vices odieux ,
 Hypocrisie , orgueil , cupidité , bassesse.
 Mes traits les plus aigus assaillirent sans cesse

Ces vautours attroupés auprès des testateurs,
 Et qui, du jour funèbre accusent les lenteurs.
 Rabaisant les exploits de nos foudres de guerre,
 Je pesai le néant des gloires de la terre,
 Et sans nuire à personne, en mes tableaux mouvans,
 Sous le masque des morts je peignis les vivans.

BOILEAU.

Ton siècle fut traitable, et sur lui la critique
 Pouvait à pleins mains verser le sel attique ;
 Le mien, un peu guindé, s'en offensait encor ;
 Mais celui-ci, dit-on, est le vrai siècle d'or
 Pour la satire.

LUCIEN.

En grand il fallait peindre l'homme.
 Tu ménageais Paris.

BOILEAU.

Toi, tu cajolais Rome.

LUCIEN.

Du nom d'adulateur tu fus gratifié.

BOILEAU.

De juge partial tu fus qualifié.

LUCIEN.

D'Alexandre-le-Grand je raccourcis la taille.

BOILEAU.

Un jour au grand Louis, près de livrer bataille,
 J'adressai de Pyrrhus l'épisode admiré.

LUCIEN.

Louis au fond du cœur t'en savait fort bon gré,
 Il aimait peu la guerre, et bénissait, je gage,
 La grandeur qui toujours l'attachait au rivage.

BOILEAU.

Un historiographe ose à peine, *in petto*,
 Convenir...

LUCIEN.

Tu n'as pas fatigué ta Clio.

BOILEAU.

Racine y suppléa ; seul il en eut la gloire.
 Du débotté royal il consignait l'histoire ;
 Et le peuple, certain de n'être pas trompé,
 Savait juste en quel bourg son prince avait soupé.
 Mais un siège fameux m'ayant remis en veine,
 Monté sur le trépied, j'enfantai, non sans peine,
 Une ode.....

LUCIEN.

Oui, je le sais, une ode sur Namur,
 Qui passe pour modèle, au moins en style dur.
 Le ricaner Gilbert me l'a souvent citée.

BOILEAU.

Racine cependant me l'avait fort vantée.

LUCIEN.

En louant ces vers-là, c'est aux siens qu'il songeait.
 Mais dis, n'as-tu pas eu quelquefois le projet
 De prêter à des morts un piquant dialogue ?

BOILEAU.

Ce genre où tu brillais, de mon tems fut en vogue,
J'y consacrais ma prose.

LUCIEN.

Il fallait des vers, car
On ne va pas à pied quand on possède un char.

BOILEAU.

Tu t'es borné toi-même à ta prose caustique.

LUCIEN.

Je n'eus pas par malheur l'organe poétique,
Ni le divin talent dont le ciel t'a doté.

BOILEAU.

De te traduire en vers je fus souvent tenté,
Mais je crois qu'on l'essaie, et que prêt à paraître...

LUCIEN.

J'entends, ah ! l'écolier vient à défaut du maître.

BOILEAU.

Qu'importe ? on jugera son savoir faire.

LUCIEN.

Eh bien !

Passes pour l'écolier, pourvu qu'il soit le tien.



LUCIEN.

DIALOGUES DES MORTS ET DES DIEUX.



ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ.

ΔΙΑΛΟΓΟΙ ΝΕΚΡΩΝ ΚΑΙ ΘΕΩΝ.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Α.

Ἕ ΠΌΘΕΣΙΣ.

Ὀφείλουσιν ἄνθρωποι βιοῦντες ἰσομήνου θανάτου μεμνησθαι, οὐδὲ τοῖς παροῦσι βρὲνθύεσθαι.

ΚΡΟΪΣΟΣ, ΠΛΟΥΤΩΝ, ΜΕΝΙΠΠΟΣ, ΜΙΔΑΣ, ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ.

ΚΡΟΪΣΟΣ.

Οὐ φέρομεν, ὦ Πλούτων, Μένιππον τουτονί τὸν κῆνα παροικοῦντα ὥς εἴη ἐκεῖνον ποι κατὰς ἡσων, ἢ ἡμεῖς μετοικῆσομεν εἰς ἕτερον τόπον.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Τί δ' ὑμᾶς δεινὸν ἐργάζεται, ὁμόνεκρος ὢν;

ΚΡΟΪΣΟΣ.

Ἐπειδὴν ἡμεῖς οἰμώζωμεν καὶ ζένομεν, ἐκεῖνων μεμνημένοι τῶν ἄνω, Μίδας μὲν οὐτοσί τοῦ χρυσοῦ, Σαρδανάπαλος δὲ τῆς πολλῆς τρυφῆς, ἐγὼ δὲ τῶν θησαυρῶν, ἐπιγελά καὶ ἐξονειδίξει, ἀνδράποδα καὶ καθάρματα ἡμᾶς ἀποκαλῶν ἐνόησε

LUCIEN.

DIALOGUES DES MORTS ET DES DIEUX.

DIALOGUE PREMIER.

MORALITÉ.

Sur la terre, ô mortel! ne t'enorgueillis pas ;
Les biens dont tu jouis, tu les perds au trépas.

PLUTON, MÉNIPPE, CRÉSUS, MIDAS, SARDANAPALE.

CRÉSUS.

Pluton, seigneur Pluton, ah! je vous en conjure,
Écartez loin de nous cette sottise figure,
Ce Ménippe, ce chien, qu'il aille en d'autres lieux,
Sinon nous...

PLUTON.

Eh! quel mal vous a-t-il fait, grands dieux!
Habitez comme lui du royaume des ombres,
Vous pouvez de ce mort...

CRÉSUS.

Roi de ces rives sombres,
Écoutez et jugez. Si, dans notre douleur,
Nous regrettons ces biens, notre unique bonheur ;
Si de ses voluptés la peinture chérie

δὲ καὶ ἄθων, ἐπιτάραττει ἡμῶν τὰς οἰμωγὰς, καὶ ὄλωσ λυπηρὸς ἐστὶ.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Τί ταῦτα φασὶν, ὦ Μένιππε;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ἀληθῆ, ὦ Πλούτων· μισῶ γὰρ αὐτοὺς ἀγενεῖς καὶ ὀλεθροὺς ὄντας, οἷς οὐκ ἀπέχρησε βιῶναι κακῶς, ἀλλὰ καὶ ἀποθανόντες, ἔτι μέμνηται καὶ περιέχονται τῶν ἄνω. Χαίρω τοιγαροῦν ἀνιῶν αὐτούς.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Ἄλλ' οὐ χρεὶ λυποῦνται γὰρ οὐ μικρῶν σερούμενοι.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Καὶ σὺ μωραίνεις, ὦ Πλούτων, ὁμόσηρος ἂν τοῖς τούτων σεναγμοῖς.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Οὐδαμῶς· ἀλλ' οὐκ ἂν ἐθελήσαιμι σασιάζειν ὑμᾶς.

Vient déchirer le cœur du prince d'Assyrie ;
Si Midas sur son or verse de justes pleurs ,
Ménippe en nous raillant insulte à nos malheurs.
Sans cesse il nous outrage et , fixé sur sa proie ,
Le scélérat se fait une maligne joie
D'interrompre nos cris par des refrains joyeux.
Eh bien ! vit-on jamais un voisin plus fâcheux ?

PLUTON.

Que dit-il là ?

MÉNIPPE.

Seigneur, la vérité. Du reste ,
Ils ont beau m'accuser , oui , je hais , je déteste
Ces êtres lâches , mous , honte du genre humain ,
Qui d'avoir mal vécu n'éprouvant nul chagrin ,
Même en ces tristes lieux ouvertement soupirent
Pour des biens qu'ils n'ont plus et qu'en vain ils désirent.
Mais non , j'ai vraiment tort ; pardon , mes pauvres gens ;
C'est mal , bien mal à moi de rire à vos dépens.

PLUTON.

Ménippe , mon ami , ta conduite est blâmable.
Sais-tu que tous ces biens sont d'un prix estimable ?

MÉNIPPE.

Eh quoi ! roi des enfers , vous penseriez comme eux !
Parbleu ! vous en tenez...

PLUTON.

Nullement ; mais je veux
Que vous viviez ensemble en parfaite harmonie.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Καὶ μὴν, ὦ κάκις-οὖ Λυδῶν, καὶ Φρυγῶν, καὶ Ἀσσυρίων, οὕτω γινώσχετε ὡς οὐδὲ παυσομένου μοῦ· ἔνθα γὰρ ἂν ἴητε, ἀκολουθήσω ἀνιῶν, καὶ κατὰδων, καὶ καταγελῶν.

ΚΡΟΪΣΟΣ.

Ταῦτα οὐχ ὕβρις;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Οὐκ· ἀλλ' ἐκεῖνα ὕβρις ἦν, ἃ ὑμεῖς ἐποιεῖτε, προσκυνεῖσθαι ἀξιοῦντες, καὶ ἔλευθέρους ἀνδράσιν ἐντρυφῶντες, καὶ τοῦ θανάτου τὸ παράπαν οὐ μνημονεύοντες. Τοιγαροῦν οἰμώζετε πάντων ἐκείνων ἀφηρημένοι.

ΚΡΟΪΣΟΣ.

Πολλῶν γε, ὦ Θεοὶ, καὶ μεγάλων κτημάτων.

ΜΙΔΑΣ.

Ὅσου μὲν ἐγὼ χρυσοῦ.

MÉNIPPE.

Ma foi ! guerre aux tyrans , guerre à la tyrannie !
 N'en déplaise à Pluton , ô les plus scélérats
 De tous ceux qui peuplaient vos immenses états ;
 Partout je vous suivrai , partout ma voix cruelle
 Cent fois viendra troubler votre plainte éternelle.
 Mon chant vous déplait-il ? exprès je chanterai.
 N'aimez-vous pas la danse ? eh bien ! je danserai.
 Je veux rire , en un mot , et vous mettre en colère.

CRÉSUS.

L'entendez-vous , seigneur ? est-on plus téméraire !

MÉNIPPE.

Tout beau , mes chers voisins , ce reproche insensé,
 Je pense , à meilleur droit peut vous être adressé ,
 A vous qui , méprisant notre race mortelle ,
 Vous croyant entourés d'une gloire immortelle ,
 Vouliez que devant vous , leurs maîtres et leurs dieux ,
 Humblement vos sujets déposassent leurs vœux ,
 Et ne rougissiez pas d'avilir la nature ,
 En répandant sur l'homme et l'opprobre et l'injure !
 Pensiez vous à la mort ? vous doutiez-vous qu'un jour ,
 Pauvres et potentats vont au même séjour ?
 Pleurez ! ces biens perdus sont dignes de vos larmes.

CRÉSUS.

Quels biens !

MIDAS.

Et moi , quel or !

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ.

Ὅσῃς δ' ἐγὼ τρυφῆς.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Εὔγε, οὕτω ποιεῖτε, ὀδύρεσθε μὲν ὑμεῖς· ἐγὼ δὲ τὸ ΓΝΩΘΙ
ΣΕΑΥΤΟΝ, πολάκις συνείρων ἐπάσσομαι ὑμῖν· πρέποι γὰρ
ἂν ταῖς τοιαύταις οἰμωγαῖς ἐπαθόμενον.

SARDANAPALE.

Quels plaisirs pleins de charmes !

MÉNIPPE.

Courage, mes amis, noyez-vous dans les pleurs.
Je suis, en vérité, sensible à vos douleurs ;
Car, pour vous le prouver, d'une ardeur sans pareille,
Vous m'entendrez corner sans cesse à votre oreille,
Le ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ, et ce refrain en on
Convindra bien, j'espère, à votre affliction.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Β.

ΕΡΜΗΣ, ΧΑΡΩΝ.

ΕΡΜΗΣ.

Λογισώμεθα, ὦ Πορθμεῦ, εἰ δοκεῖ, ὅποσα μοι ὀφείλεις ἤδη, ὅπως μὴ αὖτις ἐρίζωμέν τι περὶ αὐτῶν.

ΧΑΡΩΝ.

Λογισώμεθα, ὦ Ερμῆ· ἄμεινον γὰρ ὄρῃσαι περὶ αὐτῶν, καὶ ἀπραγμονέστερον.

ΕΡΜΗΣ.

Ἄγκυραν ἐντειλαμένῃ ἐκόμισα πέντε δραχμῶν.

ΧΑΡΩΝ.

Πολλοῦ λέγεις.

ΕΡΜΗΣ.

Νῆ τὸν Αἰδωνέα, τῶν πέντε ὠνησάμην, καὶ τροπωτῆρα δύο ὀβολοῦν.

ΧΑΡΩΝ.

Τίθει πέντε δραχμάς καὶ ὀβολοὺς δύο.

ΕΡΜΗΣ.

Καὶ ἀκέστραν ὑπὲρ τοῦ ἰσίου· πέντε ὀβολοὺς ἐγὼ κατέβαλον.

DIALOGUE DEUXIÈME.**MERCURE, CARON.****MERCURE.**

DEPUIS long-tems , nocher , pour certaines emplettes ,
N'as-tu pas envers moi contracté quelques dettes ?
Comptons , si tu le veux ; terminons nos débats.

CARON.

Volontiers , mon ami , car d'un tel embarras
J'aime avoir l'esprit net.

MERCURE.

Allons , j'entre en matière.
D'abord l'ancre , tu sais , fournie à ta prière :
Cinq drachmes.

CARON.

C'est beaucoup !

MERCURE.

Elle a coûté ce prix.
Ensuite , un câble neuf , comme j'avais promis :
Deux oboles.

CARON.

Fort bien.

MERCURE.

Plus l'aiguille achetée

ΧΑΡΩΝ.

Καὶ τούτους προσείθει.

ΕΡΜΗΣ.

Καὶ κηρὸν ὡς ἐπιπλάσαι τοῦ σκαφιδίου τὰ ἀνεωγόντα, καὶ ἥλους δὲ, καὶ καλώδιον ἀφ' οὗ τῆι ὑπέραν ἐποίησας, δύο δραχμῶν ἅπαντα.

ΧΑΡΩΝ.

Εἶγε, ἄξια ταῦτα ὠνήσω.

ΕΡΜΗΣ.

Ταῦτα ἐστίν, εἰ μὴ τι ἄλλο ἡμᾶς διέλαθεν ἐν τῷ λογισμῷ. Πότε δὲ οὖν ταῦτ' ἀποδώσειν φής;

ΧΑΡΩΝ.

Νῦν μὲν, ὦ Ἑρμῆ, ἀδύνατον ἦν δὲ λοιμός τις ἢ πόλεμος καταπέμψη ἄθρόους τινὰς, ἐνέσαι τότε ἀποκερδαίνει ἐν τῷ πλήθει παραλογισάμενον τὰ πορθεῖα.

ΕΡΜΗΣ.

Νῦν οὖν ἐγὼ καθεδουμαι, τὰ κακίστα εὐχόμενος γενέσθαι, ὡς ἂν ἀπὸ τούτων ἀπολαύοιμι.

ΧΑΡΩΝ.

Οὐκ ἔστιν ἄλλως, ὦ Ἑρμῆ. Νῦν δ' ὀλίγοι, ὡς ὄρας, ἀφικνοῦνται ἡμῖν εἰρήνη γάρ.

Pour ta voile (en lambeaux elle était apportée) :
Cinq oboles.

CARON.

Passons.

MERCURE.

Plus , pour boucher les trous
De ton frêle bateau , de la cire , des clous.
Item , pour soutenir de ladite nacelle
L'antenne qui tombait , une longue ficelle :
Le tout deux drachmes.

CARON.

Bon , tu n'as pas trop volé.

MERCURE.

C'est tout ce que tu dois , si j'ai bien calculé.
Ah ça ! quand tirons-nous les cordons de la bourse ?

CARON.

Impossible à présent , car je suis sans ressource ;
Mais si quelques fléaux ou quelques bons combats
Font descendre les morts en grand nombre ici-bas ,
Ce que je gagnerai sur le prix du passage ,
Pour m'acquitter , ami , sera mis en usage.

MERCURE.

J'attendrai donc ici , payeur si diligent ,
Que la peste ou la guerre apporte mon argent ?

CARON.

Qu'y faire ? il le faut bien ; tu vois quelle misère !
Aussi pourquoi les rois ne font-ils plus la guerre ?

ΕΡΜΗΣ.

Ἄμεινον οὕτως, εἰ καὶ ἡμῶν παρατείνοιτο ὑπὸ σοῦ τὸ ὄφλημα. Πλὴν ἀλλ' οἱ μὲν παλαιοὶ, ὧ Χάρων, οἷσα οἷοι παρεγίνοντο, ἀνδρεῖοι ἅπαντες, αἵματος, ἀνάπλευ, καὶ τραυματῆαι οἱ πολλοί· νῦν δὲ ἢ φαρμάκῳ τις ὑπὸ τοῦ παιδὸς ἀποθανῶν, ἢ ὑπὸ τῆς γυναικὸς, ἢ ὑπὸ τρυφῆς ἐξωδηκῶς τὴν γαστέρα καὶ τὰ σκέλη ὠχροὶ γὰρ ἅπαντες, καὶ ἀγενεῖς, οὐδὲ ὅμοιοι ἐκείνοις. Οἱ δὲ πλείστοι αὐτῶν διὰ χρήματα ἤκουσιν ἐπιβουλεύοντες ἀλλήλοις, ὡς εἴρασι.

ΧΑΡΩΝ.

Πάνυ γὰρ περιπέθητά ἐσι ταῦτα.

ΕΡΜΗΣ.

Οὐκοῦν οὐδ' ἐγὼ δόξαιμι ἂν ἀμαρτάνειν πικρῶς ἀπαιτῶν τὰ ὀφειλόμενα παρὰ σοῦ.

MERCURE.

Ma foi ! j'aime bien mieux qu'ils vivent sans combats ,
Quand même un peu plus tard tu païrais mes achats.
Te souviens-tu , Caron , lorsque sur ce rivage
J'amenais à ton bord ces hommes de l'autre âge ?
Quel effroi s'emparait de nos cœurs alarmés !
Leurs membres vigoureux , leurs regards animés ,
Je ne sais quoi de rude empreint sur leurs figures ,
Et ces corps sillonnés d'honorables blessures ,
Tout n'annonçait-il pas une race de dieux
Venant , même à leur mort , nous braver en ces lieux ?
Mais , hélas ! aujourd'hui , dans le siècle où nous sommes ,
Quel contraste frappant ! tiens , contemple ces hommes :
L'un périt par la main d'une jeune beauté ,
L'autre par un poison en silence apprêté ;
Au séjour de la mort , spectres épouvantables ,
Ceux-là , le corps enflé , de leurs maux incroyables
Donnent à nos regards le spectacle hideux ,
Tant ils ont abusé de leurs plaisirs honteux !
Et là-haut que font-ils ces êtres éphémères ,
Indignes rejets de leurs généreux pères ?
Tour-à-tour se trompant pour un peu de métal ,
On les voit de la mort hâter l'instant fatal !

CARON.

L'argent , sais-tu , mon cher , est un bien désirable.

MERCURE.

Paye donc au plus tôt , débiteur insolvable.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Γ.

Θανάτου αώρου ἄξιοί εἰσιν οἱ τὸν ἀλλότριον πλοῦτον Σηρῶντες, καὶ πλουσίων
γερόντων ἀπαλλαγὴν γλιχόμενοι.

ΠΛΟΥΤΩΝ, ἙΡΜῆΣ.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Τὸν γέροντα οἶσθα, τὸν πάνυ γεγηρακότα λέγω, τὸν πλούσιον
Εὐκράτην, ᾧ παῖδες μὲν οὐκ εἰσὶν, οἱ τὸν κλῆρον δὲ
Σηρῶντες, πενταχισμῦριοι;

ἙΡΜῆΣ.

Ναὶ, τὸν Σικκόνιον φῆς. Τί οὖν;

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Ἐκεῖνον μὲν, ὧ Ἑρμῆ, ζῆν ἕασον ἐπὶ τοῖς ἐνενήκοντα ἔτεσιν
ἃ βεβίωκεν, ἐπιμετρήσας ἄλλα τοσαῦτα, εἶγε οἶόν τε ἦν, καὶ
ἔτι πλείω· τοὺς δὲ γε κόλακας αὐτοῦ Χαρῆνον τὸν νέον, καὶ
Δάμωνα, καὶ τοὺς ἄλλους, κατὰσπασον ἐφεξῆς ἅπαντας.

ἙΡΜῆΣ.

Ἄτοπον ἂν δόξειε τὸ τοιοῦτον.

DIALOGUE TROISIÈME.

O mort ! j'aime à te voir dans ta course rapide,
Trancher soudain les jours d'un étranger perfide,
Au moment où, joyeux, en lui-même il comptait
Sur les biens du vieillard qu'en public il fêtait.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

Connais-tu ce vieillard nommé, je crois, Eucrate,
Que dans son fol espoir chacun bassement flatte,
Vieux garçon, possesseur d'un si beau revenu ?

MERCURE.

Vraiment à Sicyone il n'est pas inconnu.
Mais que veux-tu de lui ?

PLUTON.

Permets, à ma prière,
Qu'au-delà de son terme il suive sa carrière,
Et de ses jours perdus que le nombre augmenté
Soit, si cela se peut, au centuple porté ;
Pour Damon, Charinus, et cette vile engance,
Flatteurs intéressés d'un vieillard en enfance,
Qui pensent de ses biens s'emparer quelque jour,
Tu les ferais descendre ici-bas tour-à-tour.

MERCURE.

Impossible, Pluton ; tu n'es pas raisonnable.

ΗΛΟΥΤΩΝ.

Οὔμενον, ἀλλὰ δικαιοτάτον. Τί γὰρ ἐκεῖνοι παθόντες εὐχονται ἀποθανεῖν ἐκεῖνον, ἢ τῶν χρημάτων ἀντιποιοῦνται οὐδὲν προσήκοντες; ὃ δὲ πάντων ἐστὶ μιαιώτατον, ὅτι καὶ τοιαῦτα εὐχόμενοι, ὅμως θεραπεύουσιν ἐν γὰρ τῷ φαμερῷ καὶ νοσοῦντος, ἃ μὲν βουλεύονται πᾶσι πρόδηλα· θύσειν δὲ ὅμως ὑπισχυοῦνται, ἦν ραίσι καὶ ὅλως, ποικίλη τις ἢ κολακεία τῶν ἀνδρῶν. Διὰ ταῦτα, ὃ μὲν ἔσω ἀθάνατος, οἱ δὲ προαπίτωσαν αὐτοῦ μάτην ἐπιχανόντες.

ΕΡΜΗΣ.

Γελοῖα πείσονται, πανοῦργοι ὄντες· πολλὰ δὲ κακείνος εὖ μάλα διαδουλοεῖ αὐτούς, καὶ ἐπελπίζει· καὶ ὅλως αἰεὶ θανόντι εἰκῶς, ἔρρωται πολὺ μᾶλλον τῶν νέων· οἱ δὲ ἤδη τὸν κλῆρον ἐν σφίσι διηρημένοι, βόσκονται, ζωὴν μακαρίαν πρὸς ἑαυτούς τιθέντες.

PLUTON.

A mon avis , parbleu ! rien n'est plus équitable ;
 D'Eucrate infirme et vieux pourquoi vouloir la mort ?
 Pourquoi tant soupirer près de son coffre-fort ?
 Existe-t-il entre eux des liens légitimes ?
 Toutefois , ce n'est là que le moindre des crimes.
 Le croirais-tu jamais ? ces êtres éhontés ,
 Aux yeux des habitans sur leurs pas arrêtés ,
 Valets plats et rampans , effrontément courtisent
 Ce cadavre ambulans qu'en secret ils méprisent.
 Souffre-t-il le cher homme ? aussitôt aux autels
 Chacun accourt tremblant , par des vœux solennels ,
 D'un air contrit , demande à mon auguste frère ,
 Qu'il daigne protéger une santé si chère.
 Cependant on connaît les infâmes trompeurs ,
 Ce qu'ils cachent en vain jusqu'au fond de leurs cœurs ;
 On sait que , non contents d'user de perfidie ,
 Ils se font gloire encor de cette comédie.
 Périront leurs desseins , leur projet criminel !
 Qu'Eucrate les enterre et devienne immortel ;
 Qu'il apprenne à juger des flatteurs si sensibles.

MERCURE.

L'aventure serait , ma foi ! des plus risibles.
 En effet ; je crois voir mon barbon détrompé
 Se moquer à son tour de ceux qui l'ont dupé ,
 Nourrir de nos faquins les folles espérances ,
 Et ridiculiser leurs fades complaisances.
 Lui qui , près d'expirer , semblait de jour en jour
 Sur le point de partir pour le sombre séjour ,

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Οὐκοῦν ὁ μὲν ἀποδυσάμενος τὸ γῆρας, ὥσπερ Ἰόλεως, ἀνηθήσαστο· οἱ δ' ἀπὸ μέσων τῶν ἐλπίδων, τὸν ὄνειροποληθέντα Πλούτων ἀπολιπόντες, ἠκέτωσαν ἤδη κακοὶ κακῶς ἀποθανόντες.

ΕΡΜΗΣ.

Ἀμέλησον, ὦ Πλούτων· μετελεύσομαι γάρ σοι ἤδη αὐτοὺς καθ' ἓνα ἐξῆς. Ἐπτὰ δὲ οἶμαι εἰσι.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Κατάσπα. Ὁ δὲ παραπέμψει ἕκαστον, ἀντὶ γέροντος αὔθις πρωθήτης γενόμενος.



Mieux portant qu'eux rira de leur triste visage.
Cependant les voilà partageant l'héritage ,
Qui se forgent d'avance un riant avenir ,
Et palpent les écus qu'ils pensent bien tenir.

PLUTON.

Allons , c'est convenu , pour lui plus de vieillesse.
Tel qu'Iole autrefois il connaîtra l'ivresse ,
Déjà près du tombeau , de renaître au bonheur.
Pour eux , désabusés de leur fatale erreur ,
Qu'ils voient à regret leur aimable chimère
Disparaître soudain comme l'ombre légère ,
Et me viennent trouver tour-à-tour en ces lieux !

MERCURE.

Sois tranquille , Pluton , je ferai de mon mieux.
Ils sont sept , je crois ?

PLUTON.

Oui , ne fais grâce à personne ,
Et qu'Eucrate surtout , aux yeux de Sicyone ,
De vieillard qu'il était , devenu beau garçon ,
Les amène en riant souper chez Alecton !

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Δ.

Ὁ ἄλλος τὸν θάνατον μηχανώμενος, τοῦτον ἑαυτῷ πραγματεύεται, οὐδὲ τῶν ἄλλοτρίων κτημάτων κύριος γίνεται.

ΖΗΝΟΦΆΝΤΗΣ, ΚΑΛΛΙΔΗΜΪΔΗΣ.

ΖΗΝΟΦΆΝΤΗΣ.

Συ δὲ, ὦ Καλλιδημίδη, πῶς ἀπέθανες; ἐγὼ μὲν γὰρ, ὅτι παράσιτος ὢν Δεινίου, πλέον τοῦ ἰκανοῦ ἐμφοργῶν ἀπεπενήγην, οἷσθα· παρῆς γὰρ ἀποθνήσκοντί μοι.

ΚΑΛΛΙΔΗΜΪΔΗΣ.

Παρῆν, ὦ Ζηνόφαντες. Τὸ δ' ἐμὸν παράδοξόν τι ἐγένετο· οἷσθα γὰρ καὶ σύ που Πτοιόδωρον τὸν γέροντα.

ΖΗΝΟΦΆΝΤΗΣ.

Τὸν ἄτεκνον, τὸν πλούσιον, ὥ σε τὰ πολλὰ ἕδειν συνόντα;

DIALOGUE QUATRIÈME.

Celui qui conspirait contre les jours d'autrui,
Par un juste retour, voit retomber sur lui
La mort qu'il préparait dans un sombre silence,
Et d'un bien désiré perd la douce espérance.

XÉNOPHANTE, CALLIDÉMIDE.

XÉNOPHANTE.

Hé! comment es-tu donc ici-bas descendu?
Pour moi, mon pauvre ami, parasite assidu,
Je vivais aux dépens du somptueux Dinie;
Lorsqu'un jour ayant vu sa table bien garnie,
(Grands dieux! comme chez lui l'on était bien traité!)
Mon naturel gourmand par la faim emporté,
Je ne pus contenir un appétit vorace,
Et je mourus, hélas! étouffé sur la place.
Mais tu le sais, je crois; n'étais-tu pas présent?

CALLIDÉMIDE.

En effet, Xénophante, un si triste accident
N'est pas encor sorti de ma faible mémoire.
Mais à ma mort, hélas! comment pourras-tu croire!
Le fait te paraîtra vraiment bien singulier!
Tu connais Ptoiodore?

XÉNOPHANTE.

Oui, ce particulier

ΚΑΛΛΙΔΗΜΪΔΗΣ.

Ἐκεῖνον αὐτὸν αἰεὶ ἐθεράπευον, ὑπισχνούμενον ἐπ' ἐμοὶ τῷ κληρονόμῳ τεθνήξασθαι. Ἐπεὶ δὲ τὸ πρᾶγμα ἐς μῆκιστον ἐπεγένετο, καὶ ὑπὲρ τὸν Τιθωνὸν ὁ γέρον ἐζῆ, ἐπίτομόν τινα ὁδὸν ἐπὶ τὸν κλῆρον ἐξεῦρον. Πριάμενος γὰρ φάρμακον, ἀνέπεισα τὸν οἰνοχόον, ἐπειδὴν τάχις α ὁ Πτοιόδωρος αἰτήσῃ πιεῖν, (πίνει δ' ἐπεικῶς ζωρότερον) ἐμβαλόντα ἐς κύλικα, ἔτοιμον ἔχειν αὐτὸ, καὶ ἐπιδοῦναι αὐτῷ· εἰ δὲ τοῦτο ποιήσῃ, ἐλεύθερον ἐπωμοσάμην ἀφήσειν αὐτόν.

ΖΗΝΟΦΑΝΤΗΣ.

Τι οὖν ἐγένετο; πάνυ γὰρ τι παράδοξον ἐρεῖν ἔοικας.

ΚΑΛΛΙΔΗΜΪΔΗΣ.

Ἐπεὶ τοίνυν λουσάμενοι ἦκομεν, δύο ἤδη ὁ μειρακίσκος κύ-

Riche , vieux , sans enfans , et , si j'ai souvenance ,
Avec qui tu vivais en bonne intelligence.

CALLIDÉMIDE.

Lui-même. A ses côtés demeurant tout le jour ,
Par mille petits soins je lui faisais ma cour ;
Car il m'avait promis , j'en avais l'assurance ,
Que ses biens , à sa mort , seraient en ma puissance ;
Mais la chose traînait un peu trop en longueur ;
Et , bien loin de répondre à ma bouillante ardeur ,
Il était immortel et vivait plus encore
Que l'époux fortuné de la brillante Aurore.
Attendre me semblait un supplice cruel ;
Je voulus non des mots , mais un bien plus réel ;
Et pour jouir enfin de ce bel héritage ,
Le moyen le plus court me parut le plus sage.
Or je m'y prends ainsi : j'achète du poison ;
Puis à force d'argent je corromps l'échanson.
Sitôt que le vieillard lui dira qu'il veut boire ,
(C'est ainsi que souvent il chassait l'humeur noire) ,
De suite il jetterait , tout en versant le vin ,
Le poison qu'il tiendrait préparé dans la main.
De l'affranchir après je lui donne promesse ,
Si pour me contenter il fait preuve d'adresse.

XÉNOPHANTE.

Mais qu'arrivâ-t-il donc ? à t'entendre , pourtant ,
Tu devais m'étonner.

CALLIDÉMIDE.

Patience ; un instant.

λικας ἐτοίμους ἔχων, τὴν μὲν τῷ Πτοιοδώρῳ τὴν ἔχουσαν τὸ φάρμακον, τὴν δ' ἑτέραν ἐμοί, σφραλεῖς οὐκ οἶδ' ὅπως, ἐμοὶ μὲν τὸ φάρμακον, Πτοιοδώρῳ δὲ τὸ ἀφάρμακτον ἐπέδωκεν. Εἶτα ὁ μὲν ἔπινεν, ἐγὼ δὲ αὐτίκα μάλα ἐκτάδην ἐκείμην, ὑποβολιμαῖος ἀντ' ἐκείνου νεχρός. Τί τοῦτο γελᾷς, ὦ Ζηνοφάντες; καὶ μὴν οὐκ ἔδει γε ἐταίρῳ ἀνδρὶ ἐπιγελαῖν.

ΖΗΝΟΦΑΝΤΗΣ.

Ἄς εἶα γάρ, ὦ Καλλιδημίδη, πέπονθας. Ὁ γέρον δὲ τί πρὸς ταῦτα;

ΚΑΛΛΙΔΗΜΪΔΗΣ.

Πρῶτον μὲν ὑπεταράχθη πρὸς τὸ αἰφνίδιον· εἶτα συνεῖς, οἶμαι, τὸ γεγενημένον, ἐγέλα καὶ αὐτὸς οἶά γε ὁ οἰνοχόος εἰργασαι.

ΖΗΝΟΦΑΝΤΗΣ.

Πλὴν, ἀλλ' οὐδὲ σὲ τὴν ἐπίτομον ἐχρῆν τραπέσθαι· ἦγε γὰρ ἂν σοι διὰ τῆς λεωφόρου ἀσφαλέςερον, εἰ καὶ ὀλίγω βραδύτερον.

Nous revenions du bain. D'un air simple et novice,
L'échanson vient à nous pour remplir son office,
Et porte entre ses doigts deux vases pleins de vin,
Dont l'un doit contenir un poison trop certain.
Mais je ne sais vraiment quel démon le talonne,
En ce moment critique, il se trompe et me donne
Celui que pour son maître il avait préparé.
Soudain d'un feu secret mon corps est dévoré;
J'expire, et du vieillard prenant ainsi la place...
Xénophante, eh quoi donc! d'où vient cette grimace?
Par ce triste récit j'excite ta gaiété,
Moi, ton ancien ami!

XÉNOPHANTE.

Mais c'est qu'en vérité
Jamais je n'entendis histoire plus plaisante.
La fin assurément en est intéressante.
Que fit notre barbon?

CALLIDÉMIDE.

D'abord, de la stupeur
On le vit sur-le-champ passer à la fureur;
Et dès qu'il reconnut quelle était la victime,
Remontant aussitôt à la source du crime,
Mes projets avortés, mon trop juste malheur,
Lui rendirent bientôt toute sa belle humeur.

XÉNOPHANTE.

Ami, pour obtenir un si riche héritage,
La route que tu pris n'était pas la plus sage.
Il eût bien mieux valu suivre le grand chemin;
Tout long qu'il paraissait, il était plus certain.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Ε.

Μάτην ἐφεδρεύουσι τινες γερόντων οὐσίῃ· οὐ γὰρ τοῖς χόλαξιν, ἀλλὰ τοῖς λαθραίω;
ἀγαπωμένοις τὰ ἑαυτῶν καταλείπουσιν.

ΣΙΜΥΛΟΣ, ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Ἦκεις ποτέ, ὦ Πολύστρατε, καὶ σὺ παρ' ἡμᾶς, ἔτη αἶμαι,
οὐ πολὺ ἀποδέοντα τῶν ἑκατὸν βεβιωκώς.

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Ὅκτῳ ἐπὶ τοῖς ἐννεηήκοντα, ὦ Σίμυλε.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Πῶς δὲ τὰ μετ' ἐμὲ ταῦτ' ἐβίως τριάκοντα; ἐγὼ γὰρ ἀμφὶ
τὰ ἐβδομήκοντά σου ὄντος, ἀπέθανον.

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Ὑπεργίδια, εἰ καὶ σοι παράδοξον τοῦτο δοῖται.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Παράδοξον, εἰ γέρων τε καὶ ἀσθενής, ἄτεκνός τε προσέτι,
ἦρθεσθαι τοῖς ἐν τῷ βίῳ ἐδύνασο.

DIALOGUE CINQUIÈME.

Vous croyez , mais en vain vos rêts inévitables ,
Courtisans des vieillards , flatteurs impitoyables ;
Leurs trésors tromperont votre cœur inquiet ,
Et passeront à ceux qu'ils aimaient en secret .

SIMULUS, POLYSTRATE.

SIMULUS.

Par Pluton , c'est bien lui , c'est mon vieux Polystrate !
Te voilà donc enfin descendu chez Hécate !
Je crois qu'à la centaine , il était , ma foi ! tems .

POLYSTRATE.

J'ai tout au plus , ami , quatre-vingt-dix-huit ans .

SIMULUS.

Depuis près de trente ans que j'ai quitté la terre ,
Polystrate , apprends-moi ce que tu pouvais faire !
Déjà sur le retour.....

POLYSTRATE.

Tu riras si tu veux ,
Mais jamais je ne vis de momens plus heureux .

SIMULUS.

Comment ! ce que tu dis est par trop incroyable !
Infirmes , sans enfans , et n'ayant rien d'aimable ,
Pouvais-tu , franchement , connaître le bonheur ?

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Τὸ μὲν πρῶτον, ἅπαντα ἐδυνάμην, ἔτι καὶ παῖδες ὠραῖοι ἦσαν πολλοὶ, καὶ γυναῖκες ἀδρόταται, καὶ μῦρα, καὶ οἶνος ἀνδροσμίας, καὶ τράπεζαι ὑπὲρ τὰς ἐν Σικελίᾳ.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Καινὰ ταῦτα· ἐγὼ γάρ σε πάνυ φειδόμενον ἤπισάμην.

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Ἄλλ' ἐπέβρει μοι, ὦ γενναῖε, παρ' ἄλλων τὰγαθὰ· καὶ ἔωθεν μὲν εὐθύς ἐπὶ θύρας ἐφοίτων μάλα πολλοί· μετὰ δὲ, παντοῖά μοι δῶρα προσήγετο, ἅπανταχόθεν τῆς γῆς τὰ κάλλιστα.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Ἐτυράνησας, ὦ Πολύστρατε, μετ' ἐμέ;

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Οὐκ· ἀλλὰ φίλους εἶχον μυρίους.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Ἐγέλασα· φίλους σὺ;

POLYSTRATE.

Eh! pourquoi pas, mon cher? tranquille possesseur
De ce qui réveillait mes forces défaillantes,
J'avais autour de moi mille femmes charmantes,
Des amours de quinze ans, frais et voluptueux,
Les parfums les plus chers, des vins délicieux,
Et ma table vraiment! grâce à l'art culinaire,
Eût eu dans la Sicile un succès populaire.

SIMULUS.

Me prends-tu pour un sot! toi, mener un tel train!
Toi qui passais jadis pour un ladre, un vilain!

POLYSTRATE.

Je fus toujours le même, et mes trésors immenses
N'étaient pas employés à de folles dépenses.
Au vieillard opulent, dès la pointe du jour,
Tant de monde venait faire humblement la cour,
Qu'on eût pris sa maison pour une place forte.
C'était à qui pourrait en assiéger la porte,
Captiver ses faveurs, étaler à ses yeux
Ce que tout l'univers a de plus précieux.

SIMULUS.

Peut-être régnaï-tu sur un puissant empire?

POLYSTRATE.

Non, j'eus beaucoup d'amis.

SIMULUS.

Pardon, j'ai voulu rire.

Mais quoi! toi des amis!

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Καὶ μὴν πρόδηλός γε ὁ ἔρωσ οὕτοσὶ πολλὸς ὢν, ὁ περὶ τοὺς ἀτέκνους καὶ πλουσίους γέροντας. Ἀτὰρ, ὦ Σίμυλε, οὐκ ὀλίγα τῶν φίλων ἀπολέλαυκά, μονονουχὶ προσκυνούμενος ὑπ' αὐτῶν· καὶ ἔθρυπτόμην δὲ πολλάκις, καὶ ἀπέκλειον αὐτῶν τινὰς ἐνόστε· οἱ δὲ ἡμιλλῶντο, καὶ ἀλλήλους ὑπερεβάλλοντο ἐν τῇ περὶ ἐμὲ φιλοτιμίᾳ.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Τέλος δ' οἶν, πῶς ἐβουλεύσω περὶ τῶν κτημάτων;

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Ἐς τὸ φανερόν μὲν ἕκαστον αὐτῶν κληρονόμον ἀπολιπεῖν ἔφασκον· ὁ δ' ἐπίστευέ τε, καὶ κολακευτικώτερον παρεσκευάζεν ἑαυτόν· ἄλλας δὲ τὰς ἀληθεῖς διαθήκας ἐκείνας ἔχων, κατέλιπον, οἰμώζειν ἅπασι φράσας.

POLYSTRATE.

Eh parbleu ! n'ont-ils pas ,
 Ces milliers de flatteurs qui suivent tous nos pas ,
 A ce titre d'ami des droits incontestables ?
 Où trouver plus d'amour , des dehors plus aimables !
 Et crois-tu que sur eux j'avais peu de pouvoir ?
 Dès que je l'ordonnais , il eût fallu les voir ,
 Rampant à mes genoux , troupeau lâche et servile ,
 Épier les désirs d'un maître difficile.
 Malheur ! trois fois malheur à qui m'avait déplu !
 C'en était fait de lui ; de ma maison exclu ,
 L'imprudent évitait à jamais ma présence ,
 Et perdait avec moi sa plus chère espérance.
 Mais qu'aussi cet exemple animait leur ardeur !
 Voulait-on d'un vieillard et morose et grondeur
 Obtenir un coup-d'œil , un regard favorable ?
 Il n'était qu'un moyen , c'était d'être agréable.

SIMULUS.

Tu me diras enfin quels étaient tes projets ?

POLYSTRATE.

En public , en secret , à chacun je disais :
 Ami , comptez sur moi : vous avez su me plaire ;
 Je veux que de mes biens vous soyez légataire.
 Et mon homme séduit par cet espoir trompeur ,
 Revenait dès ce jour plus souple et plus flatteur.
 Bienheureux testament , ma volonté dernière ,
 De ma nombreuse cour appât imaginaire ,
 O toi ! qui me valus tant de soins , tant d'égards ,

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Τίνα δ' αἰ τελευταῖαι τὸν κληρονόμον ἔσχον; ἦπου τίνα τῶν ἀπὸ τοῦ γένους;

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Οὐ μὰ Δί', ἀλλὰ νεώνητόν τινα τῶν μειρακίων τῶν ὠραίων Φρύγα.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Ἄμφι πόσα ἔτη, ὦ Πολύστρατε;

ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ.

Ἄμφι τὰ εἴκοσι. Πλὴν ἀλλὰ πολὺ ἐκεῖνων ἀξιώτερος κληρονομεῖν, εἰ καὶ βάρβαρος ἦν καὶ ὄλεθρος, ὃν ἤδη καὶ αὐτοὶ οἱ ἄριστοι Θεραπεύουσιν· ἐκεῖνος τοῖνον ἐκληρονόμησέ μου· καὶ νῦν ἐν τοῖς εὐπατριδαῖς καταριθμεῖται, ὑπεξυρημένος μὲν τὸ γενεῖον, καὶ βαρβαρίζων, Κόδρου δὲ εὐγενέστερος, καὶ Νιρέως καλλίων, καὶ Ὀδυσσεώς συνετώτερος λεγόμενος εἶναι.

ΣΙΜΥΛΟΣ.

Ὅ μοι μέλει· καὶ κρατηησάτω τῆς Ἑλλάδος, εἰ δοκεῖ ἐκεῖνοι δὲ, μὴ κληρονομεῖτωσαν μόνον.

Je te tenais caché , loin de tous les regards.
 Seulement sur le point de passer l'onde noire ,
 Je priais mes amis de pleurer ma mémoire.

SIMULUS.

Et pour mieux les tromper, le fatal parchemin
 Sans doute désignait un arrière-cousin ?

POLYSTRATE.

Non , ce fut un esclave , un jeune Asiatique ,
 Acheté récemment sur la place publique.

SIMULUS.

Et quel âge environ ?

POLYSTRATE.

Vingt ans presque il comptait.

Je n'en connais aucun, tout pauvre qu'il était,
 Qui fût plus digne, ami, d'obtenir l'héritage.
 Aujourd'hui qu'il est riche on vient lui rendre hommage ;
 A ses côtés il voit les meilleurs citoyens.
 On le fête, on le choye ; en faveur de mes biens,
 On le compte déjà parmi les plus notables ;
 Pour lui sont les emplois les plus considérables.
 Cependant, quoiqu'il soit tellement idiot,
 Qu'il ne pourrait parler sans écorcher un mot,
 Sur Ulysse il l'emporte en prudence en sagesse,
 Sur Nérée en beauté, sur Codrus en noblesse.

SIMULUS.

Qu'il soit roi, si tu veux, pourvu qu'à son trépas,
 De tes vastes trésors nos gens n'héritent pas.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Ζ.

Ἄξατον ὄλβον ἀλόγως ἐπιζητούμεν, αἰώνιον δὲ ἀφρόνως καταβάλλομεν.

ΚΡΑΤΗΣ, ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

ΚΡΑΤΗΣ.

Μοίριχον τὸν πλούσιον ἐγίνωσκας, ὦ Διόγενες, τὸν πάνυ πλούσιον, τὸν ἐκ Κορίνθου, τὸν τὰς πολλὰς ὀλκάδας ἔχοντα, οὗ ἀνεψιδὸς Ἄρις-έας, πλούσιος καὶ αὐτὸς ὢν, ὃς τὸ Ὀμηρικὸν ἐκεῖνο εἰώθει ἐπιλέγειν, Ἦ μ' ἀνάειρ', ἢ ἐγὼ σε.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Τίνος ἕνεκα, ὦ Κράτης;

ΚΡΑΤΗΣ.

Ἐθεράπευον ἀλλήλους, τοῦ κλήρου ἕνεκα ἐκάτερος, ἡλικιωῦνται ὄντες, καὶ τὰς διαθήκας ἐς τὸ φανερὸν ἐτίθεντο. Ἄρις-έαν μὲν ὁ Μοίριχος, εἰ προαποθάνοι, δεσπότην ἀφίεις τῶν ἑαυτοῦ πάντων, Μοίριχον δὲ ὁ Ἄρις-έας, εἰ προαπέλθοι αὐτοῦ. Ταῦτα μὲν ἐγέγραπτο. Οἱ δὲ ἔθεράπευον ἀλλήλους, ὑπερβαλ-

DIALOGUE SIXIÈME.

Insensés ! pour des biens , hélas ! si périssables ,
Nous souffrons chaque jour des maux incalculables ;
Et nous abandonnons , dans notre folle ardeur ,
Les trésors immortels , seuls garans du bonheur !

CRATÈS, DIOGÈNE.

CRATÈS.

Diogène , ô mon maître , aurais-tu souvenance
De cet homme connu par son crédit immense ,
Qui de ses cent vaisseaux couvrant les vastes mers ,
Trafiquait de Corinthe au bout de l'univers ,
Mœrichus en un mot ? Son cousin Aristée ,
Dont la fortune était partout non moins vantée ,
Sans cesse en ses discours , tu le sais , répétait ,
D'un air assez plaisant , ce vers qu'il empruntait
Au chantre de la Grèce , à notre grand Homère :
« Ou tu m'enterreras ou crains que je t'enterre. »

DIOGÈNE.

Oui , mais je ne vois pas...

CRATÈS.

C'est que pour hériter ,
L'un et l'autre ils passaient leur tems à se flatter.
Tous les deux sans enfans , tous les deux du même âge ,
Tous les deux se voyant mêmes biens en partage ,
S'étaient institués leur futur héritier.

λόμενοι τῇ χολακείᾳ· καὶ οἱ μάντιες οἳ τε ἀπὸ τῶν ἄσρων τεχ-
μαιρόμενοι τὸ μέλλον, οἳ τε ἀπὸ τῶν ὀνειράτων, ὥς γε Χαλ-
δαίων παῖδες, ἀλλὰ καὶ ὁ Πύθιος αὐτὸς, ἄρτι μὲν Ἄριστεῖ
παρεῖχε τὸ κράτος, ἄρτι δὲ Μοιρίχῳ· καὶ τὰ τάλαντα πότε
μὲν ἐπὶ τοῦτον, πότε δ' ἐπ' ἐκεῖνον ἔρρεπε.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Τί οὖν πέρας ἐγένετο, ὦ Κράτης; ἀκοῦσαι γὰρ ἄξιον.

ΚΡΑΤΗΣ.

Ἄμφω τεθνήσκουσιν ἐπὶ μιᾷς ἡμέρας. οἳ δὲ κληροὶ ἐς Εὐνόμιον
καὶ Θρασυκλέα περιῆλθον, ἄμφω συγγενεῖς ὄντας, οὐδὲ πώ-
ποτε προμαντευομένους οὕτω γένησθαι ταῦτα. Διαπλέοντες

Mœrichus , en effet , s'il mourait le premier ,
 Laisserait le cher cousin pour son seul légataire ;
 Mais si le cher cousin , par un destin contraire ,
 Devançait Mœrichus au séjour de douleur ,
 Mœrichus de ses biens devenait possesseur ;
 Leurs dispositions ensemble ainsi conçues ,
 Depuis un certain tems par avance étaient sues ;
 Et nos deux bons amis , flatteurs officieux ,
 Se choyaient , se trompaient chacun à qui mieux mieux .
 Cependant qui des deux portera l'autre en terre ?
 C'était là le grand point : aussi , dans cette affaire ,
 Aruspices , devins , juif , prêtre , égyptien ,
 Et nécromancien , et chiromancien ,
 Priés , sollicités , comblés de récompenses ,
 Pour de l'argent comptant donnaient force espérances .
 Ce n'était pas assez : il fallait même aux dieux
 Arracher à grands frais quelques mots captieux .
 D'Apollon la prêtresse en secret consultée ,
 Tantôt se décidait pour l'heureux Aristée ,
 Tantôt de Mœrichus favorisait les vœux ;
 Si bien que la balance également entre eux
 Paraissait suspendue .

DIOGÈNE.

O la plaisante histoire !

Eh bien ! lequel des deux remporta la victoire ?

CRATÈS.

L'un et l'autre aux enfers viennent le même jour ;
 Et ces biens pour lesquels ils se faisaient la cour ,
 Tombent entre les mains d'Eunôme et Thrasuclée ,

γὰρ ἀπὸ Σικυῶνος ἐς Κιβρόαν, κατὰ μέσον τὸν πόρον πλαγίῳ περιπεσόντες τῷ Ἰάπυγι, ἀνετράπησαν.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Εὖ ἐποίησαν. Ἡμεῖς, δὲ, ὅποτε ἐν τῷ βίῳ ἦμεν, οὐδὲν τοιοῦτο ἐνενοοῦμεν περὶ ἀλλήλων· οὔτε πώποτε εὐξάμην Ἄντισθένην ἀποθανεῖν, ὡς κληρονομήσαιμι τῆς βακτηρίας αὐτοῦ· [εἶχε δὲ πᾶν καρτερὰν ἐκ κοτίνου ποιησάμενος·] οὔτε οἶμαι σὺ, ὦ Κράτης, ἐπεθύμησας κληρονομεῖν ἀποθανόντος ἐμοῦ τὰ κτήματα, καὶ τὸν πίδακον, καὶ τὴν πήραν χοίνικας δύο θέρμων ἔχουσαν.

ΚΡΑΤΗΣ.

Οὐδὲν γὰρ μοι τούτων ἔδει· ἀλλ' οὐδὲ σοί, ὦ Διόγενες· ἀ γὰρ ἐχρῆν, σὺ τε Ἄντισθένου ἐκκληρονόμησας, καὶ ἐγὼ σοῦ, πολλῶ μείζω, καὶ σεμνότερα τῆς Περσῶν ἀρχῆς.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Τίνα ταῦτα φής;

..

Parens à qui jamais la Grèce et la Chaldée
 N'avaient prédit, je crois, un si grand changement.
 Partis de Sicyone ensemble assez gaîment,
 A Cirrha sans encombre ils espéraient se rendre,
 Quand l'Iapyx, auquel on devait peu s'attendre,
 Se déchaîne en fureur sur le flanc du vaisseau.
 Le bâtiment chavire, et les voilà dans l'eau.

DIOGÈNE.

Ils ont, ma foi! bien fait. Nous autres pauvres diables,
 Nous ne connûmes pas de désirs si coupables.
 Diogène content, libre de tout chagrin,
 D'Antisthène jamais ne souhaite la fin,
 Pour avoir le bâton dont il faisait usage.
 Et vit-on cependant plus merveilleux ouvrage!
 C'était un olivier, bois ferme et vigoureux,
 Converti sous sa main en un bâton nouveau.
 Et toi, mon cher Cratès, te souciais-tu d'être
 L'héritier des trésors que possédait ton maître?
 convoitais-tu, dis-moi, son modeste tonneau,
 Sa besace aux lupins, son unique manteau?

CRATÈS.

Que faire de ces biens? les seuls vrais, Diogène,
 Tu les avais reçus de ton maître Antisthène;
 Et ce fut par tes mains qu'ils me furent transmis.
 Quels trésors à mes yeux auraient eu plus de prix!

DIOGÈNE.

De quels biens parles-tu?

ΚΡΑΤΗΣ.

Σοφίαν, αὐταρκεσίαν, ἀλήθειαν, παρρησίαν.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Νῆ Δία μέμνημαι καὶ τοῦτον διαδεξάμενος τὸν πλοῦτον παρ' Ἀντισθένης, καὶ σοὶ ἔτι πλείω καταλιπών.

ΚΡΑΤΗΣ.

Ἄλλ' οἱ ἄλλοι ἡμέλουν τῶν τοιοῦτων κτημάτων, καὶ οὐδεὶς ἐθεράπευεν ἡμᾶς, κληρονομήσειν προσδοκῶν' ἐς δὲ τὸ χρυσίον πάντες ἔδλεπον.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Εἰκότως· οὐ γὰρ εἶχον, ἔμθια ἂν δέξαιντο τὰ τοιαῦτα παρ' ἡμῶν, διεφθαρμένοι ὑπὸ τρυφῆς, καθάπερ τὰ σαθρὰ τῶν βαλαντίων ὥστε εἴ ποτε καὶ ἐμβαλλοὶ τις ἐς αὐτοὺς ἢ παρρησίαν, ἢ ἀλήθειαν, ἐξέπιπτεν εὐθὺς, καὶ διέρρει, τοῦ πωθόμενος ρέγειν οὐ δυναμένου· οἷόν τι πάσχουσιν αἱ τοῦ Δαναοῦ αὔται παρθενοὶ ἐς τὸν τετραπημένον πίθον ἐπαντλοῦσαι· τὸ δὲ χρυσίον ὁδοῦσι, καὶ ὄνου, καὶ πάσῃ μηχανῇ ἐφύλαττον.

CRATÈS.

Parbleu ! de la sagesse ,
Et des autres vertus qu'un cynique professe.

DIOGÈNE.

D'Antisthène, il est vrai, j'ai reçu ce trésor,
Mais d'argent qu'il était, pour toi je l'ai fait d'or.

CRATÈS.

Les hommes près de nous, guidés par l'avarice,
N'auraient pas employé la ruse et l'artifice
Pour posséder des biens qui ne les flattaient pas.
L'argent seul à leurs yeux avait quelques appas.

DIOGÈNE.

Eh ! que veux-tu , Cratès , ont-ils été capables
De recevoir de nous des biens si désirables ,
Ces hommes éhontés qu'aisément j'aurais pu
Comparer à des sacs dont le fil est rompu ?
Au sein de leurs plaisirs et de leurs jouissances ,
Si quelqu'un dans leur cœur eût jeté les semences
De ces simples vertus qui donnent au mortel
Le moyen d'obtenir un bonheur éternel ,
N'eût-il pas éprouvé le sort des Danaïdes ,
Sans cesse remplissant leurs tonneaux toujours vides ?
Cependant , insensible à la voix de l'honneur ,
Pour le bien seulement sans force ni vigueur ,
Près d'un monceau d'argent , ses plus chères délices ,
Leur ame s'imposait les plus grands sacrifices.

ΚΡΑΤΗΣ.

Οὐκοῦν ἡμεῖς μὲν ἔξομεν κἀνταῦθα τὸν πλοῦτον· οἱ δὲ,
ὄβολον ἤξουσι κομίζοντες, καὶ τοῦτον ἄχρι τοῦ πορθημέως.

Toujours sur le qui vive , et les mains et les yeux
Concouraient à garder ce dépôt précieux.

CRATÈS.

Quand nous avons quitté l'un et l'autre la terre,
Nous emportons du moins notre richesse entière.
Pour eux, de tous leurs biens ils n'ont plus qu'un denier;
Encore est-ce à Caron ce qu'il faudra payer!

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Η.

Μοραίνουσιν οἱ τοῦ τῶν σωματίων κάλλους ὀλισθηροῦ ἐπιθυμοῦντες, καὶ διὰ τοῦτο παρόντος τε καὶ μέλλοντος βίου ἀποβολὴν ποιούμενοι.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ ΕΡΜΗΣ.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ποῦ δὲ οἱ καλοί εἰσιν, ἢ αἱ καλαί, ὦ Ἑρμῆ; ξενάγησόν με νέηλιν ὄντα.

ΕΡΜΗΣ.

Οὐ σχολὴ μοι, ὦ Μένιππε· πλὴν κατ' ἐκεῖνο αὐτὸ ἀπόβλεψον, ὡς ἐπὶ τὰ δεξιὰ, ἐνθα Υἷαιινθός τέ ἐστι, καὶ ὁ Νάρκισσος, καὶ ὁ Νιρεὺς, καὶ Ἀχιλλεὺς, καὶ Τυρῶ, καὶ Ἑλένη, καὶ Λήδα, καὶ ὄλως, τὰ ἀρχαῖα κάλλη πάντα.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ὅς ἄ μόνον ὀρῶ, καὶ κρανία, τῶν σαρκῶν γυμνά, ὅμοια τὰ πολλά.

DIALOGUE VII.

47
le (12-12)
NICOLE
le 22-9-46

DIALOGUE SEPTIÈME.

Beauté, fraîcheur, hélas ! vous passez sur la terre,
Comme la fleur des champs à l'éclat éphémère.
Bien fou qui, dédaignant les seuls biens immortels,
Irait perdre son tems à parer vos autels !

MÉNIPPE, MERCURE.

MÉNIPPE.

Venu tout récemment au ténébreux empire,
T'oserai-je prier, ami, de me conduire
Dans le riant séjour ici-bas habité
Par ceux dont nous vantions les grâces, la beauté ?

MERCURE.

Tu choisis mal ton tems. Les soins du ministère
M'empêchent de répondre à ta juste prière ;
Mais tiens, regarde à droite ; aisément tu pourras
Considérer d'ici tous ceux que tu voudras.
Vois le fils de Thétis, Hyacinthe, Nérée,
La trop fameuse Hélène, et Narcisse, et Tydée.

MÉNIPPE.

Allons, amuse-toi, ris bien à mes dépens.
J'ai beau chercher des yeux, je ne vois pas nos gens.
Seulement j'aperçois de distance en distance,
Quelques os décharnés, sans nulle différence.

ΕΡΜΗΣ.

Καὶ μὴν ἐκεῖνά ἐστιν, ἃ πάντες οἱ ποιηταὶ θαυμάζουσι τὰ ὄσα, ὧν σὺ ἔοικας κατακρονεῖν.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ὅμως τὴν Ἑλένην μοι δείξον· οὐ γὰρ ἂν διαγνοίην ἔγωγε.

ΕΡΜΗΣ.

Τουτὶ τὸ κρανίον ἢ Ἑλένη ἐστίν.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Εἴτα αἱ χίλιαι νῆες διὰ τοῦτο ἐπληρώθησαν ἐξ ἀπάσης τῆς Ἑλλάδος, καὶ τοσοῦτοι ἔπεσον Ἕλληνές τε καὶ βάρβαροι, καὶ τσαύται πόλεις ἀνάστατοι γεγόνασιν;

ΕΡΜΗΣ.

Ἄλλ' οὐκ εἶδες, ὦ Μένιππε, ζῶσαν τὴν γυναῖκα· ἔφησ γὰρ ἂν καὶ σὺ ἀνεμέσσητον εἶναι.

Τοιῆδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν.

ἐπεὶ καὶ τὰ ἀνδρῶν ξηρὰ ὄντα εἴ τις βλέποι ἀποβεβληκότα τὴν βαφὴν, ἄμορφα δηλονότι αὐτῶ δοῖται· ὅτε μέντοι ἀνδρεῖ, καὶ ἔχει τὴν χροῖαν, κάλλιστά ἐστιν.

MERCURE.

Objets de ton mépris et jadis admirés,
Que de vers cependant n'ont-ils pas inspirés!

MÉNIPPE.

Pardon, fils de Maïa, mais je suis fort en peine.
Montre-moi donc ici notre divine Hélène.

MERCURE.

Reconnais-tu ce crâne?

MÉNIPPE.

O honte! ô déshonneur!

Quoi! c'est pour un squelette informe, plein d'horreur,
C'est pour ces os pourris que la Grèce indignée
Fit sous mille vaisseaux gémir l'onde étonnée;
Que vingt peuples unis par les mêmes sermens,
De sang et de carnage engraisèrent les champs,
Et que tant de cités florissantes naguère
Gisent le front courbé dans des flots de poussière!

MERCURE.

Si Ménippe moins vieux avait eu le bonheur
De contempler ce corps dans toute sa fraîcheur,
Il eût dit, je suis sûr, en la voyant si belle,
La mort est un plaisir quand on souffre pour elle!
Regarde, ami, ces fleurs dont l'éclat est passé;
Leur calice flétri sur le sol renversé
Fait éprouver à l'ame un sentiment pénible.
Quel attrait cependant, quel charme irrésistible
N'a-t-on pas ressenti près de ces mêmes fleurs,
A l'aspect séduisant de leurs riches couleurs?

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

· Οὐκοῦν τοῦτο, ὦ Ἑρμῆ, θαυμάζω, εἰ μὴ συνέσαν οἱ Ἀχαιοὶ περὶ πράγματος οὕτως ὀλιγοχρονίου, καὶ ῥαδίως ἀπανθροῦντος πονοῦντες.

ἙΡΜῆΣ.

Οὐ σχολή μοι, ὦ Μένιππε, συμφιλοσοφεῖν σοι· ὥς ἐπι-
λεξάμενος τόπον, ἔνθα ἂν ἐθέλῃς, κεῖσο καταβαλὼν σεαυτὸν·
ἐγὼ δὲ, τοὺς ἄλλους νεκροὺς ἤδη μετελεύσομαι.

MÉNIPPE.

Si les Grecs ont connu quelle fut leur folie
D'aller en furieux sacrifier leur vie
Pour quelque chose, hélas ! si proche de la mort,
Mercure, j'y consens, je veux bien avoir tort ;
Devant ces os pourris je me tais et j'admire.

MERCURE.

Ménippe, je comprends ce que tu veux me dire :
Mais écoute ; avec toi je ne puis discuter.
Choisis donc sur ce bord un lieu pour méditer ,
Et, grave philosophe, à ton aise argumente.
Moi , je vais tout de suite auprès de Rhadamante.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Θ.

Τὸν θάνατον πέφρικεν οὐχ ἡ κενὴ αἴησις, ἀλλ' ἡ φύσις· οἱ δὲ περὶ τοῦ θανάτου παρρησιαστικῶς φιλοσοφοῦντες, ἑφεισῶτος ἐκείνου, ἄλλα πάντας νοοῦσι, καὶ φθέγγονται.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ, ΚΕΡΒΕΡΟΣ.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ω Κέρβερε, συγγενὴς γὰρ εἰμί σοι, κύων καὶ αὐτὸς ὢν, εἰπέ μοι, πρὸς τῆς Στυγὸς, οἶος ἦν ὁ Σωκράτης, ὅποτε κατῆμι πρὸς ὑμᾶς· εἶκος δέ σε θεὸν ὄντα, μὴ ὑλακτεῖν μόνον, ἀλλὰ καὶ ἀνθρώπικῶς φθέγγεσθαι, ὅπότ' ἐθέλοις.

ΚΕΡΒΕΡΟΣ.

Πόρρωθεν μὲν, ὦ Μένιππε, παντάπασιν ἐδόκει ἀτρέπτω προσώπῳ προσιέναι, καὶ οὐ πᾶνυ δεδιέναι τὸν θάνατον δοκῶν· καὶ τοῦτ' ἐμφοῖναι τοῖς ἔξω τοῦ ρομίου ἐς ὧσιν ἐθέλων· ἐπεὶ δὲ κατέκλυψεν εἴσω τοῦ χάσματος, καὶ εἶδε τὸν ζόφον, κἀγὼ ἔτι διαμέλλοντα αὐτὸν θακῶν τῷ κωνεῖρ κατέσπασα τοῦ ποδῶς, ὥσπερ τὰ βρέφη ἐκώκυε, καὶ τὰ ἑαυτοῦ παιδιὰ ὠθύρετο, καὶ παντοῖος ἐγένετο.

DIALOGUE HUITIÈME.

Nous redoutons la mort : cette crainte importune,
La nature en naissant nous la rendit commune ;
Et tel sur ce sujet discute froidement,
Qui la voyant venir pense bien autrement.

MÉNIPPE, CERBÈRE.

MÉNIPPE.

Par le fleuve du Styx, contente mon envie ;
C'est un chien, un parent, Cerbère, qui t'en prie.
La chose t'est facile (et Jupin, je le crois,
T'a donné, comme dieu, l'usage de la voix).
Raconte-moi comment le bonhomme Socrate,
Au moment de mourir, descendit chez Hécate.

CERBÈRE.

D'abord plein de sang-froid, loin de s'épouvanter,
Sur la Parque inhumaine il semblait plaisanter ;
C'était du moins, ami, dans son triste délire,
Par ses gestes, son air, ce qu'il paraissait dire.
Mais à peine notre homme a-t-il devant les yeux
Cet abîme profond, ce séjour ténébreux,
Qu'à cet horrible aspect il se trouble, il frissonne ;
En vain il veut lutter, défendre sa personne ;
Moi je le happe aux pieds, et notre fanfaron,
Bon gré, mal gré, se rend vers la barque à Caron.
Il fallait voir alors ce philosophe austère

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Οὐκοῦν σοφιστής ὁ ἄνθρωπος ἦν, καὶ οὐκ ἀληθῶς κατεφρόνει τοῦ πράγματος;

ΚΕΡΒΕΡΟΣ.

Οὐκ ἄλλ' ἐπεὶ περ ἀναγκαῖον αὐτὸ εἶδρα, κατεθρασύνετο, ὡς θῆθεν οὐκ ἄκων πεισόμενος, ὃ πάντως ἔδει παθεῖν, ὡς θαυμάσωνται οἱ θεαταί. Καὶ ὅλως, περὶ πάντων γε τῶν τοιοῦτων εἰπεῖν ἂν ἔχοιμι, ἕως τοῦ ρομίου τολμηροὶ καὶ ἀνδρεῖοι· τὰ δ' ἔνδοθεν, ἔλεγχος ἀκριβής.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ἐγὼ δὲ πῶς σοι κατεληλυθέναι ἔδοξα;

ΚΕΡΒΕΡΟΣ.

Μόνος, ὦ Μένιππε, ἀξίως τοῦ γένους, καὶ Διογένης πρὸ σοῦ· ὅτι μὴ ἀναγκαζόμενοι ἐσθεῖτε, μηδ' ὠθούμενοι, ἀλλ' ἐθελοούσιοι, γελῶντες, οἰμώζειν παραγγελλαντες ἅπασιν.

Reniant ici-bas sa morale sévère ,
Appeler ses enfans , et comme les marmots ,
De sanglots redoublés entrecouper ses mots.

MÉNIPPE.

Mais puisque les enfers le remplissaient de crainte ,
Sa sagesse était donc une sagesse feinte ?

CERBÈRE.

Mon homme était trop fin pour craindre le trépas ,
Surtout quand il se vit près de sauter le pas.
Il savait que ce mal est un mal nécessaire ,
Et comptait qu'en s'offrant victime volontaire
Aux regards étonnés du simple spectateur ,
Une si belle mort le comblerait d'honneur.
Que j'en pourrais citer semblables à ce sage ,
Au moment du danger pleins d'un noble courage ;
Mais qu'ils étaient changés , une fois chez Pluton !

MÉNIPPE.

Ami Cerbère , et moi , comment me trouva-t-on ?
Ai-je fait ainsi qu'eux une sottie grimace ?
Allons , ne cache rien.

CERBÈRE.

Dignes de votre race ,
Diogène ton maître et toi , seuls en ces lieux ,
Vous vous êtes montrés braves et généreux.
Le front toujours serein et narguant la tristesse ,
Loin de vous entourer d'une fausse sagesse ,
L'un et l'autre on vous vit jusqu'à l'extrémité ,
Parmi nous soutenir votre aimable gaité.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Ι.

ΧΑΨΩΝ, ΜΕΝΙΠΠΟΣ, ΕΡΜΗΣ.

ΧΑΨΩΝ.

Απόδος, ὦ κατάρατε, τὰ πορθμία.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Βόα, εἰ τοῦτό σοι, ὦ Χάρων, ἦδιον.

ΧΑΨΩΝ.

Απόδος, φημί, ἀνδ' ὦν σε διεπορθμευσάμην.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Οὐκ ὄν λάβοις παρὰ τοῦ μὴ ἔχοντος.

ΧΑΨΩΝ.

Ἔσι δέ τις ὀβολὸν μὴ ἔχων;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Εἰ μὲν καὶ ἄλλός τις, οὐκ οἶδα· ἐγὼ δὲ οὐκ ἔχω.

ΧΑΨΩΝ.

Καὶ μὴν ἄγξω σε νῆ τὸν Πλούτωνα, ὦ μιαρὲ, ἦν μὴ ἀποδοῖς.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Καγὼ τῷ ξύλῳ σου πατάξας διαλύσω τὸ κράνιον.

DIALOGUE NEUVIÈME.

CARON, MÉNIPPE, MERCURE.

CARON.

Ça dépêchons, coquin, paye-moi mon salaire.

MÉNIPPE.

Fort bien ; encor plus haut, si cela peut te plaire.

CARON.

Allons, paye à l'instant ; c'est tout ce que je veux.

MÉNIPPE.

Me faire payer, moi, ce serait merveilleux !

CARON.

Comment est-il quelqu'un qui n'ait pas une obole ?

MÉNIPPE.

Ce quelqu'un-là, vieillard si doux, si bénévole,
S'il vit, je ne le sais ; mais, pour moi, je n'ai rien.

CARON.

Ah ça ! finissons-en ; car, ami, vois-tu bien,
Je vais sans plus tarder t'étrangler sur la place.

MÉNIPPE.

Et moi je fais sentir à ta vieille carcasse
Ce que peut le bâton que je tiens à la main.

ΧΑΡΩΝ.

Μάτην οὖν ἔση πεπλευκῶς τοσοῦτον πλοῦν;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ὁ Ἑρμῆς ὑπὲρ ἐμοῦ σοι ἀποδότω, ὡς μὲ παρέδωκέ σοι.

ἙΡΜῆΣ.

Νῆ Δία ὀναίμην, εἰ μέλλω γε καὶ ὑπερεκτίνειν τῶν νεκρῶν.

ΧΑΡΩΝ.

Οὐκ ἀποστήσομαί σου.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Τούτου γε ἔνεκα νεωλκήσας τὸ πορθεμῆϊον, παράμενε· πλὴν
ἀλλ', ὅ γε μὴ ἔχω, πῶς ἂν λάβοις;

ΧΑΡΩΝ.

Σὺ δ' οὐκ ἦδεις ὡς κομίζεσθαι δέον;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

ἦδειν μὲν, οὐκ εἶχον δέ τί οὔν; ἐχρῆν διὰ τοῦτο μὴ ἀποθαι-
νεῖν;

ΧΑΡΩΝ.

Μόνος οὖν ἀνχίσεις προῖκα πεπλευκέναι;

CARON.

Quoi ! ce maudit trajet serait donc fait en vain !

MÉNIPPE.

Mercure m'a guidé vers ce triste rivage ;
C'est à lui de payer les frais de mon passage.

MERCURE.

Oui dà ! mon bel ami ! mes profits seraient clairs,
Si je payais pour ceux que je mène aux enfers.

CARON.

Eh bien ! à tes côtés je te suis comme une ombre.

MÉNIPPE.

Si tu m'en crois alors , viens sur la rive sombre ;
Amarre ton bateau , puis après tu pourras
Me suivre et m'observer autant que tu voudras ;
Mais malgré tous ces cris , ici , je le répète ,
Je ne puis , n'ayant rien , m'acquitter de ma dette.

CARON.

Tu savais cependant l'usage de ces lieux !

MÉNIPPE.

D'accord : mais fallait-il , nocher capricieux ,
Parce que je manquais du seul bien nécessaire ,
Refuser à la mort le tribut ordinaire ?

CARON.

Seul tu te vanterais d'avoir passé gratis !

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Οὐ προῖκα, ὦ βέλτις· καὶ γὰρ ἤντησα, καὶ τῆς κώπης συνεπελαδόμεν, καὶ οὐκ ἔκλαιον τῶν ἄλλων ἐγὼ μόνος, ἐπιβατῶν ὀδυρομένων.

ΧΑΡΩΝ.

Οὐδὲν ταῦτα πρὸς τὰ πορθεῖν τὸν ὀβολὸν ἀποδοῦναί σε δεῖ· οὐ γὰρ θεμίς ἄλλως γενέσθαι.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Οὐκοῦν ἀπάγαγέ με αὖθις ἐς τὸν βίον.

ΧΑΡΩΝ.

Χαρίεν λέγεις, ἵνα καὶ πληγὰς ἐπὶ τούτῳ παρὰ τοῦ Αἰακοῦ προσλάβω.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Μὴ ἐνόχλει οὔν.

ΧΑΡΩΝ.

Δεῖξον τί ἐν τῇ πήρᾳ ἔχεις.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Θέρμους, εἰ θελεις, καὶ τῆς Ἐκάτης τὸ δεῖπνον.

ΧΑΡΩΝ.

Πόθεν τοῦτον ἡμῖν, ὦ Ἔρμη, τὸν κύνα ἤγαγες; οἷα δὲ καὶ ἐλάλει παρὰ τὸν πλοῦν, τῶν ἐπιβατῶν ἀπάντων καταγελῶν, καὶ ἐπισκώπτων, καὶ μόνος ἄδων, οἰμωζόντων ἐκείνων.

MÉNIPPE.

Que dis-tu ? n'ai-je pas , tranquillement assis ,
De tous nos passagers narguant l'humeur chagrine ,
Et manié la rame et vidé la sentine ?

CARON.

Bah ! que pouvait me faire un soin si diligent !
En un mot comme en mille , il me faut de l'argent.

MÉNIPPE.

Eh bien ! parle ; à l'instant je revois la lumière.

CARON.

Le conseil est divin ; je vais , pour te complaire ,
M'attirer le courroux d'Éaque et de Minos.

MÉNIPPE.

Fuis-moi donc au plus vite et me laisse en repos.

CARON.

Voyons , dans ta besace aurais-tu quelque chose ?

MÉNIPPE.

Tiens ! du souper d'Hécate à ton aise dispose.
J'ai de plus des lupins.

CARON.

Eh ! Mercure , en quels lieux
Nous allais-tu chercher ce chien malencontreux ?
Le croirais-tu jamais , tout le tems du voyage ,
L'impertinent tenait un aussi sot langage.
L'air caustique , malin et prompt à critiquer ,

ΕΡΜΗΣ.

Ἄγνοεῖς, ὦ Χάρων, ὅντινα ἄνδρα διεπόρθημευσαι; ἐλεύθερον ἀκριβῶς, κοῦθενὸς ἀντῶ μέλει· οὗτός ἐστιν ὁ Μένιππος.

ΧΑΡΩΝ.

Καὶ μὴν ἂν σε λάβω ποτέ.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ἄν λάβης, ὦ βέλτιζε, δις δὲ οὐκ ἂν λάβοις.

De tous ses compagnons il semblait se moquer,
Riait, sautait, dansait, et de leurs doléances
S'amusait en chantant quelques vieilles romances.

MERCURE.

Tu ne sais pas, Caron, quel est ce passager ?
Libre en ses actions, à la gêne étranger,
Sans chagrin, sans désir, de rien il se soucie.
C'est Ménippe, en un mot.

CARON.

Si je fais la folie
De te reprendre un jour!...

MÉNIPPE.

Me reprendre, Caron !
Eh ! crois-tu que deux fois l'on passe l'Achéron ?

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Κ.

ΠΛΟΥΤΩΝ, ΠΡΩΤΕΣΙΛΑΟΣ, ΠΕΡΣΕΦΩΝΗ.

ΠΡΩΤΕΣΙΛΑΟΣ.

Ω δέσποτα, καὶ βασιλεῦ, καὶ ἡμέτερε Ζεῦ, καὶ σὺ Δήμη-
τρος Δύγατερ, μὴ ὑπερβῆτε δέησιν ἐρωτικὴν.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Σὺ δὲ τίνας δέη παρ' ἡμῶν, ἢ τίς ὢν τυγχάνεις;

ΠΡΩΤΕΣΙΛΑΟΣ.

Εἰμὶ μὲν Πρωτεσίλαος ὁ Ἰφίκλου, Φυλάκιος, συστρατιώτης
τῶν Ἀχαιῶν, καὶ πρῶτος ἀποθανόντων τῶν ἐπ' Ἰλίῳ· δέομαι
δὲ ἀρεθεῖς πρὸς ὀλίγον ἀναβιῶναι πάλιν.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Τοῦτον μὲν τὸν ἔρωτα, ὦ Πρωτεσίλαε, πάντες νεκροὶ ἐρώσι·
πλὴν οὐδεὶς ἂν αὐτῶν τύχοι.

ΠΡΩΤΕΣΙΛΑΟΣ.

Ἄλλ' οὐ τοῦ ζῆν, Ἄϊδωνεῦ, ἐρῶ ἔγω γε, τίς γυναικὸς δὲ,

DIALOGUE DIXIÈME.

PLUTON, PROSERPINE, PROTÉSILAS.

PROTÉSILAS.

Souverain de ces lieux , mon maître et mon seigneur,
Vous , fille de Cérès , qui régniez sur son cœur,
D'un malheureux amant écoutez la prière.

PLUTON.

Quel est ton nom d'abord , et que pouvons-nous faire?

PROTÉSILAS.

Vous voyez devant vous , à vos pieds abaissé,
Protésilas , seigneur, prince de Philacé,
Qui le premier des Grecs , aux plaines de l'Asie ,
Par un destin fatal fut privé de la vie.
Ne le repoussez pas , ô vous son Jupiter !
Vers le ciel un instant laissez-le remonter.

PLUTON.

Sais-tu , Protésilas , que dans mon vaste empire
Chacun de mes sujets à ce bonheur aspire ?
Mais ils perdent leur tems à me faire la cour.
Je te plains , pauvre amant , si tel est ton amour.

PROTÉSILAS.

Moi , pour les biens d'en haut , moi , j'aurais quelque envie !

ἦν νεόγαμον ἔτι ἐν τῷ Θαλάμῳ καταλιπὼν, ὠχρόμην ἀποπλέων· εἴτα ὁ κακοδαίμων ἐν τῇ ἀποδράσει ἀπέθανον ὑπὸ τοῦ Ἐκτορος· ὁ οὖν ἔρωσ τῆς γυναικὸς οὐ μετρίως ἀποκναίει με, ὦ δέσποτα· καὶ βούλομαι, κἂν πρὸς ὀλίγον ὀφθεῖς αὐτῇ, καταδῆναι πάλιν.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Οὐκ ἔπιες, ὦ Πρωτεσίλαε, τὸ Λήθης πῶμα;

ΠΡΩΤΕΣΙΛΑΟΣ.

Καὶ μάλα, ὦ δέσποτα· τὸ δὲ πρᾶγμα ὑπέρογκον ἦν.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Οὐκοῦν περίμενον· ἀφίξεται γὰρ ἐκείνη ποτὲ, καὶ οὐδέν σε ἀνελεθεῖν δεήσει.

Ah ! Pluton , mon épouse est mon seul bien , ma vie.
Objet de mes désirs , de ma trop vive ardeur ,
De la revoir encor laissez-moi la faveur.
Hymen ! ô doux hymen ! tu me l'avais donnée !
Léodamie enfin dans mes bras enchaînée ,
Près d'un époux chéri ne rêvait que plaisir ,
Quand soudain le clairon vint d'effroi nous saisir.
L'honneur avait parlé ; la Grèce était en armes.
Il fallait la quitter , résister à ses larmes.
Mais comme on abordait , un dieu trop inhumain
Voulut que sous les coups d'une cruelle main
Je tombasse expirant , loin de toi , tendre amante !
Non , seigneur , non , jamais ma bouche encor tremblante
Au souvenir , hélas ! de ce jour plein d'horreur ,
Ne saurait vous tracer mes peines , ma douleur.
C'est en vous que je mets mon unique espérance.
Ah ! de grâce , souffrez que ma seule présence
Aille de ses regrets apaiser les tourmens.
Parlez , que je la voie encor quelques momens.

PLUTON.

Eh quoi ! depuis ta mort n'as-tu pas été boire ,
Ami , de l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire ?

PROTÉSILAS.

Pardon ; mais je ne puis surmonter mon amour.

PLUTON.

Prends patience , alors ; car , au même séjour
Bientôt vous vous verrez ; et tu n'auras que faire ,
Si tu veux lui parler , de monter sur la terre.

ΠΡΩΤΕΪΛΛΟΣ.

Ἄλλ' οὐ φέρω τὴν διατριβὴν, ὣς Πλούτων ἰράσθης δὲ καὶ αὐτὸς ἤδη, καὶ οἷσθα ὅσον τὸ ἔργον ἐστίν.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Εἶτα τί σε ὀνήσει μίαν ἡμέραν ἀναδιῶναι, μετ' ὀλίγον τὰ αὐτὰ ὀδυρούμενον;

ΠΡΩΤΕΪΛΛΟΣ.

Οἶμαι πείσειν κάκεινην ἀκολουθεῖν παρ' ὑμᾶς ὡς ἐάνθ' ἐνὸς δύο νεκρῶν λήψῃ μετ' ὀλίγον.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Οὐ θέμις γενέσθαι τὰντα· οὐδὲ ἐγένετο πώποτε.

ΠΡΩΤΕΪΛΛΟΣ.

Ἀναμνήσω σε, ὦ Πλούτων· Ὀρφεῖ γὰρ δι' αὐτὴν ταύτην τὴν αἰτίαν τὴν Εὐρυδίκην παρέδοτε· καὶ τὴν ὁμογενῆ μου Ἄλκην παρεπέμψατε, Ἡρακλεῖ χαριζόμενοι.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Θελήσεις δὲ οὕτω, κρανίον γυμνὸν ὦν, καὶ ἄμορφον, τῇ καλῇ σου ἐκέλευε νύμφη φανῆναι; πῶς δὲ κάκεινη προσόψεται

PROTÉSILAS.

Patience , Seigneur ! Quoi ! vous avez aimé !
 Quoi ! des feux de l'amour vous fûtes consumé !
 Et vous osez tenir aujourd'hui ce langage !

PLUTON.

Si je te donne un jour , en seras-tu plus sage ?
 De retour près de nous , cet instant de plaisir
 Réveillant dans ton ame un impuissant désir,
 Ne sera plus pour toi qu'un bien triste avantage.

PROTÉSILAS.

J'espère , et son amour en est pour moi le gage ,
 Porter Léodamie à me suivre en ces lieux ;
 Et pour une ombre ainsi je vous en offre deux.

PLUTON.

Non ; la chose est injuste , et parbleu ! quoi qu'on dise ,
 Jamais elle ne fut et ne sera permise.

PROTÉSILAS.

Eh quoi ! mon doux Seigneur ! l'ai-je bien entendu !
 Ne vous souvient-il plus que vous avez rendu
 Au chantre ismarien sa trop heureuse amante ,
 Et n'est-ce pas par vous qu'Alceste , ma parente ;
 En revoyant le ciel vit combler tous ses vœux ?

PLUTON.

Mais y songes-tu bien ? quoi ! ce cadavre affreux ,
 Ce crâne dégoûtant , cette main décharnée

σε, οὐδὲ διαγνώσθαι δυναμένη; φοβήσεται γὰρ, εὖ οἶδα, καὶ φευξεται σε, καὶ μάτην ἔσθι τοσαύτην ὁδὸν ἀνεληλυθώς.

ΠΕΡΣΕΦΩΝΗ.

Οὐκοῦν, ὦ ἄνερ, σὺ καὶ τοῦτ' ἴασαι, καὶ τὸν Ἑρμῆν κέλευσον, ἐπειδὴν ἐν τῷ φωτι ἤδη ὁ Πρωτεσίλαος ἦ, καθικόμενον τῇ ῥάβδῳ, νεανίαν εὐθύς καλὸν ἀπεργάσασθαι αὐτὸν, οἷος ἦν ἐκ τοῦ πατρῴου.

ΠΛΟΥΤΩΝ.

Ἐπεὶ Περσεφῶνη συνδοκεῖ, ἀναγαγὼν τοῦτον αὖθις, ποιήσον νυμφίον· σὺ δὲ μέμνησο, μίαν λαβῶν ἡμέραν.

Viendraient frapper les yeux de ta femme étonnée !
Et comment pourrait-elle à ce hideux tableau
Reconnaître l'époux qu'elle trouvait si beau ?
Malheureux ! Je la vois , surprise d'épouvante ;
Sans oser te fixer , elle fuira tremblante.
Dès-lors adieu bonheur , adieu plaisir si doux ,
Le charme enfin se rompt.

PROSERPINE.

Allons , mon cher époux ,
Proserpine t'en prie , un peu de complaisance.
Ne peux-tu pas guérir une telle démence ?
Tu n'as qu'à commander ; le messager des Dieux
Dès qu'il l'aura conduit sous la voûte des cieux
Touchera notre amant d'un coup de sa baguette ;
Et l'on verra soudain cet informe squelette ,
D'un corps jadis éteint reprenant la vigueur ,
Comme autrefois briller de grâce et de fraîcheur.

PLUTON.

Femme , je le veux bien , si cela peut te plaire.
Mercure , de ce pas conduis-le sur la terre.
Qu'à ta voix il devienne encor propre à l'amour ;
Mais que l'on soit exact ; je ne donne qu'un jour.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Δ.

Τῆς εὐπορίας αὐξήσει ἀγρυπνοῦσιν ὡς πολλὸν χρόνον βιώσαντες, οἷς τάχα ἐπικρέματα τελευτή.

ΚΝΗΜΩΝ, ΔΑΜΝΙΠΠΟΣ.

ΚΝΗΜΩΝ.

Τοῦτο ἐκεῖνο τὸ τῆς παροιμίας, Ὁ νεβρὸς τὸν λέοντα.

ΔΑΜΝΙΠΠΟΣ.

Τί ἀγανακτεῖς, ὦ Κνήμων;

ΚΝΗΜΩΝ.

Πυνθάτη ὅ-τι ἀγανακτῶ; Κληρονόμον ἀκούσιος καταλέλοιπα, κατασοφισθεῖς ὁ ἄθλιος, οὗς ἐβουλόμην ἂν μάλιχα σχεῖν τὰμὰ παραλιπῶν.

ΔΑΜΝΙΠΠΟΣ.

Πῶς τοῦτ' ἐγένετο;

ΚΝΗΜΩΝ.

Ἐρμόλαον τὸν πάνυ πλούσιον, ἄτεκνον ὄντα, ἐθεράπευον ἐπὶ Θανάτῳ· κρείωνος οὐκ ἀηδῶς τὴν Θεραπείαν προσέτετο. Ἐδοξε δὴ μοι καὶ σοφὸν τοῦτ' εἶναι, θεσθαι διαθήκας ἐς τὸ

DIALOGUE ONZIÈME.

Déjà tout couvert d'or, que recherche cet homme ?
 De ses biens il voudrait multiplier la somme.
 Eh quoi ! le tems pour lui suspendrait-il sa faux ?
 Demain il descendra dans la nuit des tombeaux.

CNÉMON, DAMNIPPE.

CNÉMON.

Du monarque des bois le faon s'est rendu maître.

DAMNIPPE.

D'où vient cet air chagrin qu'ici tu fais paraître ?

CNÉMON.

Eh parbleu ! c'est que j'ai la plus mauvaise humeur ;
 Écoute , et tu verras jusqu'où va mon malheur.
 A ma mort j'ai laissé certain millionnaire ,
 Tranquille possesseur de ma fortune entière ,
 Et mes meilleurs amis n'ont pas même un denier.
 Hein ! qu'en dis-tu ?

DAMNIPPE.

Ma foi ! le fait est singulier !
 Mais un peu plus au long raconte-moi la chose.

CNÉMON.

Tu sais qu'Ermolaüs , ce vieillard si morose ,
 Avait de grands trésors et pas un seul parent.
 Sans cesse à ses côtés , j'espérais qu'en mourant

φανερόν, ἐν αἷς ἐκεῖνο καταλέλοιπα τάμα πάντα, ὡς κακεῖνος
ζηλώσειε, καὶ τὰ ἀντὰ πράξειε.

ΔΑΜΝΙΠΠΟΣ.

Τί οὖν δὴ ἐκεῖνος;

ΚΝΗΜΩΝ.

Ὅ-τι μὲν οὖν αὐτὸς ἐνέγραψε ταῖς ἑαυτοῦ διαθήκαις οὐκ
οἶδα· ἐγὼ γοῦν ἄφνω ἀπέθανον, τοῦ τέγου μοι ἐπιπεσόντος·
καὶ νῦν Ἑρμόλαος ἔχει τάμα, ὡσπερ τις λάβραξ, καὶ τὸ
ἄγχιζρον τῷ θελέατι συγκατασπάσας.

ΔΑΜΝΙΠΠΟΣ.

Οὐ μόνον, ἀλλὰ καὶ αὐτόν σε τὸν ἀλιέα· ὥσε σόφισμα κατὰ
σαυτοῦ συντέθεικας.

ΚΝΗΜΩΝ.

Ἔοικα· οἰμώζω τοιγαροῦν.

Il ferait en mon nom l'acte testamentaire ;
 Car je crois , entre nous , que j'avais su lui plaire ;
 Mais pour mieux réveiller son zèle en ma faveur ,
 Transporté je ne sais de quelle sottie ardeur ,
 Je veux me distinguer par un vrai coup de maître :
 Mon testament ouvert , je lui donne à connaître
 Qu'il sera de mes biens l'héritier désigné ;
 Le tout était en règle et de ma main signé.

DAMNIPPE.

Eh bien ! Hermolaüs ?

CNÉMON.

Sur ce qu'il a pu faire ,
 Ma foi ! je ne saurais , ami , te satisfaire ;
 Comme de sa maison je sortais tout joyeux ,
 Le croirais-tu jamais , un sort malencontreux
 Voulut qu'un maudit toit croulant sur mon échine ,
 Tout à point m'envoyât auprès de Proserpine ;
 Vit-on plus de bonheur ? c'est ainsi qu'un poisson
 Eût pris en même-tems l'appât et l'hameçon.

DAMNIPPE.

Et le pêcheur. Ami , tu t'es trompé toi-même.

CNÉMON.

C'est bien ce qui me cause une douleur extrême.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Μ.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ, ΧΕΪΡΩΝ.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ηκουσα, ὦ Χείρων, ὡς Θεὸς ὢν ἐπιθυμήσεις ἀποθανεῖν.

ΧΕΪΡΩΝ.

Ἀληθῆ ταῦτ' ἤκουσας, ὦ Μένιππε, καὶ τέθνηκα, ὡς ὄρας, ἀθάνατος εἶναι δυνάμενος.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Τίς δέ σε τοῦ θανάτου ἔρωσ ἔσχεν, ἀνεράςου τοῖς πολλοῖς χρήματος;

ΧΕΪΡΩΝ.

Ἐρῶ πρὸς σέ οὐκ ἀσύνετον ὄντα· οὐκ ἦν ἔτι ἧδὺ ἀπολαύειν τῆς ἀθανασίας.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ,

Οὐχ ἧδὺ ἦν ζῶντα ὄραν τὸ φῶς;

ΧΕΪΡΩΝ.

Οὐκ, ὦ Μένιππε· τὸ γὰρ ἧδὺ ἔγωγε ποικίλον τι καὶ οὐκ ἀπλοῦν ἠγοῦμαι εἶναι· ἐγὼ δὲ ζῶν ἀεὶ, καὶ ἀπολαύων τῶν

DIALOGUE DOUZIÈME.

MÉNIPPE, CHIRON.

MÉNIPPE.

Qu'ai-je entendu ? Chiron , le centaure Chiron ,
Quoique dieu désira visiter l'Achéron !

CHIRON.

Il est vrai : car tu vois ici pour ton confrère
Celui qui devait être immortel sur la terre.

MÉNIPPE.

Eh ! quel penchant fatal t'entraînait vers des lieux
Qui causent tant d'effroi même aux plus courageux ?

CHIRON.

Tiens , Ménippe , je sais quelle fut ta prudence ;
Je puis donc te parler en toute confiance.
Apprends que j'étais las de l'immortalité.

MÉNIPPE.

Parbleu ! maître Chiron , tu fus bien dégoûté !
Quoi ! cet astre brillant qui verse la lumière ,
Ces étoiles , ce ciel , ne pouvaient plus te plaire ?

CHIRON.

Non ; car , à mon avis , c'est dans le changement
Que l'ame peut trouver quelque contentement.

ὁμοῦν, ἡλίου, φωτὸς, τροφῆς· αἱ ὥραι δὲ αὐταὶ, καὶ τὰ
 γιγνώμενα ἅπαντα ἐξῆς ἕκαστον, ὥσπερ ἀκολουθοῦντα θάτερον
 θάτέρῳ ἐνεπλήσθη γοῦν αὐτῶν· οὐ γὰρ ἐν τῷ αὐτῷ ἀεὶ,
 ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ μετασχεῖν, ὅλως τὸ τερπνὸν ἦν.

ΜΕΝΙΠΠΙΟΣ.

Εὖ λέγεις, ὦ Χείρων· τὰ ἐν ἄθου δὲ πῶς φέρεις, ἀφ' οὗ
 προελόμενος αὐτὰ ἤκεις;

ΧΕΙΡΩΝ.

Οὐκ ἀηδῶς, ὦ Μένιππε· ἡ γὰρ ἰσοτιμία πάνυ δημοτικόν,
 καὶ τὸ πρᾶγμα οὐδὲν ἔχει τὸ διάφορον ἐν φωτὶ εἶναι, ἢ ἐν
 σκότῳ· ἄλλως τε, οὐδὲ διψῆν, ὥσπερ ἄνω, οὔτε πεινῆν δεῖ,
 ἀλλ' ἀτελεῖς τούτων ἅπάντων ἐσμέν.

La vie a des attraits , dis-tu ; mais cette vie
N'est de maux et de biens qu'une longue série.
Du matin jusqu'au soir et du soir au matin ,
Manger, boire et dormir, c'était même refrain.
Rien ne rompait l'ennui de mes tristes journées ;
Les saisons se suivaient l'une à l'autre enchaînées ,
M'apportant tour-à-tour et chacune en leur tems ,
Et les fruits de l'automne et les fleurs du printems.
Tant d'uniformité, d'un bonheur éphémère
Détruisait lentement la riante chimère ,
Et mettait le dégoût jusque dans mes plaisirs.
Je voulus du nouveau pour combler mes désirs.

MÉNIPPE.

Fort bien , ami Chiron , je comprends que la vie
N'avait plus rien qui pût contenter ton envie.
Et dans ces tristes lieux , où tu vins si gaîment ,
Comment te trouves-tu ? là... parle franchement.

CHIRON.

Mais , Ménippe , assez mal ; notre règle commune
De plus en plus me semble ennuyeuse , importune.
Et puis vivre en plein jour ou dans l'obscurité ,
N'est-ce pas après tout même uniformité ?
Il est vrai qu'ici-bas , comme dans l'autre monde ,
Notre estomac n'est plus ce réservoir immonde ,
Qui de boire et manger sans cesse avait besoin.
Mais faut-il s'en louer ? n'a-t-on pas d'un tel soin
Exempté l'habitant de ce sombre rivage ?
Ma foi ! tout comparé...

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ὅρα, Χείρων, μὴ περιπίπτῃς σαυτῷ, καὶ εἰς τὸ αὐτὸ σοὶ ὁ λόγος περιεστῆ.

ΧΕΙΡΩΝ.

Πῶς τοῦτο φῆς;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ὅτι, εἰ τῶν ἐν τῷ βίῳ τὸ ὅμοιον ἀεὶ, καὶ ταῦτόν ἐγένετό σοι προσχορὲς, καὶ ἐνταῦθα ὅμοια ὄντα προσχορῆ ὁμοίως ἂν γένοιτο, καὶ δεήσει μεταβολὴν σε ζητεῖν τινα· καὶ ἐντεύξην εἰς ἄλλον βίον, ὅπερ οἶμαι ἀδύνατον.

ΧΕΙΡΩΝ.

Τί οὖν ἂν πάθοι τις, ὦ Μένιππε;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ὅπερ οἶμαι καὶ φασὶ, συνετὸν ὄντα, πᾶσιν ἀρέσκεισθαι καὶ ἀγαπᾶν τοῖς παροῦσι, καὶ μηδὲν αὐτῶν ἀφόρητον οἶεσθαι.

MÉNIPPE.

Dans tout ce beau langage,
Tu fais, sans y penser, le plus lourd contresens.

CHIRON.

D'un tel propos, ami, je ne vois pas le sens.

MÉNIPPE.

Eh bien ! écoute-moi : des plaisirs de la terre,
Dégouté, mécontent, tu veux, pour te distraire,
Goûter les vains plaisirs que t'offre l'Achéron.
L'ennui monte avec toi dans la barque à Caron,
Et t'apprend que la vie auprès de Ctésiphone
Est, comme sous le ciel, tout aussi monotone.
Faudra-t-il, fatigué de la nuit du tombeau,
Que tu quittes ces lieux pour un monde nouveau ?
Mais, entre nous soit dit, la chose est peu facile.

CHIRON.

Que faire ?

MÉNIPPE.

A la raison, ami, toujours docile,
Il faut jouir de tout, ne jamais dédaigner
Les biens qu'il plaît aux dieux de vouloir nous donner.
C'est ainsi que je pense, et cet avis fort sage,
Chacun le sait, le dit ; mais en fait-il usage ?

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Ν.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ, ΤΑΝΤΑΛΟΣ.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Τί κλαίεις, ὦ Τάνταλε; ἢ τί σεαυτὸν ὀδύρη, ἐπὶ τῇ λήμνῃ
ἕσως;

ΤΑΝΤΑΛΟΣ.

Ὅτι, ὦ Μένιππε, ἀπόλωλα ὑπὸ τοῦ δίφους.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Οὕτως ἀργὸς εἶ, ὡς μὴ ἐπικύψας πιεῖν, ἢ καὶ νῆ Δία γε
ἀρυσάμενος κόλλη τῇ χειρὶ;

ΤΑΝΤΑΛΟΣ.

Οὐδὲν ὄφελος, εἰ ἐπικύψαιμι· φεύγει γὰρ τὸ ὕδωρ, ἐπειδὴν
προσιόντα αἰσθῆται με· ἦν δὲ ποτε καὶ ἀρύσωμαι, καὶ προ-
σενέγκω τῷ σώματι, οὐ φθάσω βρέξας ἄχρον τὸ χεῖλος, καὶ
διὰ τῶν δακτύλων διαφρῦν, οὐκ οἶδ' ὅπως αὖθις ἀπολείπει
ξηρὰν τὴν χειρὰ μοι.

DIALOGUE TREIZIÈME.

MÉNIPPE, TANTALE.

MÉNIPPE.

Qu'as-tu donc à gémir, à pleurer, imbécille,
Au milieu de cette eau si calme, si tranquille?

TANTALE.

Ah ! j'expire de soif...

MÉNIPPE.

Tu serais assez fou

Pour ne pas te pencher, baisser un peu le cou,
Et du creux de ta main, dans cette eau bienfaisante,
Arrêter les progrès du feu qui te tourmente ?

TANTALE.

C'est bien peine perdue. Indocile à la main,
L'eau, dès qu'elle me sent, se retire soudain.
Cependant si parfois je la prends, je la touche,
Si je veux la porter vers ma tremblante bouche,
Espérant mettre un terme à ma longue douleur,
La perfide se rit de mon espoir trompeur,
Se prête à mes transports, d'une humide rosée
Vient humecter le bord de ma lèvre embrasée.
Mais bientôt (je ne sais en vérité comment)
Elle m'échappe, fuit, hélas ! si promptement,
Que ma main n'en saurait trouver aucun vestige.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Τεράσιόν τι πάσχεις, ὦ Τάνταλε. Ἄτὰρ εἶπέ μοι, τί γὰρ δέη τοῦ πειῦν, οὐ γὰρ σῶμα ἔχεις· ἀλλ' ἐκεῖνο μὲν ἐν Λυδία που τέθραπται, ὅπερ καὶ πεινήν, καὶ διψήν ἐδύνατο· σὺ δὲ, ἢ ψυχῇ, πῶς ἂν ἔτι ἢ διψῆς, ἢ πίνεις;

ΤΑΝΤΑΛΟΣ.

Τοῦτ' ἀντὶ ἢ κόλασίς ἐστι, τὸ διψήν μου τὴν ψυχὴν ὡς σῶμα οὔσαν.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ἄλλὰ τοῦτο μὲν οὕτω πιστεύομεν, ἐπεὶ φῆς τῷ δίψει κολάζεσθαι. Τί δ' οὖν σοι τὸ δεινὸν ἔσται; ἢ δέδιαις μὴ ἐνδεία τοῦ ποτοῦ ἀποθάνης; οὐχ ὁρῶ γὰρ ἄλλον μετὰ τοῦτον ἄθην, ἢ θανάτον ἐντεῦθεν εἰς ἕτερον τοποῦ.

ΤΑΝΤΑΛΟΣ.

Ὅρθῶς μὲν λέγεις· καὶ τοῦτο δ' οὖν μέρος τῆς καταδίκης, τὸ ἐπιθυμεῖν πινεῖν, μὴδὲν δεόμενον.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ληρεῖς, ὦ Τάνταλε, καὶ ὡς ἀληθῶς ποτοῦ δεῖσθαι δοκεῖς, ἀκράτου γε ἐλλεδόρου, γῆ Δία, ὅστις τούναντίον τοῖς ὑπὸ

MÉNIPPE.

Ce que tu me dis là, Tantale, est un prodige.
 Et de boire, après tout, comment avoir besoin?
 Ce corps, que tu chargeais là-haut d'un pareil soin,
 N'est-il pas enterré quelque part en Lydie?
 Il pouvait seul au moins éprouver quelque envie.
 Mais pour une ombre vaine, une ame sans désir,
 C'est un sot rôle ici que celui de martyr.

TANTALE.

Je suis ame, il est vrai; mais, hélas! Rhadamante,
 Pour me punir voulut que d'une soif ardente
 Sans cesse comme un corps je fusse tourmenté.

MÉNIPPE.

Puisque tel est l'arrêt par les juges porté,
 Je te crois. Par Pluton! ce châtement terrible
 Est-il donc, entre nous, si cruel, si pénible,
 Que de pleurs éternels il faille te nourrir?
 Faute d'eau par hasard craindrais-tu de mourir?
 La mort n'est qu'ici-bas, et passé le Tartare,
 Aucun lieu n'est soumis à la Parque barbare.

TANTALE.

Je ne me plaindrais pas si, toujours altéré,
 Sans besoin, par la soif je n'étais dévoré.

MÉNIPPE.

Allons, mon pauvre fou, ta tête se déränge.
 Je le vois, tu pérís d'une soif bien étrange,

τῶν λυττώντων κυνῶν δεδηγμένοις πέπονθας, οὐ τὸ ὕδωρ,
ἀλλὰ τὴν δίψαν πειροδημένος.

ΤΑΝΤΑΛΟΣ.

Οὐδὲ τὸν ἐλλέβορον, ὦ Μένιππε, ἀναίνομαι πιεῖν· γένοιτό
μοι μόνον.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Θάρρει, ὦ Τάνταλε, εὖ ἴσθι ὡς οὔτε σὺ, οὔτε ἄλλος πιέ-
ται τῶν νεκρῶν· ἀδύνατον γάρ· καίτοι οὐ πάντες, ὥσπερ σὺ,
ἐκ καταδίκης διψῶσι, τοῦ ὕδατος αὐτοὺς οὐχ ὑπομένοντος.

Et je sais qu'il faudrait pour calmer ta douleur ,
De l'ellébore à force et surtout du meilleur.
Loin d'imiter ces gens possédés de la rage ,
Dont la fureur s'accroît à l'aspect d'un breuvage ,
C'est la soif et non l'eau qui cause ton tourment.

TANTALE.

De l'ellébore, soit, j'en prendrais à l'instant ;
Mais qui m'en donnera ?

MÉNIPPE.

Ranime ton courage ,
Tantale, et souviens-toi que sur le noir rivage ,
Cette soif qu'à t'entendre à présent tu ressens ,
Est pour toi, tes égaux, un mot vide de sens ,
Et tous ils ne sont pas condamnés au supplice
D'avoir soif en tout tems par arrêt de justice :
Tous n'ont pas comme toi, pour leur seul agrément ,
Une eau qui les attende aussi patiemment.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Ε.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ, ΘΕΡΣΙΤΗΣ, ΝΙΡΕΥΣ.

ΘΕΡΣΙΤΗΣ.

Ἴδού δὴ Μένιππος οὐτοσὶ δικάσει, πότερος εὐμορφότερός ἐστιν. Εἶπέ, ὦ Μένιππε, οὐ καλλίων σοι δοκῶ;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Τίνες δὲ καὶ ἐσέ; πρότερον, οἶμαι, χρὴ γὰρ τοῦτο εἰδέναι.

ΝΙΡΕΥΣ.

Νιρεὺς καὶ Θερσίτης.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Πότερος οὖν ὁ Νιρεὺς, καὶ πότερος ὁ Θερσίτης; οὐδέπω γὰρ τοῦτο δῆλον.

ΘΕΡΣΙΤΗΣ.

Ἐν μὲν ἤδη τοῦτ' ἔχω, ὅτι ὅμοιός εἰμί σοι, καὶ οὐδὲν τηλικούτον διαφέρεις, ἤλικον σε Ὀμηρος ἐκεῖνος ὁ τυφλὸς ἐπήνεσεν, ἀπάντων εὐμορφότατον προσειπῶν· ἀλλ' ὁ φοξὸς ἐγὼ, καὶ ψεδνός, οὐδὲν χείρων ἐράνην τῶν δικαστῶν. Ὅρα σὺ δὲ, ὦ Μένιππε, ὅν τινα καὶ εὐμορφότερον ἦγῃ.

DIALOGUE QUATORZIÈME.

MÉNIPPE, THERSITE, NIRÉE.

THERSITE.

Ménippe justement de ce côté s'avance.
 Holà !... Ménippe, holà ! dis-nous en conscience
 Qui des deux doit à l'autre en beauté le céder ?
 Je suis sûr que pour moi tu vas te décider.

MÉNIPPE.

Il est bon de savoir, en pareille matière,
 A qui, mes beaux garçons, je dois avoir affaire.
 Dites-moi, s'il vous plaît, comment vous nomme-t-on ?

NIRÉE.

Mais Thersite et Nirée.

MÉNIPPE.

Eh ! par le dieu Pluton,
 A mieux vous expliquer, messieurs, je vous invite.
 Sais-je qui de vous deux est Nirée ou Thersite ?

THERSITE, s'adressant à Nirée.

C'est assez clair, je crois ; tu vois qu'au tribunal,
 Avec toi, l'on me traite et de pair et d'égal ;
 Que Ménippe, tenant une juste balance,
 Ne saurait établir la moindre différence
 Entre le blond Nirée et Thersite le laid.
 Tu passais cependant pour l'homme le mieux fait,

ΝΙΡΕΪΣ.

Ἐμέ γε τὸν Ἀγλαΐας καὶ Χάροπος, ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθον.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ἄλλ' οὐχὶ καὶ ὑπὸ γῆν, ὡς οἶμαι, κάλλιστος ἦλθες· ἀλλὰ τὰ μὲν ὅς' αἱ ὁμοία, τὸ δὲ κρανίον ταύτη μόνον ἄρα διακρίνοιτο ἀπὸ τοῦ Θεραΐτου κρανίου, ὅτι εὐθρυπτον τὸ σόν· ἀλαπαδνὸν γὰρ αὐτὸ, καὶ οὐκ ἀνδρῶδες ἔχεις.

ΝΙΡΕΪΣ.

Καὶ μὴν ἔρου Ὅμηρον, ὁποῖος ἦν, ὁπότε συνεγράτευον τοῖς Ἀχαιοῖς.

Le garçon le plus beau qui parût sur la terre,
 S'il faut en croire au moins notre fameux Homère,
 Bon poète, il est vrai, mais qui n'y voyait pas.
 Et moi, vieux, dégoûtant, qui n'ai d'autres appas
 Qu'une tête chenue, une triste figure,
 Moi qui fus dépourvu des dons de la nature,
 Aujourd'hui je me trouve en tout semblable à toi !
 Mais c'est assez parler ; il est bien tems, ma foi !
 Que le juge entre nous prononce la sentence.

NIRÉE.

C'est au fils de Charops qu'on doit la préférence,
 Lui qui fut surnommé, par ses concitoyens,
 Le plus beau des guerriers venus aux champs troyens.

MÉNIPPE.

Tu pouvais posséder ce brillant avantage,
 Je n'en disconviens pas ; mais au sombre rivage
 Il n'est rien qui mérite un surnom si nouveau,
 Nous sommes dans ces lieux tous au même niveau.
 D'os à demi-pourris assemblage difforme,
 Nous nous ressemblons tous pour la grâce et la forme.
 Le crâne de Thersite au tien me semble égal,
 Mais j'estimerais plus celui de ton rival ;
 Car, il n'est pas, je crois, à se rompre facile ;
 Et le tien, faible et mou, me paraît trop fragile.

NIRÉE.

Que n'interrogés-tu celui qui par ses vers
 Fit connaître Niréc au bout de l'univers ?
 Il te dirait du moins et ma grâce et mes charmes,
 Lorsqu'au milieu des Grecs on me vit sous les armes.

ΜΕΝΙΠΠΙΟΣ.

Ὁνειρατά μοι λέγεις· ἐγὼ δὲ ἄ βλέπω, καὶ νῦν ἔχεις ἐκεῖνα
δὲ οἱ τότε ἴσασιν.

ΝΙΡΕΪΣ.

Οὐκοῦν ἐγὼ ἐνταῦθα εὐμορφότερός εἰμι, ὧ Μένιππε;

ΜΕΝΙΠΠΙΟΣ.

Οὔτε σὺ, οὔτε ἄλλος εὐμορφος· ἰσοτιμία γὰρ ἐν ἄδου, καὶ
ὅμοιοι ἅπαντες.

ΘΕΡΣΙΤΗΣ.

Ἐμοὶ μὲν αἶν καὶ τοῦτο ἰκανόν.

MÉNIPPE.

Quel conte me fais-tu ? je m'en rapporte , moi ,
A ce que maintenant je reconnais en toi.
Pour savoir ce que fut autrefois ton visage ,
Il faut le demander aux hommes de ton âge.

NIRÉE.

Eh quoi ! parmi les morts je ne suis pas le mieux ?

MÉNIPPE.

Non , certes , mon ami. Souviens-toi qu'en ces lieux
Nous avons pour devise : *égalité parfaite.*

THERSITE.

Fort bien ; de cet arrêt mon ame est satisfaite.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Ο.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ, ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Ω Πολύδευκες, ἐντέλλομαί σοι, ἐπειδὴν τάχις ἀνέλθῃς, (σὸν γὰρ ἔστιν, οἶμαι, τὸ ἀναβιῶναι ἀΰριον) ἦν που ἴθις Μένιππον τὸν κύνα, (εὗροις δ' ἂν αὐτὸν ἐν Κορίνθῳ κατὰ τὸ Κράνειον, ἢ ἐν Λυκείῳ, τῶν ἐριζόντων πρὸς ἀλλήλους φιλοσόφων καταγελῶντα) εἰπεῖν πρὸς αὐτὸν ὅτι « Σοι, ὦ Μένιππε, κελεύει ὁ Διογένης, εἰ σοι ἰκανῶς τὰ ὑπὲρ γῆς καταγεγέλασαι, ἦκειν ἐνθάδε πλείω ἐπιγελασόμενον· ἐκεῖ μὲν γὰρ ἐν ἀμφιδόλῳ σοι ἔτι ὁ γέλωσ ἦν, καὶ πολὺ τὸ, « Τίς γὰρ ὄλωσ οἶδε τὰ μετὰ τὸν βίον; » ἐνταῦθα δὲ οὐ παύσῃ βεβαίως γελῶν, καθάπερ ἐγὼ νῦν· καὶ μάλιστα ἐπειδὴν ὄρας τοὺς πλουσίους, καὶ σατράπας, καὶ τυράννους, οὕτω ταπεινοὺς καὶ ἀσήμεους ἐκ μόνῃς οἰμωγῆς διαγινωσκομένους· καὶ ὅτι μαλθακοὶ καὶ ἀγενεῖς εἰσὶ, μεμνημένοι τῶν ἄνω. » Ταῦτα λέγε αὐτῷ, καὶ προσέτι ἐμπλησάμενον τὴν πῆραν ἦκειν Θέρμωνι τε πολλῶν, καὶ εἰ που εὗροι ἐν τῇ τριόδῳ Ἑκάτης δεῖπνον κείμενον, ἢ ὄν ἐκ καθαρσίου, ἢ τι τοιοῦτο.

DIALOGUE QUINZIÈME.

DIOGÈNE, POLLUX.

DIOGÈNE.

O Pollux ! quand demain tu verras la lumière
(Et c'est, je crois, ton tour à monter sur la terre),
Vas trouver de ma part, je t'en conjure bien,
Vas trouver ce vieillard qu'on surnomme le Chien.
Il habite Corinthe, et c'est dans le Lycée,
Ou sur le Cranion, que sa langue exercée
Se plaît à critiquer par cent propos divers,
Et la philosophie et tous ses sots travers.
En l'abordant, Pollux, tu diras à mon sage :
Ménippe, mon ami, Diogène t'engage,
Si tout ce qui choquait là-haut tes yeux surpris,
N'a plus rien aujourd'hui qui provoque tes ris,
A venir près de lui, dans son nouvel asyle ;
Car d'y rire encor plus il te sera facile.
Ta gaité sur la terre a-t-elle un but certain ?
Et, comme nous le dit un antique refrain,
Sait-on ce qu'on devient au sortir de la vie ?
Tout au contraire ici comblera ton envie.
En voyant avec moi ces riches malheureux,
Ces satrapes si fiers, ces rois voluptueux,
Tristes et confondus parmi les autres ombres,
Faisant de leurs sanglots gémir les rives sombres
(Et c'est à cela seul que tu les connaîtras),

ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ.

Ἄλλ' ἀπαγγελῶ ταῦτα, ὦ Διόγετες, Ὅπως δὲ εἰδῶ μά-
λιστα, ὁποῖος τίς ἐστὶ τὴν ὄψιν;

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Γέρων φαλακρὸς, τριβώνιον ἔχων πολύθυρον, ἅπαντι ἀνέ-
μῳ ἀναπεπταμένον, καὶ ταῖς ἐπιπτυχαῖς τῶν ῥακίων ποι-
κίλον· γελᾷ δ' αἰεὶ, καὶ τὰ πολλὰ τοὺς ἀλαζόνας τούτους
φιλοσόφους ἐπισκώπτει.

ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ.

Ῥάδιον εὔρεῖν ἀπὸ γε τούτων.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Βούλει καὶ πρὸς αὐτοὺς ἐκείνους ἐντείνωμαι τι τοὺς φιλο-
σόφους;

A ton aise et sans fin je crois que tu riras.
 Voilà ce qu'il faut dire, et je suis sûr d'avance
 Que je puis à l'essai mettre ton obligeance.
 Mais recommande-lui, c'est le point principal,
 De ne pas oublier au rivage infernal
 Le soper pour Hécate (au coin de quelque rue
 On le trouve exposé très-souvent à la vue);
 A défaut de lupins, l'œuf d'expiation;
 En un mot, ce qu'on offre en telle occasion.

POLLUX.

Tu peux compter sur moi, je t'en fais la promesse.
 Mais si tu veux du moins que je le reconnaisse,
 Trace-moi son portrait.

DIOGÈNE.

C'est un petit vieillard
 Au front chauve, à l'abord encor leste et gaillard,
 Et dont l'accoutrement rehausse la figure.
 Un manteau dégoûtant, son unique parure,
 Composé de haillons de diverses couleurs,
 Offre un charmant coup-d'œil à ses admirateurs.
 Du reste il rit sans cesse, et sa voix goguenarde
 Plaisante à tout propos la troupe babillarde
 Des sophistes du jour si fiers et si hautains.

POLLUX.

Je puis le reconnaître à ces signes certains.

DIOGÈNE.

Veux-tu pour ces messieurs emporter quelque chose?

ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ.

Λέγε· οὐ βαρὺ γὰρ οὐδὲ τοῦτο.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Τὸ μὲν ὅλον παύσασθαι αὐτοῖς παρεγγύα ληροῦσι, καὶ περὶ τῶν ὄλων ἐρίζουσι, καὶ κέρατα φύουσιν ἀλλήλοις, καὶ χροκοδείλους ποιοῦσι, καὶ τοιαῦτα ἄπορα ἐρωτᾶν διδάσκουσι τοὺς νέους.

ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ.

Ἄλλ' ἐμὲ ἀμάθῃ καὶ ἀπαίδευτον εἶναι φήσουσι, κατηγοροῦντα τῆς σοφίας αὐτῶν.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Σὺ δὲ οἰμώζειν αὐτοῖς παρ' ἐμοῦ λέγε.

ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ.

Καὶ ταῦτα, ὦ Διόγενες, ἀπαγγελῶ.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Τοῖς πλουσίοις δὲ, ὦ φίλτατον Πολυδεύκιον, ἀπάγγελε ταῦτα παρ' ἡμῶν. Τί, ὦ μάταιοι, τὸν χρυσὸν φυλάττετε; τί δὲ τιμωρεῖσθε ἑαυτοῦς, λογιζόμενοι τοὺς τόκους, καὶ τάλαντα ἐπὶ τάλαντοις συντιθέντες, οὓς χρὴ ἓνα ὄβολόν ἔχοντας ἕχειν μετ' ὀλίγον;

POLLUX.

Mais comment ! volontiers ; de ton ami dispose.
Des mots ! un tel fardeau n'est pas lourd à porter.

DIOGÈNE.

Eh bien ! conseille-leur de ne plus disputer.
Pauvres fous ! diras-tu , témoin de leur démente ,
Quand mettrez-vous un terme à votre extravagance ?
Par vos raisonnemens , vos argumens cornus ,
Vos cinq universaux , vos termes saugrenus ,
N'avez-vous pas assez fatigué la jeunesse ?

POLLUX.

Si par de tels discours , insensé , je les blesse ,
Je m'entendrai nommer imbécille , idiot ,
Qui veut juger , blâmer et ne sait pas un mot
Des secrets du bel art et du docte langage !

DIOGÈNE.

Dis-leur donc de pleurer , c'est l'avis le plus sage.

POLLUX.

Je n'y manquerai pas.

DIOGÈNE.

Pollux , il faut encor
Adresser cet avis aux hommes cousus d'or.
D'un regard inquiet pourquoi veiller sans cesse
Sur des monceaux d'argent , périssable richesse ?
Calculez , supputez vos rentes et vos gains ,
Que tout se change en or dans vos heureuses mains ;



ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ.

Ειρήσεται καὶ ταῦτα πρὸς ἐκείνους.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Ἄλλὰ καὶ τοῖς καλοῖς γε καὶ ἰσχυροῖς λέγε, Μεγίλλω τε τῶ Κορινθίῳ, καὶ Δαμοξένῳ τῶ παλαιστῆ, ὅτι παρ' ἡμῶν οὔτε ξανθὴ κόμη, οὔτε τὰ χαροπὰ ἢ μέλανα ὄμματα, ἢ ἐρύθημα ἐπὶ τοῦ προσώπου ἔτι ἐστὶν ἢ νεῦρα, εὐτονα, ἢ ὤμοι καρτεροί. ἀλλὰ τὰ πάντα μὲν ἡμῶν κόνις, φασί, κρανία γυμνά τοῦ κάλλους.

ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ.

Οὐ χαλεπὸν οὐδὲ ταῦτα εἰπεῖν πρὸς τοὺς καλοὺς καὶ ἰσχυροὺς.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Καὶ τοῖς πένησιν, ὧ Λάκων (πολλοὶ δ' εἰσι, καὶ ἀχθόμενοι τῶ πράγματι, καὶ οἰκτεῖροντες τὴν ἀπορίαν), λέγε μῆτε θαυρῶν, μῆτ' οἰμώζεν, διηρησάμενος τὴν ἐνταῦθα ἰσοτιμίαν, καὶ ὅτι ὄψονται τοὺς ἐκεῖ πλουσίους οὐδὲν ἀμείνους αὐτῶν. Καὶ Λακεδαιμονίοις δὲ τοῖς σοῖς ταῦτα, εἰ δοκεῖ, παρ' ἐμοῦ ἐπιτίμησον, λέγων ἐκλεῦσθαι αὐτούς.



Bientôt, abandonnant les rives du Pactole ,
Pour passer l'Achéron vous n'aurez qu'un obole.

POLLUX.

Ce discours en entier leur sera rapporté.

DIOGÈNE.

Apprends à Damoxène , athlète si vanté ,
Au jeune et beau Mégille , ornement de Corinthe ,
Que Pluton a banni de cette triste enceinte
Les yeux noirs ou d'azur qui séduisent les cœurs ,
Les blonds cheveux flottans , les anneaux enchanteurs.
Là ne sont plus ces teints et de lis et de roses ,
Ces contours gracieux , ces élégantes poses ,
Ces corps pleins de souplesse et ces membres nerveux.
La force et la beauté n'ont jamais vu ces lieux ;
Et , comme le répète un proverbe vulgaire :
Tout au séjour des morts n'est que cendre et poussière.

POLLUX.

Il suffit , sois tranquille.

DIOGÈNE.

Un mot des indigens.

Sur la terre , ô Pollux , tu sais combien de gens
Ne peuvent du besoin supporter les atteintes :
Il faut que de ma part tu suspendes leurs plaintes.
Dis-leur bien qu'ici-bas règne l'égalité ,
Qu'il n'est plus de fortune ou d'humble pauvreté ;
Que le prince orgueilleux et le sujet qui tremble ,
Sous le même niveau doivent passer ensemble.

ΠΟΥΔΕΥΚΗΣ.

Μηδὲν, ὦ Διόγετες, περὶ Λακεδαιμονίων λέγε· οὐ γὰρ ἀνέξομαί γε ἅ δὲ πρὸς τοὺς ἄλλους ἔφησθα, ἀπαγγελοῦ.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Ἐάσωμεν τούτους, ἐπεὶ σοὶ δοκεῖ σὺ δὲ οἷς προεῖπον, ἀπένεγκαι παρ' ἐμοῦ τοὺς λόγους.

Tu pourrais, en passant, à tes concitoyens,
A ces braves guerriers, ces preux Laconiens,
Tu pourrais reprocher leur honteuse mollesse.

POLLUX.

Halte là ! s'il vous plaît, je n'entends pas qu'on blesse
Ceux qui virent le jour aux mêmes lieux que moi.
Du reste je m'engage, et t'en donne ma foi,
A transmettre à chacun les arrêts de ta bouche.

DIOGÈNE.

Eh bien ! n'en parlons plus. A prendre ainsi la mouche
Je ne te croyais pas et si prompt et si vif.
Porte donc mes avis ; mais sois expéditif.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Π.

ἩΦΑΙΣΤΟΣ, ΖΕΪΣ.

ἩΦΑΙΣΤΟΣ.

Τί με, ὦ Ζεῦ, δεῖ ποιεῖν; ἦκω γάρ, ὡς ἐκέλευσας, ἔχων τὸν πέλεκυν ὀξύτατον, εἰ καὶ λίθους θεοὶ μῆ πλῆγῃ διατεμεῖν.

ΖΕΪΣ.

Εὔγε, ὦ Ἡφαιστεῖ· ἀλλὰ διέλε μου τὴν κεφαλὴν εἰς δύο κατενεγκών.

ἩΦΑΙΣΤΟΣ.

Πειρᾷ μου, εἰ μέμηνα; πρόσταττε δ' οὔν τάληθές, ὅπερ θέλεις σοὶ γενέσθαι.

ΖΕΪΣ.

Διαιρεθῆναι μοι τὸ κρανίον· εἰ δὲ ἀπειθήσεις, οὐ νῦν πρῶτον ὀργιζομένου πειράσῃ μου. Ἀλλὰ χρὴ καθεκνεῖσθαι παντὶ τῷ θυμῷ, μηδὲ μέλλειν ἀπόλλυμαι γὰρ ὑπὸ τῶν ὠδίκων, αἱ μοι τὸν ἐγκέφαλον ἀναστρέφουσιν.

DIALOGUE SEIZIÈME.

JUPITER, VULCAIN.

VULCAIN.

Mon père et mon seigneur, à vos vœux je me rends.
Vulcain, m'avez-vous dit, dans ces lieux je t'attends.
Prends ta hache surtout... Laissant là mon ouvrage,
Clopin-clopant, je viens, harassé, tout en nage,
Et le dos surchargé d'un outil, vrai bijou,
Capable, s'il le faut, de couper un caillou.

JUPITER.

Je suis content. Allons, d'une main assurée,
Que sur-le-champ ma tête en deux soit séparée.

VULCAIN.

L'ai-je bien entendu! quoi! du maître des dieux,
Moi, son fils, moi trancher le sacré chef en deux!
Cessons de plaisanter, seigneur, ma hache est prête.
Voyons, que dois-je faire?

JUPITER.

Eh! me fendre la tête.

Je le veux; il suffit. Pourquoi tant d'embarras?
Obéis à l'instant, et ne m'irrite pas!
Des fureurs de Jupin tu te souviens, j'espère;
Tu sais qu'il est terrible une fois en colère.
Frappe donc, il est tems, et, d'un bras vigoureux,

ἩΦΑΙΣΤΟΣ.

Ὅρα, ὦ Ζεῦ, μὴ κακὸν τι ποιήσωμεν· ὄξυς γὰρ ὁ πέλεκυς ἐστὶ, καὶ οὐκ ἀναιμωτὶ οὐδὲ κατὰ Εἰλείθυϊαν μαιώσεται σε.

ΖΕΥΣ.

Κατένεγκε μόνον, ὦ Ἡφαιστε, θάρρων· οἶδα γὰρ ἐγὼ τὸ συμφέρον.

ἩΦΑΙΣΤΟΣ.

Ἄκων μὲν, κατοίσω δέ· τί γὰρ κρῆ ποιεῖν, σοῦ κελεύοντος; τί τοῦτο; κάρη ἔνοπλος; μέγα, ὦ Ζεῦ, κακὸν εἶχες ἐν τῇ κεφαλῇ, εἰκότως γοῦν ὄξυθυμος ἦσθα, τηλικαύτην ὑπὸ τῆν μένιγγα παρθένον ζωογονῶν, καὶ ταῦτα ἔνοπλον ἦπου στρατόπεδον, οὐ κεφαλὴν ἐλελήθεις ἔχων. Ἡ δὲ πηδᾶ, καὶ

πυρρῶνχίζει;

Hâte-toi de calmer des supplices affreux
Que me fait éprouver la douleur que j'endure.

VULCAIN.

Puisque vous le voulez... Mais, je vous en conjure,
Réfléchissez-y bien ; n'allons pas, par malheur,
En vous obéissant commettre quelque erreur ;
Car, je vous en prévient, cette hache est tranchante,
Et pour vous délivrer du mal qui vous tourmente,
De Lucine elle n'a ni l'art ni le savoir,
Et ne s'acquittera de ce triste devoir
Qu'avec des flots de sang.

JUPITER.

De ton sot verbiage,
Mon ami, fais-moi grâce et frappe avec courage.
Mieux qu'un autre je sais ce qui me conviendra.

VULCAIN.

Allons, faites de moi tout ce qu'il vous plaira.
Vous l'avez ordonné, j'obéis en silence.
O prodige ! que vois-je ! une femme s'élançe,
De pied en cap armée ! en vérité, seigneur,
Vous deviez ressentir une grande douleur.
Depuis neuf mois avoir dans sa tête enfermée
Une fille bien faite et déjà tout armée !
Ah ! que votre colère en un semblable cas
Est digne de pardon ! vous ne vous doutiez pas
Que sous votre cerveau campait une amazone.
Eh ! tenez, voyez donc la gentille personne :
Elle marche, s'éloigne, et d'un air belliqueux

πυρρίχιζεις, καὶ τὴν ἀσπίδα τινάσσει, καὶ τὸ δόρυ πάλλει,
καὶ ἐνθουσιᾷ· καὶ τὸ μέγιστον, καλὴ πᾶνυ καὶ ἀκμαία γεγένη-
ται ἤδη ἐν βραχεῖ· γλαυκῶπις μὲν, ἀλλὰ κοσμεῖ καὶ τοῦτο ἡ
κόρυς ὥστε, ὦ Ζεῦ, μαίωτρά μοι ἀποδος ἐγγυήσας μοι αὐτήν.

ΖΕΪΣ.

Ἀδύνατα αἰτεῖς, ὦ Ἡφαιστε· παρθένος γὰρ αἰὲ θέλει μέ-
νειν· ἐγὼ γοῦν, τό γε ἐπ' ἐμοί, οὐδὲν ἀντιλέγω.

ἩΦΑΙΣΤΟΣ.

Τοῦτ' ἐβουλόμην· ἐμοὶ μελήσει τὰ λοιπά· καὶ ἤδη συναρ-
πάσω αὐτήν.

ΖΕΪΣ.

Εἴ σοι ρᾶδιον οὔτω, ποιεῖ· πλην οἶδα ὅτι ἀδυνατῶν ἐράς.

Dessine habilement cent contours gracieux.
Bientôt elle s'agite et son œil étincelle ;
A la danse succède une fureur nouvelle ;
Elle brandit sa lance, et sa terrible main
D'un large bouclier fait retentir l'airain ,
Ou prélude, en jouant, aux horreurs de la guerre.
Pour moi je ne vois pas comment il se peut faire
Que cette jeune fille au teint frais, aux doux yeux ,
Lorsque les doux reflets d'un casque radieux
A son œil azuré donnent autant de grâce ,
Soit en si peu de tems, en un si court espace,
Aussi grande, aussi belle, et bonne à marier.
Mais puisque vous devez, n'allez pas l'oublier,
Pour votre accouchement me donner un salaire ,
Conservez votre argent, je ne saurais qu'en faire,
Et de votre amazone accordez-moi la main.
C'est là mon seul désir.

JUPITER.

Impossible, Vulcain ;
Car elle a fait le vœu de rester toujours fille ;
Et jamais, pour avoir la paix dans ma famille,
A ce vœu de Pallas je ne m'opposerai.

VULCAIN.

Puisqu'il en est ainsi, moi je l'enlèverai.

JUPITER.

Libre à toi, si tu peux ; mais je te le répète,
La chose, à mon avis, ne saurait être faite.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Ρ.

ΖΕΥΣ, ΑΣΚΛΗΠΙΟΣ, ΗΡΑΚΛΗΣ.

ΖΕΥΣ.

Παύσασθε, ὦ Ἀσκληπεί, καὶ Ἡράκλεις, ἐρίζοντες πρὸς ἀλλήλους ὥσπερ ἄνθρωποι. Ἄπρεπῆ γὰρ ταῦτα (ἔστι) καὶ ἀλλότρια τοῦ συμποσίου τῶν Θεῶν.

ΗΡΑΚΛΗΣ.

Ἄλλὰ ἐθέλεις, ὦ Ζεῦ, τούτον τὸν φαρμακία προκατακλί-
νεσθαί μου;

ΑΣΚΛΗΠΙΟΣ.

Νῆ Δία, καὶ ἀμείνων γὰρ εἶμι.

ΗΡΑΚΛΗΣ.

Κατὰ τί, ὦ ἐμβρόντητε; ἢ διότι σε ὁ Ζεὺς ἐκεραύνωσεν,
ἃ μὴ θεῖμις, ποιοῦντα, νῦν δὲ κατ' ἔλεον αἴθρις ἀθανασίας
μετείληπας;

ΑΣΚΛΗΠΙΟΣ.

Ἐπιλέησαι γὰρ καὶ σύ, ὦ Ἡρακλῆς, ἐν τῇ Οἴτῃ κατα-
φλεγείς, ὅτι μοι ὄνειδίσεις τὸ πῦρ.

DIALOGUE DIX-SEPTIÈME.

JUPITER, HERCULE, ESCULAPE.

JUPITER.

Finissez au plus tôt; vous me cassez la tête.
Eh quoi ! n'allez-vous pas , au festin qui s'apprête ,
Dans ce cercle brillant de dieux et demi-dieux ,
Comme des malotrus vous disputer tous deux ?

HERCULE.

Eh quoi ! voulez-vous donc qu'un charlatan , mon père ,
Prenne place avant moi !

ESCULAPE.

Pourquoi donc pas ? j'espère
Que mes droits en ces lieux valent mieux que les tiens.

HERCULE.

Et de quels droits , ami , parles-tu ? j'en conviens ,
Jupin , en châtement des lois que tu transgresses ,
Fait éclater sur toi ses foudres vengeresses ;
Et sa compassion plutôt que l'équité
T'élève , enfant indigne , à l'immortalité.
Seraient-ce là tes droits ?

ESCULAPE.

Aux yeux du grand Hercule
Mon triste sort peut-il paraître ridicule ?
Ne se souvient-il plus que sur le mont OËta ,
Au milieu d'un bûcher lui-même il se jeta ?

ΗΡΑΚΛΗΣ.

Οὐκ οὖν ἴσα καὶ ὅμοια βεβίωται ἡμῖν ὅς Διὸς μὲν υἱὸς εἰμι, τοσαῦτα δὲ πεπύνηκα, ἐκκαθάρων τὸν βίον, θηρία καταγωνιζόμενος, καὶ ἀνθρώπους ὑβριστὰς τιμωρούμενος. Σὺ δὲ ῥιζοτόμος εἶ καὶ ἀγύρτης, νοσοῦσι μὲν ἴσως ἀνθρώποις χρησιμος ἐπιθήσειν τῶν φαρμάκων (τι), ἀνδρῶδες δὲ οὐδὲν ἐπι-
 δεδειγμένος.

ΑΣΚΛΗΠΙΟΣ.

Εὖ λέγεις, ὅτι σου τὰ ἐγκαύματα ἰασάμην, ὅτε πρόωγην ἀνῆλθες ἡμίφλεκτος ὑπ' ἀμφοῖν διεφθαρμένος τῷ σώματι, τῷ χιτῶνος, καὶ μετὰ τοῦτο, του πορός. Ἐγὼ δέ, εἰ καὶ μηδὲν ἄλλο (ἐποίησα ἄν), οὔτε ἐδούλευσα ὥσπερ σύ, οὔτε ἕξαινον ἔρια ἐν Λυδία, πορφυρίδα ἐνδεδυκώς, καὶ παιόμενος

HERCULE.

Insolent ! moi le fils du maître du tonnerre ,
 Des mortels malheureux , moi le dieu tutélaire ,
 Moi , dont le bras dompta cent monstres furieux ,
 Et fit baisser la tête au crime audacieux ,
 Je serais mis de pair avec un empirique ,
 Un charlatan qu'on vit sur la place publique ,
 S'agitant en tous sens et des pieds et des mains ,
 Débiter à vil prix ses baumes souverains !
 Si tes médicamens , si ton art si facile ,
 Aux malades rendit quelque service utile ,
 Étaient-ce là les soins d'un mortel généreux ?

ESCULAPE.

Je trouve en vérité tes discours merveilleux.
 Quand tu te présentas au céleste portique ,
 Du centaure Nessus la fatale tunique ,
 Et les feux du bûcher par toi-même allumé ,
 T'avaient déjà deux fois en entier consumé ,
 Ingrat ! et cependant ce fut ma main amie
 Qui sut te rappeler de la mort à la vie !
 Oui , pour moi je ne fus qu'un pauvre médecin ;
 Répandre mes bienfaits sur tout le genre humain ,
 Des fièvres et des maux , hélas ! de mille sortes ,
 Éloigner par mon art les hideuses cohortes ,
 Je n'en disconviens pas , tel était mon emploi.
 Mais du moins je n'ai point , esclave comme toi ,
 Sous la pourpre cachant ma valeur engourdie ,
 Au milieu des palais de la riche Lydie ,
 Fait tourner un fuseau dans mes doigts langoureux.

ὑπὸ τῆς Ὀμφάλης χρυσῷ σανδάλῳ, ἀλλ' οὐδὲ μελαγχολήσας
ἀπέκτεινα τὰ τέκνα καὶ τὴν γυναῖκα.

ἩΡΑΚΛῆΣ.

Εἰ μὴ παύσῃ λοιδορούμενός μοι, αὐτίκα μάλα εἴσῃ ὡς οὐ
πολύ σε ὀνήσει ἡ Ἀθανασία, ἐπεὶ ἀράμενός σε, ῥίψω ἐπὶ κε-
φαλὴν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ, ὥστε μηδὲ τὸν Παιήονα ἰάσασθαι σε,
τὸ κρανίον συντριβέντα.

ΖΕΪΣ.

Πάσασθε, φημί, καὶ μὴ ταραττέτε ἡμῶν τὴν συνουσίαν,
ἢ ἀμφοτέρους ἀποπέμψομαι ὑμᾶς τοῦ συμποσίου. Καίτοι
εὔγνωμον (ἐστίν), ὧ Ἡράκλεις, προκατακλίνεσθαι σοῦ τὸν
Ἀσκληπιόν, ἅτε καὶ πρότερον (σοῦ) ἀποθανόντα.

On ne m'a jamais vu , ridicule amoureux ,
Humblement prosterné , ramper aux pieds d'Omphale ,
Le front encor flétri par l'or de sa sandale !
On ne m'a jamais vu , j'en frissonne d'horreur !
On ne m'a jamais vu , dans mes accès d'humeur ,
Immoler à-la-fois et mes fils et leur mère !

HERCULE.

Si tu ne te tais pas , ô langue de vipère !
Malheur à toi ! malheur ! car , d'un bras vigoureux ,
Enlevé tout tremblant jusqu'au plus haut des cieux ,
Je te laisse tomber la tête la première ;
Va ! l'immortalité ne t'empêchera guère
De te rompre le cou , de te briser les os ;
Et je gagerais bien que le dieu de Délos ,
Ce dieu des médecins , ne pourra , quoi qu'il fasse ,
Raccommoder à neuf ta méchante carcasse.

JUPITER.

Cessez , je vous l'ordonne , ou loin de ce repas
Je vous forcerai bien à porter vos débats.
Qu'Esculape , avant toi , prenne place à la table.
Il est mort le premier , ce seul droit est valable.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Σ.

ΠΟΛΥΦΗΜΟΣ, ΠΟΣΕΙΔΩΝ.

ΠΟΛΥΦΗΜΟΣ.

ὦ πάτερ, οἷα πέπονθα ὑπὸ τοῦ καταράτου ξένου· ὅς μεθύσας ἐξετύρωσέ με, κοιμωμένῳ ἐπιχειρήσας.

ΠΟΣΕΙΔΩΝ.

Τίς δὲ ὁ ταῦτα τολμήσας, ὦ Πολύφημε;

ΠΟΛΥΦΗΜΟΣ.

Τὸ μὲν πρῶτον Οὔτιν ἑαυτὸν ἀπεκάλει· ἐπεὶ δὲ διέφυγε, καὶ ἔξω ἦν βέλους, Ὀδυσσεὺς ὀνομάζεται ἔφη.

ΠΟΣΕΙΔΩΝ.

Οἶδα ὃν λέγεις, τὸν Ἰθακήσιον· ἐξ Ἰλίου δ' ἀνέπλει. Ἀλλὰ πῶς ταῦτα ἔπραξεν, οὐδὲ πάνυ εὐθαρσῆς ὢν;

DIALOGUE DIX-HUITIÈME.

POLYPHÈME, NEPTUNE.

POLYPHÈME.

O Neptune ! ô mon père ! ô désespoir extrême !
Vois le sort malheureux du pauvre Polyphème !
Vois cet œil tout sanglant ; un infâme , un coquin ,
Au milieu du sommeil où m'entraînait le vin ,
M'a privé pour jamais du jour qui nous éclaire.

NEPTUNE.

Que dis-tu là , mon fils ! quel est ce téméraire ?

POLYPHÈME.

Je ne sais trop. D'abord en mon antre enfermé,
Personne était son nom ; il s'est ainsi nommé.
Mais sitôt que le fourbe , en toute diligence ,
Se fut mis à l'abri de ma juste vengeance ,
Il m'a dit être Ulysse.

NEPTUNE.

Eh ! c'est mon Ithacien !

Je l'ai vu revenir du rivage troyen.
Mais comment , lui , mon fils , a montré du courage !
Cette vertu pourtant n'était pas son partage.
Car de tous les mortels c'est le moins courageux.

ΠΟΛΥΦΗΜΟΣ.

Κατέλαβον ἐν τῷ ἄνθρωπῳ, ἀπὸ τῆς νομῆς ἀναστρέψας, πολλούς τινας ἐπιβουλεύοντας δηλονότι τοῖς ποιμνίοις· ἐπεὶ γὰρ ἐπέθηκα τῇ θύρᾳ τὸ πῶμα (πέτρα δὲ ἐστὶ μοι παμμεγέθης) καὶ τὸ πῦρ ἀνέκαυσα, ἐναυσάμενος δ' ἔφερον δένδρον ἀπὸ τοῦ ὄρους, ἐφάνησαν ἀποκρύπτειν αὐτοὺς πειρώμενοι· ἐγὼ δὲ συλλαβὼν αὐτῶν τινας, ὥσπερ εἰκὸς ἦν, κατέφαγον, ληστὰς ὄντας. Ἐνταῦθα ὁ πανουργότατος ἐκεῖνος, εἴτε Οὐτίς,

POLYPHÈME.

Apprenez, ô mon père ! à le connaître mieux.
Désertant à regret les riantes prairies,
Mes chèvres, de cytise et de thym bien nourries,
Vers mon antre avec moi revenaient lentement.
J'étais à peine entré, que, dans l'éloignement,
Derrière des rochers, j'aperçois un grand nombre
D'hommes au teint blafard, au regard dur et sombre,
A moitié revêtus d'habits tout en lambeaux.
Sans doute ils étaient là pour voler mes troupeaux.
De mon antre aussitôt je ferme l'ouverture ;
Mon bras roule avec peine, en cette conjoncture,
D'un roc la masse énorme ; et bientôt un vieux pin,
Au sol qui l'a produit arraché par ma main,
Me procurant du feu la flamme salutaire,
Aux ténèbres succède une vive lumière.
C'est alors que je vois mes infâmes voleurs,
Redoutant du foyer les brillantes lueurs,
Dans l'ombre, tout tremblans, se cacher en silence.
Moi, profitant du trouble où les met ma présence,
J'accours impatient ; dans mes immenses bras
J'en saisis quelques-uns que je n'épargne pas,
Les étrangle à l'instant, et vous pouvez bien croire
Qu'en les mangeant je fis un acte méritoire.
Fallait-il me laisser voler impunément ?
Mais tout-à-coup vers moi, pendant que lestement
Je faisais de ces corps un joyeux sacrifice,
Ce traître, ce brigand (de Personne ou d'Ulysse
Qu'on lui donne le nom, peu m'importe après tout),

εἴτε Ὀδυσσεὺς ἦν, δίδωσί μοι πιεῖν φάρμακόν τι ἐγγέας, ἠδὲ
 μὲν καὶ εὖοσμον, ἐπιβουλότατον δὲ καὶ ταραχωδέστατον.
 Ἄπαντα γὰρ εὐθὺς ἐδόκει μοι περιφέρεισθαι πτόντι, καὶ τὸ
 σπηλαίον αὐτὸ ἀνεστρέφετο, καὶ οὐκ ἔτι ὄλωσ ἐν ἑμαυτῷ
 ἡμην· τέλος δὲ εἰς ὕπνον κατεσπάρσθην. Ὁ δὲ ἀποξύσας τὸν
 μοχλὸν καὶ πυρώσας γε προσέτι, ἐτύφλωσέ με καθεύδοντα.
 Καὶ ἀπ' ἐκεῖνου (χρόνου) τυφλὸς εἰμί σοι, ὦ Πόσειδον.

ΠΟΣΕΙΔΩΝ.

Ὡς βαθρὸν ἐκοιμήθης, ὦ τέκνον, ὅς οὐκ ἐξέσθωρες μεταξὺ
 τυφλούμενος! Ὁ δ' οὖν Ὀδυσσεὺς πῶς διέφυγεν; οὐ γὰρ ἄν,
 εὔ οἶδ' ὅτι, ἐδυνήσθην ἐποκινήσασαι τὴν πέτραν ἀπο τῆς θύρας.

Timide, l'air contrit, s'avance à pas de loup,
 Se prosterne à mes pieds, pour me faire l'hommage
 D'une coupe en laquelle il épanche un breuvage
 Dégoûtant, noir, épais, et dont l'aimable odeur
 Surpassait le parfum de la plus douce fleur.
 Mais ô dieux ! quel poison ! quelle liqueur traîtresse !
 A peine ai-je vidé la coupe enchanteresse,
 Qu'une vapeur brûlante entoure mon cerveau ;
 Dans mes veines soudain circule un feu nouveau ;
 Mon esprit s'obscurcit, éprouve un trouble extrême ;
 Tout roule autour de moi ; ma caverne elle-même
 Semble changer de place et tromper mon regard.
 En vain je veux former quelques pas au hasard ;
 Mon corps vaincu fléchit ; la force m'abandonne,
 Je tombe... et de ma chute au loin l'ancre résonne.
 Enfin le voilà donc au comble de ses vœux !
 Pour la première fois devenu courageux,
 Il coupe en toute hâte, au tronc d'un chêne antique,
 Une branche qui prend la forme d'une pique,
 La fait durcir au feu, l'approche de mon œil...
 Et c'est depuis ce tems que Polyphème en deuil
 Va, d'un pas incertain, privé de la lumière.

NEPTUNE.

Il t'a donné, je vois, un puissant somnifère ;
 Car, dès que tu sentis la première douleur,
 Tu pouvais par un saut éviter ce malheur.
 Cependant apprends-moi comment ce traître Ulysse,
 Tout fier, tout triomphant de son lâche artifice,
 Est sorti de ton antre où tu le tenais pris.

ΠΟΛΥΦΗΜΟΣ.

Ἄλλ' ἐγὼ ἀρεῖλον, ὡς μᾶλλον αὐτὸν λάβοιμι ἐξιόντα· καὶ καθίσας παρὰ τὴν θύραν ἐθήρων, τὰς χεῖρας ἐκπετάσας, μόνᾳ παρῆς τὰ πρόβατα εἰς τὴν νομὴν, ἐντειλάμενος τῷ κριῷ ὅποσα ἐχρῆν πράττειν αὐτὸν ὑπὲρ ἐμοῦ.

ΠΟΣΕΙΔΩΝ.

Μανθάνω, ὑπ' ἐκείνοις ὅτι γε ἔλαθεν ὑπεξελθὼν σε. Ἀλλὰ τοὺς ἄλλους γε κύκλωπάς σ' ἔδει ἐπιδοῆσασθαι ἐπ' αὐτόν.

ΠΟΛΥΦΗΜΟΣ.

Συνεκάλεσα, ὦ πάτερ, καὶ ἤκον· ἐπεὶ δὲ ἤροντο τοῦ ἐπιβουλεύσαντος τοῖνομα, καὶ γὰρ ἔφην ὅτι Οὔτις ἐστί, μελαγχολᾶν οἰηθέντες με, ὥχοντο ἀπιόντες. Οὔτω κατεσοφίσάτό με

ὁ κατάρατος

Il n'était pas aisé de partir du logis.
 Comment donc a-t-il pu soulever cette pierre,
 Cet énorme rocher qui servait de barrière?

POLYPHÈME.

Il n'eut pas cette peine. Aussitôt que du jour
 L'Aurore en se levant eut marqué le retour ;
 Que le doux souvenir de leurs vertes prairies
 Eut excité les cris de mes chèvres chéries ,
 Je me lève en sursaut : le rocher sans efforts
 Cède à mon bras robuste et va rouler dehors.
 Debout , le cou tendu , plein de cette espérance ,
 Que le lâche enfermé ne peut fuir ma vengeance ,
 Je me tiens à la porte , inquiet , agité.
 Chaque agneau par mes mains bien compté , recompté ,
 S'éloigne lentement , placé sous la tutelle ,
 D'un bouc à l'air pensif , mon compagnon fidèle.

NEPTUNE.

Ah ! j'y suis maintenant. Cachés sous leur toison ,
 Ulysse et ses amis sont sortis de prison.
 Imbécille ! et pourquoi contre ces téméraires
 N'as-tu pas appelé les cyclopes tes frères ?

POLYPHÈME.

Je le fis , et chacun dès qu'il m'eut entendu ,
 En hâte auprès de moi , mon père , s'est rendu.
 On crie à mon aspect , on jure , on m'environne.
 A chaque question je réponds : c'est Personne.
 Eux de rire aussitôt et de prendre congé ,
 En me traitant de fou , de cerveau dérangé.

ὁ κατάρατος τῷ ὄνοματι. Καὶ δὲ μάλιστα ἠγάσέ με, (τοῦτο ἐστίν) ὅτι καὶ ὀνειδίζων ἐμοὶ τὴν συμφορὰν, οὐδ' ὁ πατήρ, φησὶν, ὁ Ποσειδῶν ἰάσεται σε.

ΠΟΣΕΙΔΩΝ.

Θάρσει, ὦ τέκνον, ἀμυνοῦμαι γὰρ αὐτόν, ὡς μάθη ὅτι, εἰ καὶ πῆρωςν μοι ὀφθαλμῶν ἰᾶσθαι ἀδύνατον, τὰ γούνη τῶν πλεόντων ἐπ' ἐμοὶ ἐστὶ πλεῖθ' ἔτι.

Le traître ! à son faux nom devoir ainsi la vie !
Dites , fut-il jamais plus noire perfidie !
Mais ajouter encor , dans mon triste malheur ,
Par ce tour infernal le comble à ma douleur ,
Ce n'était pas assez : le croiriez-vous , mon père ,
Il osa vous braver , rire de ma misère !
Va , va trouver Neptune , a-t-il dit ; son pouvoir
Ne saurait , quel qu'il soit , te permettre de voir .

NEPTUNE.

Allons , reprends courage , ô mon fils ; je le jure ,
Moi-même j'aurai soin de venger ton injure .
Bientôt il apprendra que si le dieu des eaux
N'est pas assez puissant pour réparer tes maux ,
Il peut perdre ou sauver le plus petit navire .
Laisse-moi ; je le tiens encor dans mon empire .

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Τ.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Τι τοῦτο, ὦ Ἀλέξανδρε, τέθνηκας καὶ σὺ, ὥσπερ ἡμεῖς ἅπαντες;

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Ὅραξ, ὦ Διόγενες· οὐ παράδοξον δὲ, εἰ ἀνθρώπος ὢν ἀπέθανον.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Οὐκοῦν ὁ Ἄμμων ἐψεύδετο, λέγων ἑαυτοῦ σε εἶναι υἱόν· σὺ δὲ Φιλίππου ἄρα ἦσθα.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Φιλίππου δηλαδὴ οὐ γὰρ ἂν ἐτεθνήκειν Ἄμμωνος ὢν.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Καὶ μὴν καὶ περὶ τῆς Ὀλυμπιάδος τῆς μήτερός σου ὅποια ἐλέγοντο; δράκοντα ὀμιλεῖν αὐτῇ, καὶ κλέπτεσθαι ἐν τῇ εὐνῇ· εἶτα οὕτω σε τεθθῆναι· τὸν δὲ Φίλιππον ἐξηπατῆσθαι, οἴομενον παρ' ἑαυτοῦ σε εἶναι.

DIALOGUE DIX-NEUVIÈME.

DIOGÈNE, ALEXANDRE.

DIOGÈNE.

Comment ! toi , parmi nous ! toi , fameux Alexandre !

ALEXANDRE.

Ma présence ici-bas ne doit pas te surprendre.
N'étais-je pas mortel ?

DIOGÈNE.

Je le crois ; mais , d'honneur !

Ce Jupiter-Ammon fut un grand imposteur,
Quand il dit que de lui tu tenais la lumière.
Tu ne l'ignorais pas , Philippe était ton père.

ALEXANDRE.

Hélas ! oui. Si d'un dieu j'avais reçu le jour,
Je ne me verrais pas dans ce triste séjour.

DIOGÈNE.

Mais quels bruits sur ta mère ont-ils osé répandre ?
La chaste Olympias aurait , à les entendre ,
Écouté d'un serpent les soupirs amoureux ;
Et du commerce impur de ce monstre hideux
Serait né ce héros , la terreur de la terre ,
Ce héros que Philippe , en bon et digne père ,
Du si doux nom de fils appelait tendrement.

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Κἀγὼ ταῦτα ἤκουον, ὥσπερ σύ· νῦν δὲ ὄρω ὅτι οὐδὲν ὑγιές οὔτε ἡ μήτηρ, οὔτε οἱ τῶν Ἀμμωνίων προφῆται ἔλεγον.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Ἄλλὰ τὸ ψεῦδος αὐτῶν οὐκ ἀχρηστόν σοι, ὦ Ἀλέξανδρε, πρὸς τὰ πράγματα ἐγένετο· πολλοὶ γὰρ ὑπέπτησον, θεὸν εἶναι σε νομίζοντες. Ἄτὰρ εἶπέ μοι, τίς τὴν τοσαύτην ἀρχὴν καταλέλοιπας;

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Οὐκ οἶδα, ὦ Διόγενες, οὐ γὰρ ἔφθασα ἐπισκῆψαί τι περὶ αὐτῆς, ἢ τοῦτο μόνον, ὅτι ἀποθνήσκων Περδίκκα τὸν δακτύλιον ἐπέδωκα. Πλὴν ἀλλὰ τί γελαῖς, ὦ Διόγενες;

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Τί γὰρ ἄλλο, ἢ ἀνεμνήσθην οἷα ἐποίει ἡ Ἑλλάς, ἄρτι σε παρειληφότα τὴν ἀρχὴν κολακεύοντες, καὶ προσάτην αἰρούμενοι, καὶ στρατηγὸν ἐπὶ τοὺς βαρβάρους ἔνιοι δὲ καὶ τοῖς

ALEXANDRE.

On l'a dit ; et je vois , hélas ! en ce moment ,
Que les prêtres d'Ammon , que ma mère elle-même ,
M'ont laissé , pauvre sot ! dans une erreur extrême.

DIOGÈNE.

Mais à tes intérêts ce conte saugrenu
N'a pas tout-à-fait nui : car il m'est revenu ,
Qu'en qualité de dieu tu remplissais d'alarmes
Des peuples qui n'osaient résister à tes armes.
Et de ce trône acquis par tant de beaux exploits ,
Quel fut le successeur , l'héritier de ton choix ?

ALEXANDRE.

Je n'en sais rien , vraiment. Près de l'heure dernière ,
Avec peine entr'ouvrant ma mourante paupière ,
Aux mains de Perdicas je laisse mon anneau.
J'allais le proclamer , quand soudain du tombeau
Le froid mortel m'arrête , et je meurs sans rien dire...
Parbleu ! tu me diras ce qui te porte à rire.

DIOGÈNE.

Pardon ; mais je ne puis , confrère , en vérité ,
Me rappeler des Grecs la basse humilité ,
Sans me sentir surpris d'un rire inextinguible ;
Quels élans ! quels transports ! quelle ivresse indicible !
Quand sur le trône assis , pour la première fois ,
On te vit revêtu de la pourpre des rois.
Il nous fallait un chef ; on choisit Alexandre ;
De tout il est capable , à tout il peut prétendre.
Des ennemis il faut arrêter les efforts ;

δώδεκα· Τροῖς προσιθέντες, καὶ νεὸς οἰκοδομοῦμενοι, καὶ
 θύοντες ὡς θράκοντος υἱῷ; Ἄλλ' εἰπέ μοι, ποῦ σε οἱ Μακε-
 δόνες ἔθαψαν;

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Ἐτι ἐν Βαβυλῶνι κεῖμαι, τρίτην ἡμέραν ταύτην· ὑπισχνεῖ-
 ται δὲ Πτολεμαῖος ὁ ὑπασπιστής, ἦν ποτε ἀγάγη σχολὴν ἀπὸ
 τῶν θορύβων τῶν ἐν ποσὶν, ἐς Αἴγυπτον ἀπαγαγὼν με,
 θάψειν ἐκεῖ, ὡς γενοίμην εἰς τῶν Αἰγυπτίων Θεῶν.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Μὴ γέλασω οὖν, ὦ Ἀλέξανδρε, ὁρῶν ἐν ἄθου ἔτι σε μωραί-
 νοντα, καὶ ἐλπίζοντα Ἄνουβιν ἢ Ὄσιριν γενέσθαι; Πλὴν ἀλλὰ
 ταῦτα μὴν, ὦ Θεϊότατε, μὴ ἐλπίσης· οὐ γὰρ θεμὶς ἀνελθεῖν

On lui livre aussitôt nos soldats et nos ports.
 Lui seul peut nous sauver, lui seul à la patrie
 Peut rendre par son bras la liberté chérie.
 Mais ce n'est pas assez ; un zèle officieux
 S'empresse de le mettre au rang des douze dieux.
 On brûle en son honneur l'encens des sacrifices ;
 Les autels sont rougis du pur sang des génisses ,
 Et le fils du serpent est partout adoré !...
 Mais , mon cher , dis-moi donc , où t'ont-ils enterré ?

ALEXANDRE.

Depuis trois mortels jours descendu de mon trône ,
 Je suis tout de mon long gisant à Babylone ;
 Et des restes d'un roi l'unique protecteur ,
 Le brave Ptolémée a promis sur l'honneur
 Que les tems devenus plus calmes , plus tranquilles ,
 Si la paix succédait aux discordes civiles ,
 Sous sa garde à Memphis aussitôt transporté ,
 Parmi les dieux d'Égypte on me verrait compté.

DIOGÈNE.

A la Divinité tu veux encor prétendre !
 D'Anubis , Osiris , tu veux , pauvre Alexandre ,
 Tenir un jour la place , et monté sur l'autel ,
 Voir à tes pieds sacrés le timide mortel ?
 Tu veux... et te voilà mon voisin , mon confrère ,
 Côte à côte d'un mort déposé sous la terre !
 Et je ne rirais pas ! et les sombres états
 Ne retentiraient pas de mes joyeux éclats !
 Petit dieu , mon ami , cette folle espérance
 (Et crois-en d'un vieillard la longue expérience) ,

τινα τῶν ἅπαξ διαπλευσάντων τὴν λίμνην, καὶ εἰς τὸ εἶσω τοῦ ρομίου παρελθόντων· οὐ γὰρ ἀμελής ὁ Αἰακός, οὐδ' ὁ Κέρβερος εὐκαταφρόνητος. Ἐκεῖνο δέ γε ἡδέως ἂν μάθοιμι παρὰ σοῦ, πῶς φέρεις ὅποι' ἂν ἐννοήσης ὅσῃν εὐδαιμονίαν ὑπὲρ γῆς ἀπολιπὼν ἀφῆξαι, σωματοφύλακας, καὶ ὑπασπιστάς, καὶ σατράπας, καὶ χρυσὸν τοσοῦτον, καὶ ἔθνη προσκυνούντα, καὶ Βαβυλῶνα, καὶ Βάκτρα, καὶ τὰ μεγάλα θηρία, καὶ τιμὴν, καὶ δόξαν, καὶ τὸ ἐπίσημον εἶναι ἐξελαύνοντα, διαδεδεμένον ταινίᾳ λευκῇ τὴν κεφαλὴν, πορφυρίθᾳ ἐμπεπορημένον. Οὐ λυπεῖ ταῦτά σε ὑπὸ τὴν μνήμην ἰόντα; Τί θαρρεύεις,

ὦ μάταιε;

De ton cœur à jamais il faudra la bannir.
Apprends que sur là terre on ne peut revenir.
Dès qu'on a mis le pied sur la barque fatale,
Entraîné par Caron vers la rive infernale,
Il faut, bon gré mal gré, commensal de ce lieu,
Dire au monde, aux plaisirs, un éternel adieu.
Mais surtout ne va pas, à notre roi rebelle,
Pour sortir des enfers te creuser la cervelle ;
Je te le dis d'avance, Éaque est vigilant,
Et Cerbère n'est pas un garde négligent ;
Il a bon pied, bon œil ; qui saurait le surprendre,
Aux plus malins, ma foi ! peut aller en apprendre.
Voyons, mon pauvre ami, mets la main sur le cœur ;
Parle-nous franchement : ces plaisirs, ce bonheur,
Qu'à regret tu quittas, quand la Parque cruelle
Osa trancher le fil d'une trame si belle,
Dans ce triste séjour, vrai pays de l'ennui,
Quels pensers font-ils naître en ton ame aujourd'hui ?
Ces éléphants, cet or que t'offrait Babylone,
Ces gardes entourant ta royale personne,
Ces seigneurs, devant toi, s'arrêtant étonnés,
Ces peuples humblement à tes pieds prosternés,
Ces honneurs décernés au héros de notre âge,
Ces flots de vils flatteurs prévenant ton passage,
Au moment où le front ceint d'un riche bandeau,
Étalant et la pourpre et l'or de ton manteau,
Sur un coursier fougueux, des villes désarmées
Tu traversais les murs suivi de tes armées,
Quoi ! de tels souvenirs ne te désolent pas ?
Ce luxe, ces honneurs n'ont plus pour toi d'appas ?

ὦ μάταιε; Οὐδὲ ταῦτά σε ὁ σοφὸς Ἀριστοτέλης ἐπαίδευσε μὴ οἴεσθαι βέβαια εἶναι τὰ παρὰ τῆς τύχης;

ἈΔΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Ὁ σοφὸς, ἀπάντων ἐκεῖνος κολάκων ἐπιτριπτότατος ὢν; Οἷμοι, μόνον ἔασον τὰ Ἀριστοτέλους· εἰ δὲ εἰδείης, ὅσα μὲν ἤτησε παρ' ἐμοῦ, οἷα δὲ ἐπέσελλεν· ὡς δὲ κατεχρητό μου τῇ περὶ παιδείαν φιλοτιμίᾳ θωπεύων, καὶ ἐπαινῶν, ἄρτι μὲν ἐς τὸ κάλλος, ὡς καὶ τοῦτο μέρος ὄν τ' ἀγαθοῦ, ἄρτι δ' ἐς τὰς πράξεις, καὶ τὸν πλοῦτον· καὶ γὰρ αὖ καὶ τοῦτ' ἀδαθὸν ἠγεῖτ' εἶναι, ὡς μὴ αἰσχύνοιτο καὶ αὐτὸς λαμβάνων γόης, ὣς Διόγετες, ἄνθρωπος καὶ τεχνίτης. Πλὴν ἀλλὰ τοῦτό γε ἀπολέλυκα αὐτοῦ τῆς σοφίας, τὸ λυπεῖσθαι ὡς ἐπὶ μεγίστοις ἀγαθοῖς ἐκεῖνοις, ἃ κατηριθμήσω μικρῶ γε ἔμπροσθεν.

Mais je crois qu'une larme humecte ta paupière ;
D'où naissent tes soupirs , ame superbe et fière ?
Ne t'a-t-il pas appris , cet illustre docteur ,
Ce sophiste fameux , ton digne précepteur ,
Ne t'a-t-il pas appris combien il est peu sage
De croire à la fortune , amante si volage !

ALEXANDRE.

Aristote ? le traître ! ah ! jamais près de moi
Je ne vis courtisan de plus mauvaise foi.
Connais , ami , connais son infâme conduite.
Si tu pouvais savoir , l'infèrnal hypocrite ,
Ce qu'il me demandait sans honte et sans pudeur ?
Ce qu'il osait me dire en son style flatteur ?
Si tu savais comment il trompait mon jeune âge ?
Tantôt des passions excitant le ravage ,
De mon ambition il attisait les feux ,
Célébrait ma beauté comme un présent des dieux ;
Tantôt il me vantait mes hauts-faits , mes prouesses ,
Ou bien en mots pompeux relevait mes richesses.
Et ne crois pas vraiment qu'en son zèle nouveau
Il dédaignât de prendre une part du gâteau.
Non , non , l'or à ses yeux était trop estimable.
Ah ! que m'a-t-il appris cet homme méprisable ?
A regretter ces biens , source de faux plaisirs ,
Ces biens qui devaient seuls contenter mes désirs ,
S'il faut en croire au moins son perfide langage ,
Ces biens dont tu m'as fait un si bel étalage ,
Et dont le souvenir encor cher à mon cœur ,
Malgré moi me contraint à pleurer de douleur.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Ἄλλ' οἴσθα δὲ δράσεις; ἄκος γάρ σοι τῆς λύπης ὑποθήσομαι· ἐπεὶ ἐνταῦθα γε ἐλλέβορος οὐ φύεται, σὺ δὲ καὶ τὸ Λήθης ὕδωρ χανθὸν ἐπισπασάμενος πίε, καὶ αὖθις πίε, καὶ πολλάκις. Οὕτω γὰρ ἂν παύσαιο ἐπὶ τοῖς Ἀριστοτέλους ἀγαθοῖς ἀνιώμενος. Καὶ γὰρ καὶ Κλεῖτον ἐκεῖνον ὄρω, καὶ Καλλισθένη, καὶ ἄλλους πολλοὺς ἐπὶ σε ὀρμῶντας, ὡς διασπᾶσαιντο, καὶ ἀμύναιντό σε, ὣν ἔδρασας αὐτούς· ὥστε τὴν ἑτέραν σὺ ταύτην βιάδιζε· καὶ πῖνε πολλάκις, ὡς ἔφη.



DIOGÈNE.

Ne pense pas ainsi soulager ta misère :
Le moyen est mauvais ; sur ce qu'il faudrait faire
Pour chasser tes soucis , dissiper ton chagrin ,
Je veux bien te donner un remède certain.
L'ellébore , il est vrai , ne peut ici se prendre ;
Mais au fleuve Léthé si tu daignes te rendre ,
Dans le creux de ta main , plongée à plusieurs fois ,
De son eau merveilleuse à l'instant si tu bois ,
Le souvenir chéri d'un bonheur illusoire
Disparaîtra soudain de ta triste mémoire.
Mais qu'aperçois-je ? ô ciel ! quels sont ces furieux ,
A pas précipités accourant en ces lieux ?
Je n'en peux plus douter , c'est Clytus , Callisthène.
De tant de braves gens , ah ! redoute la haine.
Par ton ordre inhumain condamnés à la mort ,
Ils vont , pour se venger de leur injuste sort ,
Ils vont faire éprouver mille maux à ton ombre.
Fuis , fuis , il en est tems. Tiens , par ce détour sombre ,
Tù pourras t'échapper en toute sûreté.
Courage , et bois surtout l'eau du fleuve Léthé.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Υ.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ, ΑΝΤΙΣΘΕΝΗΣ, ΚΡΑΤΗΣ, ΠΤΩΧΟΣ.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Αντισθένης, καὶ Κράτης, σχολὴν ἄγομεν ὥς τε τί οὐκ ἄπιμεν εὐθὺ τῆς καθόδου περιπατήσοντες, ὀφόμενοι τοὺς κατιόντας, οἷαί τινές εἰσι, καὶ τί ἕκαστος αὐτῶν ποιεῖ;

ΑΝΤΙΣΘΕΝΗΣ.

Ἀπώμεν, ὦ Διόγενες. Καὶ γὰρ ἂν ἦδ' τὸ θεῖαμα γένοιτο, τοὺς μὲν θαυρόντας αὐτῶν ὄραν, τοὺς δὲ ἰκετεύοντας ἀφε-
 θῆναι· ἐνίοις δὲ μόλις κατιόντας, καὶ ἐπὶ τράχηλον ὠθούσιντος τοῦ Ἑρμοῦ ὅμως ἀντιβαίνοντας, καὶ ὑπτίους ἀντερείδοντας, οὐδὲν δέον.

ΚΡΑΤΗΣ.

Ἐγὼ γοῦν καὶ διηγήσομαι ὑμῖν & εἶδον, ὅποτε κατήην, κατὰ τὴν ὁδόν.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Διήγησαι, ὦ Κράτης· ἔοικας γὰρ τινα παγγέλοια ἐρεῖν.

DIALOGUE VINGTIÈME.

DIOGÈNE, CRATÈS, ANTISTHÈNE, LE PAUVRE.

DIOGÈNE.

Libres de tout souci, libres de toute affaire,
N'avons-nous pas, amis, tout le tems nécessaire
Pour aller et venir en ce riant séjour?
Bras dessus, bras dessous, faisons ensemble un tour;
Promenons notre ennui vers la porte fatale.
Des nouveaux débarqués sur la rive infernale,
Le grotesque maintien, le visage plaisant,
Promettent, j'en suis sûr, un spectacle amusant.

ANTISTHÈNE.

Partons, ami, partons pour ce charmant voyage.
Quel moment de plaisir nous goûterons, je gage,
Quand nous pourrons les voir crier, pleurer en vain,
De Mercure arrêter l'impitoyable main,
Descendre à contre-cœur, et chassés par-derrière,
Pour ne pas avancer, se rouler sur la terre.

CRATÈS.

Moi, pour vous récréer, chemin faisant, je veux
Conter ce que je vis en entrant dans ces lieux.

DIOGÈNE.

Fort bien, ami Cratès, sur ce que tu vas dire,
Je ne sais, mais déjà je me tiens prêt à rire.

ΚΡΑΤΗΣ.

Καὶ ἄλλοι μὲν πολλοὶ συγκατέβαινον ἡμῖν ἐν αὐτοῖς δ' ἐπίσημοι, Ἰσμηνόδωρος τε ὁ πλούσιος ὁ ἡμέτερος, καὶ Ἀρσάκης ὁ Μηθίας Ὑπαρχος, καὶ Ὀρόιτης ὁ Ἀρμένιος. Ὁ μὲν οὖν Ἰσμηνόδωρος, ἐπεφόνευτο γὰρ ὑπὸ ληστῶν παρὰ τὸν Κιθαιρῶνα, ἐς Ἐλευσῖνα, οἶμαι, βαδίζων, ἕσενέ τε, καὶ τὸ τραῦμα ἐν ταῖν χεροῖν εἶχε· καὶ τὰ παιδία τὰ νεογνά, δὲ κατελελοίπει, ἀνεκαλεῖτο, καὶ ἑαυτῷ ἐπεμέμφετο τῆς τόλμης, ὡς Κιθαιρῶνα ὑπερβάλλον, καὶ τὰ περὶ τὰς Ἐλευθερὰς χωρῖα πανέρημα ὄντα ὑπὸ τῶν πολέμων, διοδεύων, δύο μόνους οἰκέτας ἐπήγετο· καὶ ταῦτα, φιάλας πέντε χρυσᾶς, καὶ κυμβία τέτταρα μεθ' ἑαυτοῦ ἔχων. Ὁ δ' Ἀρσάκης, γηραιὸς γὰρ ἦδη, καὶ νη Δι' οὐκ ἄσπεμνος τὴν ὄψιν, ἐς τὸ βαρβαρικὸν ἤχθετο, καὶ ἠγανάκτει

CRATÈS.

Grand nombre d'étrangers faisaient route avec nous.
Je n'en cite que trois ; ils sont connus de vous ;
C'étaient les plus marquans de notre compagnie ,
Arsace le satrape , Orçètès d'Arménie ,
Isménodore enfin , notre concitoyen.
Aux fêtes d'Éleusis , le riche Corinthien ,
Sans crainte , sans souci se rendait , je le pense ,
Quand sur lui tout-à-coup une troupe s'avance.
On le presse , on l'entoure et les lâches coquins
L'étendent bientôt mort sous leurs fers assassins.
Les bras , les mains en sang , tout prouvait qu'à leur rage
Il avait opposé le plus juste courage.
De ses jeunes enfans , laissés sans défenseur ,
Le cruel souvenir réveillant sa douleur ,
De son malheureux sort il s'accusait lui-même ,
Et blâmait hautement son imprudence extrême :
Pourquoi , pauvre insensé , répétait-il toujours ,
Pourquoi de Cithéron pénétrer les détours ,
Traverser des pays ravagés par les armes ,
Des pays où la guerre a semé les alarmes ,
Et ne marcher suivi que de deux serviteurs ,
Quand j'avais avec moi , vrais appâts séducteurs ,
Pour tenter des brigands la soif insatiable ,
Des vases d'or massif d'un travail admirable ?
Arsace son voisin paraissait déjà vieux ,
Mais d'un maintien , d'un air encor majestueux.
Dans les nombreux accès de sa folle colère ,
Il jurait , tempêtait et voulait , pour lui plaire ,

πεζῶς βαδίζων, καὶ ἤξιον τὸν ἵππον αὐτῷ προσαχθῆναι· καὶ γὰρ καὶ ὁ ἵππος αὐτῷ συνετεθνήκει, μιᾷ πληγῇ ἀμφότεροι διαπαρέντες ὑπὸ Θρακῆος τινος πελτασσοῦ, ἐν τῇ ἐπὶ τῷ Ἀράξει πρὸς τὸν Καππαδόκην συμπλοκῇ. Ὁ μὲν γὰρ Ἀρσάκης ἐπήλαυνεν, ὡς διηγείτο, πολὺ τῶν ἄλλων προὔπεξορμήσας· ὑποσᾶς δὲ ὁ Θράξ, τῇ πέλτῃ μὲν ὑποδύς, ἀποσεύεται τὸν Ἀρσάκου κοντόν· αὐτὸς δὲ ὑποθεῖς τὴν σάρισσιν αὐτόν τε διαπεύρει, καὶ τὸν ἵππον.

ἈΝΤΙΣΘΕΝΗΣ.

Πῶς οἶόν τε, ὦ Κράτης, μιᾷ πληγῇ τοῦτο γενέσθαι;

ΚΡΑΤΗΣ.

Ῥᾶσα, ὦ Ἀντισθένης· ὁ μὲν γὰρ ἐπήλαυνεν εἰκοσάπηχόν τινα κοντόν προδεδημένος· ὁ Θράξ δὲ, ἐπειδὴ τῇ πέλτῃ ἀπεκρούσατο τὴν προσβολήν, καὶ παρήλθεν αὐτὸν ἡ ἄσσωκῃ,

εἰς γόνυ

Qu'on lui permît au moins de venir à cheval.
 Quel affront! disait-il; au rivage infernal,
 Un satrape, saquins, irait à pied descendre!
 Aux honneurs du cheval qui donc pourrait prétendre?
 Or, apprenez ici, pour expliquer le fait,
 Qu'en Cappadoce, amis, comme l'on se battait,
 Un peltaste de Thrace, à la laide figure,
 Tua du même coup Arsace et sa monture.
 En ces termes lui-même il me l'a raconté :
 J'étais, me disait-il, sur mon cheval monté,
 Quand pour mieux corriger cette vile canaille,
 J'abandonne aussitôt la ligne de bataille,
 Pique des deux ma bête, et la lance en avant,
 Des Cappadociens je gagne le devant.
 Mon Thrace m'aperçoit, baisse un genou, s'arrête,
 Et de son bouclier suspendu sur sa tête,
 Évite adroitement le dard qui le pressait,
 Tandis que de son fer, qu'à mi-corps il levait,
 Soudain du même coup l'un et l'autre il nous perce...

ANTISTHÈNE.

Tu plaisantes, Cratès; le cheval et le Perse
 Du même coup tués! c'est trop fort...

CRATÈS.

Non, vraiment;
 Tout me paraît très-simple en cet événement.
 Je vous l'ai dit, Arsace en furieux s'élance,
 Devant lui présentant une effroyable lance;
 Mais le Thrace bientôt voit le coup évité;
 Grâce à son bouclier, le fer porte à côté.

ἐς γόνυ ὀκλάσας, δέχεται τῇ σαρίσση τὴν ἐπέλασιν, καὶ τι-
 τρώσκει τὸν ἵππον ὑπὸ τὸ ζέρονον, ὑπὸ θυμοῦ καὶ σφοδρό-
 τήτος ἑαυτὸν διαπείραντα· διελαυνέται δὲ καὶ ὁ Ἀρσάκης ἐς τὸν
 βουδῶνα διαμπάξ ἄχρις ὑπὸ τὴν πυγῆν. Ὅρᾳς οἶοντι ἐγένετο·
 Οὐ τοῦ ἀνδρός, ἀλλὰ τοῦ ἵππου μᾶλλον τὸ ἔργον. Ἠγανάκτει
 δὲ ὅμως ὁμότιμος ὦν τοῖς ἄλλοις, καὶ ἡξίου ἵππεδς κατιέναι.
 Ὁ δέ γε Ὀροίτης ὁ ἰδιώτης, καὶ πάνυ ἀπαλδς ἦν τὸ πῶδε,
 καὶ οὐδ' ἐς ἀναί χαμαί, οὐχ ὅπως βαδίζειν ἐδύνατο. Πάσχουσι
 δ' αὐτὸ ἀτεχνῶς Μῆδοι πάντες, ἐπὶ ἀποδῶσι τῶν ἵππων,
 ὥσπερ εἰ ἐπὶ τῶν ἀκανθῶν ἐπιβαίνοντες ἀκροποδητὶ μόλις·
 βαδίζουσιν. Ὡς εἰπεὶ καταβαλῶν ἑαυτὸν ἔκειτο, καὶ οὐθεμιᾶ
 μηχανῆ ἀνίσασθαι ἤθελεν, ὁ βέλτιςτος Ἐρμῆς ἀράμενος αὐτὸν
 ἐκόμισεν ἄχρι πρὸς τὸ πορθμεῖον· ἐγὼ δὲ ἐγέλων.

Du satrape bravant l'inutile colère,
Sur-le-champ il s'arrête, un genou mis en terre ;
Vers le large poitrail du fougueux animal
Il dirige avec art le javelot fatal.
Celui-ci ne pouvant modérer sa vitesse,
Reçoit juste le coup, et l'arme vengeresse
Perce de part en part le fidèle coursier,
Et la housse et la selle et même le guerrier.
Comprends-tu maintenant ? tu sens que ce dut être
La faute du cheval et non celle du maître.
Toutefois, sans pleurer sur son triste malheur,
Mon homme, transporté d'une noble fureur,
Traitait ses compagnons de vile populace,
Et disait que le grand, le magnanime Arsace
Devait au moins venir à cheval ici-bas.
Près de lui se trouvait un homme gros et gras.
Orœtès (c'est le nom de ce sot personnage)
N'était pas, il est vrai, seigneur de haut parage,
Mais il avait les pieds si délicats, si mous,
Qu'il pouvait tout au plus faire un pas avec nous.
Du reste, vous saurez que cette maladie
Est chose fort commune, amis, dans la Médie.
Lorsqu'il est du cheval, malgré lui descendu,
Le Mède efféminé se croit déjà perdu ;
De ses pieds on dirait, tant sa marche est tremblante,
Qu'une ronce, une épine a déchiré la plante.
Couché tout de son long, le pauvre malheureux,
Sitôt qu'on le levait poussait des cris affreux.
En vain chacun de nous le presse, le conjure ;
Il refuse tout net. Que fait ce bon Mercure ?

ἈΝΤΙΣΘΕΝΗΣ.

Κἀγὼ δὲ, ὅτε κατήειν, οὐδ' ἀνέμιξα ἑμαυτὸν τοῖς ἄλλοις ἀλλ' ἄφεις οἰμώζοντας αὐτοὺς, προσδραμῶν ἐπὶ το πορϑ-
μεῖον, προκατέλαβον χώραν, ὡς ὃν ἐπιτηδείως πλεύσαιμι.
Καὶ παρὰ τὸν πλοῦν, οἱ μὲν ἐδάχρυνόν τε καὶ ἑναυτίων' ἐγὼ
δὲ μάλα ἑτερπύομην ἐπ' αὐτοῖς.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Σὺ μὲν, ὦ Κράτης, καὶ Ἀντίσθενης, τοιούτων ἐτύχετε
τῶν ξυνοδοιπόρων' ἐμοὶ δὲ Βλεψίας τε ὁ δανείστης, ὁ ἐκ Πει-
ραιῶς, καὶ Λάμπις ὁ Ἀχαρνᾶν, ξενιστὴς ὢν, καὶ Δάμις ὁ
πλούσιος ἐκ Κορίνθου, συγκατήεσαν' ὁ μὲν Δάμις, ὑπὸ τοῦ
παιδὸς ἐκ φαρμάκων, ἀποθανόν' ὁ δὲ Λάμπις, δι' ἔρωτα
Μυρτίου τῆς ἑταίρας ἀποσφάξας ἑαυτόν' ὁ δὲ Βλεψίας, λιμῶ
ἄθλιος ἐλέγετο ἀπεσκληθέναι, καὶ ἐδήλου γε, ὡχρὸς ἐς ὑπερ-
βολήν, καὶ λεπτὸς ἐς τὸ ἀκριβέστατον φαινόμενος. Ἐγὼ δὲ,

καίπερ

Sur son dos il vous prend ce précieux fardeau,
 Et bien douillèlement le met dans le bateau.
 Vraiment, je ris encor de tant de complaisance!

ANTISTHÈNE.

Dès qu'ici-bas les dieux ont voulu ma présence,
 Je répondis gaîment : me voilà. Mais, ma foi !
 Fatigué de ces cris qu'on poussait près de moi,
 Fuyant de leurs clameurs le concert détestable,
 En hâte je gagnais la barque formidable ;
 Descendu lentement, je cherchais de mon mieux
 L'endroit qui me semblait le plus avantageux ;
 Et pendant que l'écho de l'infernale rive
 Répétait les soupirs de la troupe plaintive,
 Nonchalamment couché je riais de bon cœur.

DIOGÈNE.

Votre récit, parbleu ! m'a mis en belle humeur.
 J'avais pour compagnon, amis, à mon entrée
 Le banquier Blepsias arrivant du Pyrée,
 L'Acarnanien Lampis, commandant des soldats
 Que la Grèce levait dans les autres états ;
 Enfin le vieux Damis habitant de Corinthe.
 Ce dernier de son fils avait reçu sans crainte
 Le poison qui le fit descendre chez Pluton.
 Alors qu'un fol amour l'aveuglait pour Myrton,
 Lampis le commandant eut la sottise extrême
 De terminer sa vie en se pendant lui-même,
 Et Blepsias le riche était, disait-on, mort
 De misère et de faim près de son coffre-fort.
 Eh ! qui pouvait douter d'un trépas si terrible ?

καίπερ εἰδώς, ἀνέκρινον ὃν τρόπον ἀποθάνοιεν· εἶτα τῷ μὲν Δάμιδι αἰτιωμένῳ τὸν υἱὸν, Οὐκ ἄδικα μέντοι ἔπαθες, ἔφη, ὑπ' αὐτοῦ, ὃς τάλαντα ἔχων ὁμοῦ χιλία, καὶ τρυφῶν αὐτὸς, ἐννενηκονταέτης ὢν, ὀκτωκαιδεκαέτει νεανίσκῳ τέτταρας ὀβολοὺς παρεῖχες. Σὺ δὲ, ὦ Ἀκαρνὰν (ἔσενε γὰρ κάκεινος, καὶ κατηράτο τῇ Μυρτίῳ) τί αἰτιᾶ τὸν ἔρωτα, σαυτὸν δέον; Ὅς τοὺς μὲν πολεμίους οὐδὲ πώποτε ἔτρεσας, ἀλλὰ φιλοκινδύνως ἡγωνίζου πρὸ τῶν ἄλλων, ὑπὸ δὲ τοῦ γυναιίου, καὶ θαυρῶν ἐπιπλάστων, καὶ ρεναγμῶν ἐάλως ὁ γενναῖος. Ὁ μὲν γὰρ Βλεψίας ἑαυτοῦ αὐτὸς κατηγορεῖ φθάσας πολλὴν τὴν ἄνοιαν,

Son visage couvert d'une pâleur horrible ,
 Ses yeux caves , ses mains , et son corps décharné ,
 Tout m'annonçait le sort de cet infortuné .
 Quoiqu'après tout sur eux on n'eût pu rien m'apprendre ,
 De leur bouche pourtant je désirais entendre ,
 Comment ici tous trois se trouvaient avec nous .
 Damis contre son fils exhalait son courroux .
 Eh quoi ! lui dis-je alors , vieillard déraisonnable ,
 Ce fils , ce maudit fils , est-il donc si coupable ?
 N'as-tu pas éprouvé ce que tu méritais ?
 A quatre-vingt-dix ans , bon père , tu goûtais ,
 Grâce à tes vastes biens , à tes trésors immenses ,
 Toujours nouveaux plaisirs , nouvelles jouissances ,
 Et ton malheureux fils , dans l'âge de l'amour ,
 Reçevait de ta main deux oboles par jour !
 Puis à mon commandant pendant qu'il se désole ,
 En ces mots à-peu-près j'adresse la parole :
 Pourquoi t'abandonner , Lampis , à la douleur ,
 De la belle Myrton accuser la rigueur ?
 Ami , c'est à toi seul , à toi qu'il faut t'en prendre .
 Toi de nos preux guerriers le moderne Alexandre ,
 Toi qu'on voyait jadis au milieu des combats ,
 Le front calme et serein , mépriser le trépas ,
 Tu souffres qu'une femme habile , astucieuse ,
 Par les beaux sentimens d'une flamme trompeuse ,
 Par des pleurs , des soupirs , se moque ainsi de toi !
 Allons ; tu fus un sot , conviens-en avec moi .
 Blepsias hautement s'accusait de folie ,
 Et se repentait bien d'avoir toute sa vie
 Enduré , supporté tant de soins , d'embarras ,

ὅτι χρήματα ἐφύλαττε τοῖς μηδὲν προσήκουσι κληρονόμοις, εἰς αἰὲ βιωσεσθαι ὁ μάταιος νομίζων. Πλὴν ἐμοίγε οὐ τὴν τυχοῦσιν τερπωλὴν παρέσχον τότε ζένοντες.

Ἄλλ' ἤδη μὲν ἐπὶ τῷ σομῶ ἐσμέν' ἀποδιλέπειν δὲ χρὴ καὶ ἀποσκοπεῖν πρόβρωθεν τοὺς ἀφικνουμένους. Βαβαί! πολλοί τε, καὶ ποικίλοι, καὶ πάντες θακρύνοντες πλὴν τῶν νεογνῶν τούτων, καὶ νηπίων. Ἀλλὰ καὶ οἱ πάνυ γεγηρακότες ὀδύρονται. Τί τοῦτο; ἄρα τί φίλτρον αὐτοὺς ἔχει τοῦ βίου; τοῦτον οὔν τὸν ὑπέργηρων ἔρεσθαι βούλομαι. Τί θακρύνεις τηλικούτος ἀποθανών; Τί ἀγανακτεῖς, ὧ βέλτισε, καὶ τὰντα γέρων ἀφικνόμενος; ἦπου βασιλεὺς ἦσθα;

ΠΤΩΧΟΣ.

Οὐδαμῶς.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Ἄλλὰ σατράπης τις;

ΠΤΩΧΟΣ.

Οὐδὲ τοῦτο.

Pour enrichir des gens qu'il ne connaissait pas.
 Bonnement il croyait que la Parque cruelle ,
 Ourdirait pour lui seul une trame éternelle.
 Ces pauvres compagnons ! leurs pleurs , en vérité ,
 Pendant tout le trajet excitaient ma gaité.

Enfin nous voilà donc au terme du voyage !

Le voilà , mes amis , ce funeste passage ,
 Des timides humains et la crainte et l'effroi !
 Quelle foule , grands dieux ! s'avance devant moi !
 Tenez , prêtez l'oreille à ce tumulte étrange ;
 De cris et de sanglots quel horrible mélange !
 Les enfans exceptés , il n'en est pas un seul
 Qui n'arrose de pleurs le bord de son linceul.
 Quoi ! des vieillards aussi les yeux baignés de larmes !
 Comment ! pour eux la vie avait donc bien des charmes ?
 Je veux interroger , parbleu ! ce vieux barbon.
 L'ami , vous voilà donc descendu chez Pluton ?
 Je vois à ce front chauve , à cet air respectable ,
 Que le destin pour vous s'est montré favorable.
 Pourquoi donc chargé d'ans , comme vous le semblez ,
 Pourquoi gémir , pleurer sur vos jours écoulés ?
 Il était tems , je crois , ici-bas de paraître.
 Avez-vous été roi ?

LE PAUVRE.

Non.

DIOGÈNE.

Satrape , peut-être ?

LE PAUVRE.

Encor moins.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Ἄρα οὖν ἐπλούτεις· εἶτα ἀνιᾶ σε τὸ πολλὴν τρυφήν ἀπολιπόντα τεθνάσαι.

ΠΤΩΧΟΣ.

Οὐδὲν τοιοῦτον· ἀλλ' ἔτη μὲν ἐγεγόνειν ἀμφὶ τὰ ἐννεμήκοντα· βίον δὲ ἀπόρον ἀπὸ καλάμου καὶ ὀρμιᾶς εἶχον, ἐς ὑπερβολὴν πτωχὸς ὢν, ἄτεκνός τε, καὶ προσέτι χωλὸς, καὶ ἀμυθρὸν βλέπων.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Εἶτα τοιοῦτος ὢν ζῆν ἡθελεις;

ΠΤΩΧΟΣ.

Ναί· ἦδ' ἄν γὰρ ἦν τὸ φῶς· καὶ τὸ τεθνάσαι θεινὸν, καὶ φευχτέον.

ΔΙΟΓΕΝΗΣ.

Παραπαίεις, ὦ γέρον, καὶ μειρακιεὴ πρὸς τὸ χρεῶν· καὶ ταῦτα ἡλικιώτης ὢν τοῦ πορθμέως. Τί οὖν ἂν τις ἔτι λέγοι περὶ τῶν νεῶν, ὅποτε οἱ τηλικούτοι φιλόζωοι εἰσὶν, οὓς ἐχρῆν διώκειν τὸν θάνατον, ὡς τῶν ἐν τῷ γήρα κακῶν φάρμακον;

Ἄλλ'

DIOGÈNE.

Ah ! j'y suis. Tranquille possesseur
De ces biens tant vantés qui donnent le bonheur ,
Vous trouviez dans la vie un charme inexprimable ,
Quand la mort vous frappa de sa faux redoutable.

LE PAUVRE.

Mille pardons , messieurs , mais , hélas ! je ne fus
Qu'un malheureux pêcheur , vieux , infirme , perclus ,
Ne devant qu'au travail le pain de la misère.
A quatre-vingt-dix ans , quand j'ai quitté la terre ,
C'est bien contre mon gré qu'il me fallut partir.

DIOGÈNE.

Être si misérable , et pleurer de mourir !

LE PAUVRE.

Parbleu ! vous en parlez , messieurs , tout à votre aise ,
Vivre était mon bonheur , et ne vous en déplaît ,
Je détestais la mort.

DIOGÈNE.

Tais-toi , vieux radoteur ;
Non tu n'es pas moins vieux que notre conducteur ,
Et tu ne rougis pas de tenir ce langage !
Que diront les enfans , lorsqu'un homme à ton âge
Regrette sottement des jours qui sont passés ?
Qu'avez-vous à vous plaindre , ô vieillards insensés ?
Quand la mort arrêta le cours de votre vie ,
Elle agissait alors en véritable amie.
Ces soucis , ces chagrins , ces soins toujours nouveaux ,

Ἄλλ' ἀπώμεν ἤδη, μὴ καί τις ἡμᾶς ὑπὸθηται ὡς ἀπόδρασιν
βουλεύοντας, ὁρῶν περὶ τὸ σόμιον εἰλουμένους.



Ce concours effrayant d'incalculables maux,
Qui les a repoussés d'une main protectrice ?
Ingrats, le nîrez-vous cet important service ?
Mais il est tems , je crois , de songer à partir ;
On peut nous accuser de vouloir nous enfuir.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Φ.

ΧΑΡΩΝ, ΝΕΚΡΟΙ, ΕΡΜΗΣ, ΜΕΝΙΠΠΟΣ, ΧΑΡΜΟΛΕΩΣ, ΛΑΜΠΙΧΟΣ, ΔΑΜΑΣΙΑΣ, ΚΡΑΤΩΝ, ΦΙΔΟΣΟΦΟΣ, ΡΉΤΩΡ.

ΧΑΡΩΝ.

Ακούσατε, ὡς ἔχει ὑμῖν τὰ πράγματα. Μικρὸν μὲν ἡμῖν, ὡς ὄρατε, τὸ σκαφίδιον, καὶ ὑπόσαθρόν ἐστι, καὶ διαφρέϊ τὰ πολλὰ καὶ ἦν τραπῆ ἐπὶ θάτερα, οἰχθήσεται πετρίτραπέν· ὑμεῖς δὲ τοσοῦτοι ἅμα ἦκατε, πολλὰ ἐπιφερόμενοι ἕκασος· ἦν οὖν μετὰ τούτων ἐμβῆτε, δέδια μὴ ὕστερον μετανοήσητε· καὶ μάλιστα οπόσοι νεῖν οὐκ ἐπίσασθε.

ΝΕΚΡΟΙ.

Πῶς οὖν ποιήσαντες εὐπλοήσομεν;

ΧΑΡΩΝ.

Ἐγὼ ὑμῖν φράσω. Γυμνοὺς ἐπιβαίνειν χρῆ, τὰ περιττὰ ταῦτα πάντα ἐπὶ τῆς ἡϊόνος καταλιπόντας· μόλις γὰρ ἂν καὶ φῶτω δέξαιτο ὑμᾶς τὸ πορθμεῖον. Σοὶ δὲ, ὦ Ἐρμῆ, μελήσε

DIALOGUE VINGT-UNIÈME.

CARON, LES MORTS, MERCURE, MÉNIPPE, CHAR-
MOLÉUS, LAMPICHUS, DAMASIAS, CRATON, UN
PHILOSOPHE, UN RHÉTEUR.

CARON.

Silence, passagers! écoutez, s'il vous plaît ;
Ce que je vais vous dire est dans votre intérêt.
Ma barque est trop petite : à l'onde menaçante ,
Vous le voyez , messieurs , sa carène présente
D'un flanc mal assuré les trop faibles remparts.
Ses ais demi-pourris font eau de toutes parts.
Tournez-la d'un côté , de l'autre elle chavire.
Et cependant , messieurs , au ténébreux empire
Je n'en vois pas un seul arriver aujourd'hui
Qu'il n'emporte et valise et bagage avec lui.
Si je n'y mets bon ordre , au fond de l'onde noire ,
Pilote et passagers , tous ensemble iront boire.
J'en suis vraiment peiné ; mais je doute très-fort
Qu'en nageant vous puissiez atteindre l'autre bord.

LES MORTS.

Comment donc sans péril sur la plage descendre ?

CARON.

C'est le point principal , et je vais vous l'apprendre ;
Seulement qu'à ma voix chacun soit attentif.
Il faut , entendez bien , en montant dans l'esquif ,

τὸ ἀπὸ τοῦτου μηδένα παραδέχεται αὐτῶν, ὅς ἂν μὴ φίλος ᾦ, καὶ τὰ ἐπιπλά, ὡσπερ ἔφη, ἀποβαλὼν· παρὰ δὲ τὴν ἀποδάσσειν ἐς ὧς, διαγίνωσκε αὐτοὺς, καὶ ἀναλάμβανε, γυμνοὺς ἐπιδαίνειν ἀναγκάζων.

ἙΡΜῆΣ.

Εὖ λέγεις, καὶ οὕτω ποιήσωμεν. Οὕτωσι τίς ὁ πρῶτός ἐστι;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Μένιππος ἔγωγε· ἀλλ' ἴδου ἡ πῆρα μου, ὦ Ἑρμῆ, καὶ τὸ βιάττον ἐς τὴν λίμνην ἀπερρίψων· τὸν τρίβωνα δὲ οὐδ' ἐκμίση, εὖ ποιῶν.

ἙΡΜῆΣ.

Ἐμδαίνε, ὦ Μένιππε, ἀνδρῶν ἄριστε, καὶ τὴν προεδρίαν ἔχε παρὰ τὸν κυβερνήτην ἐφ' ὑψηλοῦ, ὡς ἐπισκοπῆς ἅπαντας. Ὁ καλὸς δ' οὗτος τίς ἐστι;

Que vous abandonniez armes , fardeau , bagage ,
 En un mot toute chose inutile en voyage.
 Oui , j'en suis bien fâché ; c'est ainsi convenu ;
 Il faut que dans ma barque on descende tout nu ;
 Tout nu , je le répète ; et toi , mon cher Mercure ,
 Du bateau , dès ce jour , rappelle-toi d'exclure
 Quiconque n'aurait pas , bon gré mal gré , jeté
 Ce qu'en venant vers nous il aurait apporté.
 Allons , au poste , ami ; tiens-toi près de l'échelle ;
 Ne souffre pas sur eux la moindre bagatelle.
 Ainsi , c'est entendu , si l'on veut passer l'eau ,
 On ne doit apporter que ses os et sa peau.

MERCURE.

Mets confiance en moi , tu sais que pour te plaire ,
 L'on me trouve toujours , Caron , prêt à tout faire.
 Or çà , commençons donc notre emploi d'inspecteur.
 L'ami , quel est ton nom ?

MÉNIPPE.

Ménippe , monseigneur.
 Voyez ; dans ce marais , mon bâton , ma besace ,
 Ont déjà par mon ordre été chercher leur place.
 Pour mon manteau , lassé de l'avoir sur les bras ,
 Je l'ai quitté là-haut , et ne m'en repens pas.

MERCURE.

Prodige de vertu , dans le siècle où nous sommes ,
 Ménippe , mon ami , le plus sage des hommes ,
 Viens vite , viens t'asseoir auprès du conducteur !
 Elle est à toi de droit cette place d'honneur.

ΧΑΡΜΟΛΕΩΣ.

Χαρμόλεως ὁ Μεγαρικὸς ἐπέραςος.

ΕΡΜΗΣ.

Ἀπόδυθι τοιγαροῦν τὸ κάλλος, καὶ τὰ χεῖλη αὐτοῖς φιλή-
μασι, καὶ τὴν κόμην τὴν βαθεῖαν, καὶ τὸ ἐπὶ τῶν παρειῶν
ἐρύθθημα, καὶ τὸ δέριμα ὄλον. ἔχει καλῶς ἐϋζωνος εἶ' ἐπίβαινε
ἤδη. Ὁ δὲ τὴν πορφυρίδα οὐτοσί καὶ τὸ διάδημα, ὁ βλοσυρὸς,
τίς ὦν τυγχάνεις;

ΛΑΜΠΙΧΟΣ.

Λάμπιχος, Γελῶν τύραννος.

ΕΡΜΗΣ.

Τί οὔν, ὦ Λάμπιχε, τοσαῦτα ἔχων πάρει;

De là tu pourras voir tes compagnons timides
 M'aborder tour-à-tour, les yeux de pleurs humides.
 Quel est ce grand jeune homme au modeste maintien ?

CHARMOLÉUS.

Charmoléus, seigneur, le beau Mégarien.
 Ce glorieux surnom, je le dois, ô Mercure !
 Aux attraits enchanteurs d'une aimable figure.

MERCURE.

Mon beau Charmoléus, allons, mets de côté
 Grâce, fraîcheur, éclat et jeunesse et beauté,
 Ces lèvres que souillait plus d'une bouche impure,
 Les anneaux ondoians de cette chevelure,
 Ces membres gracieux par l'amour embellis,
 Et ce mélange heureux de la rose et du lis.
 Est-ce fait ? Oui. Fort bien ; monte à l'échelle et passe.
 Non, jamais en sautant tu n'eus autant de grâce !
 Quelle métamorphose ! es-tu vif et léger !
 Oh ! oh ! quel est cet autre ? orgueilleux étranger,
 Au long manteau de pourpre, au teint livide et blême,
 Dont le chef est orné d'un riche diadème,
 Dis-nous quel est ton nom ?

LAMPICHUS.

Mon nom, fils de Maïa ?
 Lampichus. C'était moi qui régnais dans Géla.

MERCURE.

Eh bien ! ces oripeaux, qu'en fais-tu, maître sire ?

ΛΑΜΠΙΧΟΣ.

Τί οὖν; ἐχρῆν, ὦ Ἑρμῆ, γυμνὸν θῆκειν τύραννον ἀνδρα;

ἙΡΜῆΣ.

Τύραννον μὲν οὐδαμῶς, νεκρὸν δὲ μάλα ὥστε ἀπόθου ταῦτα.

ΛΑΜΠΙΧΟΣ.

Ἴδού σοι ὁ πλοῦτος ἀπέρριπται.

ἙΡΜῆΣ.

Καὶ τὸν τύρον ἀπόρριψον, ὦ Λάμπιχε, καὶ τὴν ὑπεροψίαν βαρῆσει γὰρ τὸ πορθημεῖον συνεμπεσόντα.

ΛΑΜΠΙΧΟΣ.

Οὐκοῦν ἀλλὰ τὸ διάδημα ἕασόν με ἔχειν καὶ τὴν ἐφεστρίδα.

ἙΡΜῆΣ.

Οὐδαμῶς, ἀλλὰ καὶ ταῦτα ἄφες.

ΛΑΜΠΙΧΟΣ.

Εἶεν. Τί ἔτι; πάντα γὰρ ἀφῆκα, ὡς ὀρᾶς.

ἙΡΜῆΣ.

Καὶ τὴν ὠμότητα, καὶ τὴν ἀνοιαν, καὶ τὴν ὕβριν, καὶ τὴν ὀργὴν, καὶ ταῦτα ἄφες.

LAMPICHUS.

Mercure, y pensez-vous ! un prince au sombre empire
Doit-il venir tout nu ? ce serait inoui.

MERCURE.

Comme roi, non vraiment ; mais comme mortel, oui.
Ainsi dépouillons-nous.

LAMPICHUS.

Hélas ! pour vous complaire
Je jette mes trésors.

MERCURE.

Ce n'est pas assez faire.
Et tout ce vain orgueil... Crois-tu qu'un tel fardeau
Ne chargerait pas trop notre léger bateau ?

LAMPICHUS.

Ah ! souffrez que je garde au moins sur ma personne,
Et mon manteau de pourpre et ma belle couronne.

MERCURE.

Voudrais-tu te moquer ? laisse-nous donc cela.

LAMPICHUS.

Soit. Que faut-il de plus ? Mercure, les voilà.

MERCURE.

Ce n'est pas tout encore ; et ta folle démente,
Et ta rage cruelle et ta sottise insolence,
Penses-tu les garder ?

ΛΑΜΠΙΚΟΣ.

Ἴδού σοι φίλος εἰμι.

ΕΡΜῆΣ.

Ἐμβαινε ἤδη. Σὺ δὲ ὁ παχὺς, ὁ πολύσαρκος, τίς ὢν τυγχάνεις;

ΔΑΜΑΣΙΑΣ.

Δαμασίας ὁ ἀθλητής.

ΕΡΜῆΣ.

Ναὶ ἔοικας, οἶδα γάρ σε πολλάκις ἐν ταῖς παλαίστραις ἰδών.

ΔΑΜΑΣΙΑΣ.

Ναὶ, ὦ Ἐρμῆ· ἀλλὰ παράδεξαί με γυμνὸν ὄντα.

ΕΡΜῆΣ.

Οὐ γυμνὸν, ὦ βέλτισε, τοσαύτας σάρκας περιβεβλημένον ὥστε ἀπόδυσθαι αὐτάς, ἐπεὶ καταδύσεις τὸ σκάφος, τὸν ἕτερον πόδα ὑπερθεῖς μόνον· ἀλλὰ καὶ τοὺς ρεφάνους τούτους ἀπόρριψον, καὶ τὰ κηρύγματα.

ΔΑΜΑΣΙΑΣ.

Ἴδού σοι γυμνός, ὡς ὄρας, ἀληθῶς εἰμι, καὶ ἴσοςάσιος τοῖς ἄλλοις νεκροῖς.

LAMPICHUS.

Hélas ! me voilà tel
Que l'enfant au sortir du ventre maternel.

MERCURE.

C'est bien , monte. Et toi , l'homme à la riche encolure,
Comment t'appelle-t-on ?

DAMASIAS.

Damasias , Mercure ;
Athlète par état.

MERCURE.

En effet , dans nos jeux ,
Je t'ai vu fort souvent gladiateur heureux.

DAMASIAS.

J'entre par conséquent. Ma nudité complète
Me permettra sans doute...

MERCURE.

Un instant ; qu'on rejette ,
Ami , ces belles chairs dont ton corps est chargé.
Du bateau c'en est fait ; il sera submergé ,
Si ton pied , par malheur , sur la planche se pose.
Et ces lauriers , ces vers , ces complimens en prose ,
A l'eau sans plus tarder.

DAMASIAS.

Suis-je , selon ton vœu ,
Semblable maintenant aux habitans du lieu ?

ΕΡΜΗΣ.

Οὕτως ἄμεινον ἀδαρῆ εἶναι, ὥστε ἔμβαινε. Καὶ σὺ δὲ τὸν πλοῦτον ἀποδέμενος, ὦ Κράτων, καὶ τὴν μαλακίαν δὲ προσέτι, καὶ τὴν τρυφήν, μηδὲ τὰ ἐντάφια κόμιζε, μηδὲ τὰ τῶν προγόνων ἀξιώματα· κατάλιπε δὲ καὶ γένος, καὶ δόξαν, καὶ εἴ ποτέ σε ἡ πόλις ἀνεκηρυξεν εὐεργέτην, καὶ τὰς τῶν ἀνδριάντων ἐπιγραφάς· μηδὲ ὅτι μέγαν τάφον ἐπὶ σοὶ ἔχουσαν λέγε· βαρύνει γὰρ καὶ ταῦτα μνημονεύμενα.

ΚΡΑΤΩΝ.

Οὐχ ἐκὼν μὲν ἀπορρήψω δέ· τί γὰρ ἂν καὶ πάθοιμι;

ΕΡΜΗΣ.

Βαβαί. Σὺ δὲ ὁ ἔνοπλος, τί βούλει; ἢ τι τὸ τρόπαιον τοῦτο φέρεις;

ΚΡΑΤΩΝ.

Ὅτι ἐνίκησα, ὦ Ἑρμῆ, καὶ ἠρίσσευσα, καὶ ἡ πόλις ἐτίμησέ με.

ΕΡΜΗΣ.

Ἄφες ὑπὲρ γῆς τὸ τρόπαιον, ἐν ἄθου γὰρ εἰρήνη, καὶ οὐδὲν ὅπλων δεήσει. Ὁ σεμνὸς δὲ οὗτος ἀπὸ γε τοῦ σχήματος, καὶ

MERCURE.

N'es-tu pas plus ingambe ? et toi, Craton, mon maître,
 Il faut loin de nos yeux faire ici disparaître
 Ces plaisirs si vantés, ce luxe si pompeux,
 De tes nobles parens les titres fastueux,
 Ces superbes trésors, cette gloire éphémère,
 Ces dessins, ornemens d'un marbre funéraire;
 Ce nom de bienfaiteur sans doute mérité,
 Et dont te saluait une auguste cité;
 Ces éloges flatteurs qu'en passant dans la rue,
 Tout citoyen peut lire au pied de ta statue.
 Ne parle pas surtout de ce vaste tombeau,
 Monument embelli par un docte ciseau.
 Ces souvenirs si chers qui troublent ta cervelle
 Seraient un poids de plus dans ma frêle nacelle.

CRATON.

J'obéis à regret ; mais enfin...

MERCURE.

Voudrais-tu

Te présenter à nous de fer tout revêtu ?
 Pourquoi ce beau trophée ?

CRATON.

Apprends qu'à ma vaillance
 Mon pays l'accorda comme une récompense.

MERCURE.

Ne t'en occupe plus, ô mon brave Craton !
 On est toujours en paix sous les lois de Pluton.

βρενθυόμενος, ὁ τὰς ὀφρῦς ἐπηρκῶς, ὁ ἐπὶ τῶν φροντίδων,
τίς ἐστιν, ὁ τὸν βαθρὸν πῶγωννα καθευμένος;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Φιλόσοφος τις, ὃ Ἑρμῆ, μᾶλλον δὲ γόης, καὶ τερατείας
μεσός· ὥστε ἀπόδυσον καὶ τοῦτον· ὄψει γὰρ πολλὰ καὶ γελοῖα
ὑπὸ τῷ ἱματίῳ σχεπόμενα.

ΕΡΜῆΣ.

Κατάθου σὺ τὸ σχῆμα πρῶτον, εἴτα καὶ ταυτὶ πάντα.
Ὡ Σευ, ὅσῃ μὲν τὴν ἀλαζονείαν κομίζεις, ὅσῃ δὲ ἀμαθίαν,
καὶ ἔριν, καὶ κενοδοξίαν, καὶ ἐρωτήσεις ἀπόρους, καὶ λόγους
ἀκανθώδεις, καὶ ἐννοίας πολυπλόκους! ἀλλὰ καὶ ματαιοπο-
νίαν μάλα πολλήν, καὶ λῆρον οὐκ ὀλίγον, καὶ ὕθλους, καὶ
μικρολογίαν! Νῆ Δία, καὶ χρυσίον γε τουτὶ, καὶ ἡδυπάθειαν
δὲ, καὶ ἀναισχυντίαν, καὶ ὀργήν, καὶ τρυφήν, καὶ μαλακίαν,
(οὐ λέληθε γὰρ με, εἰ καὶ μάλα περιχρύπτεις αὐτὰ), καὶ τὸ
ψεῦδος δὲ ἀπόθου, καὶ τὸν τύφον, καὶ τὸ οἴεσθαι ἀμείνω

Des armes en ces lieux ! c'est trop déraisonnable.
 Mais quel est celui-ci ? quel air saint, vénérable !
 Quel maintien dédaigneux et quel regard hautain !
 Sa barbe en longs anneaux lui descend jusqu'au sein.
 D'un pas tranquille et sûr, tout pensif il s'avance.

MÉNIPPE.

C'est un haut personnage et de grande science,
 Un philosophe enfin, ou mieux un imposteur,
 Prêchant, tant qu'il vécut, le mensonge et l'erreur.
 Soulève tant soit peu le lourd manteau qu'il porte ;
 De ses mille travers la plaisante cohorte
 Surgira tout-à-coup.

MERCURE.

Çà, dépêchons, mon cher.

Mets-nous bas ton habit et ce qu'il doit cacher.
 Hé mais ! quelle ignorance et quelle gloriole !
 Quel amour insensé des termes de l'école !
 Que de dilemmes sots, de discours eunuyeux,
 De mots à double sens, d'argumens captieux !
 Que de phrases en l'air, de thèses puériles !
 Que de travaux perdus ! que de soins inutiles !
 Eh quoi ! sous le manteau du révérend docteur,
 Des passions... ô honte ! ô comble d'impudeur !
 Quoi ! la soif des trésors, un amour adultère,
 Des plaisirs non permis, la haine, la colère !
 Laisse-les au plus tôt, sophiste, et songe bien
 Qu'ici la ruse est vaine et qu'on ne cache rien.
 Ainsi plus de détours, plus de cagoterie,
 Plus de fausse vertu, plus de forfanterie ;

εἶναι τῶν ἄλλων· ὡς εἶγε πάντα ταῦτα ἔχων ἐμβαίης, ποία πεντηκόντορος δέξαιτο ἄν σε;

ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ.

Ἀποτίθεμαι τούτων αὐτὰ, ἐπεὶ περ οὕτω κελεύεις.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ἄλλα καὶ τὸν πάγονα τοῦτον ἀποθέσθω, ὧ Ἑρμῆ, βαρύν τε ὄντα, καὶ λάσιον, ὡς ὄρας, πέντε μῶν τρίχες εἰσὶ τοῦλάχισον.

ἙΡΜῆΣ.

Εὖ λέγεις. Ἀπόθου καὶ τοῦτον.

ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ.

Καὶ τίς ὁ ἀποκείρων ἔσαι;

ἙΡΜῆΣ.

Μένιππος οὕτοσιν, λαδῶν πέλεκυν τῶν ναυπηγικῶν, ἀποκόψει αὐτὸν, ἐπιχόπῃ τῇ ἀναδιάρρα χρησάμενος.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Οὐκ, Ἑρμῆ, ἀλλὰ πρόνά μοι ἀνάδος· γελοιότερον γὰρ τοῦτο.

ἙΡΜῆΣ.

Ὁ πέλεκυς ἱκανός.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Εὔγε· ἀνθρωπικότερος γὰρ νῦν ἀναπέφηναι, ἀποθέμε-

Surtout, ne te crois pas, être supérieur,
 Au milieu des mortels et plus juste et meilleur.
 S'il fallait t'emporter chargé d'un tel bagage,
 Est-il un seul vaisseau qui ne ferait naufrage?

LE PHILOSOPHE.

Hélas! je me sou mets; calmez votre courroux.

MÉNIPPE.

Mais sa barbe, Mercure, ici qu'en ferons-nous?
 Elle est sale, touffue, et cinq livres, je gage,
 Péseraient moins encor que ce vilain plumage.

MERCURE.

Fort bien dit; plus de barbe.

LE PHILOSOPHE.

Ah! qui me rasera?

MERCURE.

Ménippe ici présent de barbier servira.
 La hache pour ciseaux, pour billot cette échelle,
 Et d'un seul coup c'est fait.

MÉNIPPE.

Cette mode est nouvelle.

Mais scier n'est-il pas un moyen plus plaisant?

MERCURE.

Non, la hache vaut mieux; ce sera suffisant.

MÉNIPPE.

Depuis que tu n'as plus cette barbe puante

νος αὐτοῦ τὴν κινάδραν. Βούλει μικρὸν ἀφέλωμαι καὶ τῶν ὀφρῶν;

ΕΡΜῆΣ.

Μάλισα ὑπὲρ τὸ μέτωπον γὰρ καὶ ταύτας ἐπῆρκεν, οὐκ οἶδ' ἐφ' ὅτῳ ἀνατείνων ἑαυτόν. Τί τοῦτο; καὶ δακρύεις, ὦ κάθαρμα, καὶ πρὸς θάνατον ἀποθειλιάς; ἔμδησι δ' οὔν.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ἐν ἔτι τὸ βαρύτεατον ὑπὸ μάλης ἔχει.

ΕΡΜῆΣ.

Τί, Μένιππε.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Κολακίαν, ὦ Ἐρμῆ, πολλὰ ἐν τῷ βίῳ χρησιμεύσασαν αὐτῷ.

ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ.

Οὐκοῦν καὶ σὺ, ὦ Μένιππε, ἀπόθου τὴν ἔλευθερίαν, καὶ παρρησίαν, καὶ τὸ ἄλυπον, καὶ τὸ γενναῖον, καὶ τὸν γελωτὰ μόνος γοῦν τῶν ἄλλων γελᾶς.

ΕΡΜῆΣ.

Μηδαμῶς, ἀλλὰ καὶ ἔχε ταῦτα, κοῦκρα γὰρ καὶ πάνυ εὐφορα ὄντα, καὶ πρὸς τὸν κατάπλουσι χρήσιμα. Καὶ ὁ Ῥήτωρ δὲ σὺ, ἀπόθου τῶν ῥημάτων τὴν τσοσαύτην ἀπεραντολογίαν, καὶ ἀντιθέσεις, καὶ παρισώσεις, καὶ περιόδους, καὶ βερβαρισμούς, καὶ τᾶλλα βάρη τῶν λόγων.

Ta face me paraît moins sottte et moins pédante.
Veux-tu que ses sourcils.....

MERCURE.

Coupe-les , mon garçon.
Ne les fronçait-il pas d'une étrange façon ,
Cet homme au regard dur , à la figure altière !
Comment ! je vois des pleurs rouler sous ta paupière !
Lâche, tu crains la mort ! monte, monte au plus tôt.

MÉNIPPE.

Je crois qu'il tient encor quelque chose en dépôt.
Ce doit être bien lourd.

MERCURE.

Eh ! quoi donc , je te prie ?

MÉNIPPE.

Son arme favorite , enfin la flatterie.

LE PHILOSOPHE.

Vous qui jouez ici le rôle de censeur ,
Quittez à votre tour ce ton libre et railleur ,
Ce franc-parler trop dur , cette humeur malévole ,
Qui nous rend les plastrons de votre gaîté folle.

MERCURE.

Quoi ? les quitter ! allons , tu voudrais plaisanter.
C'est chose très-légère et facile à porter.
Que ne les avais-tu ? C'eût été le plus sage.
Ménippe ainsi chargé peut faire le voyage.
Mais toi , maudit rhéteur , sans pitié dans les flots

Ρ ΗΤΩΡ.

Ἦν ἰδοῦ ἀποτίθεμαι.

ΕΡΜΗΣ.

Εὖ ἔχει ὥς ε λύε τὰ ἀπόγεια· τὴν ἀποδιάθραν ἀνελώμεθα· τὸ ἀγκύριον ἀνεσπάζω· πέτασον τὸ ἰζόν, εὖθυνε, ὦ πορθεμεῦ, τὸ πηδάλιον. Εὖ πάθωμεν. Τί οἰμώζετε, ὦ μάταιοι, καὶ μάλιχα ὁ Φιλόσοφος σὺ, ὁ ἀρτίως τὸν πύργωνα δεδηγμένος;

ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ.

Ὅτι, ὦ Ἐρμῆ, ἀθάνατον ὦμεν τὴν ψυχὴν ὑπάρχειν.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ψεύδεται· ἄλλα γὰρ ἔοικε λυπεῖν αὐτόν.

ΕΡΜΗΣ.

Τὰ ποῖα;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Ὅτι μηκέτι δειπνήσει πολυτελεῆ δεῖπνα, μηδὲ νύκτωρ ἐξιῶν, ἅπαντας λαοθάκων, τῷ ἱματίῳ τὴν κεφαλὴν κατειλήσας, παρίεσιν ἐν κύκλῳ τὰ χαμαιτυπεῖα, καὶ ἔωθεν ἐξαπατῶν

Jette-nous ce fatras , ce luxe de vains mots ,
 La lente période et la fade Antithèse ,
 Et ce que vous nommez , je crois , la catachrèse.

LE RHÉTEUR.

J'y souscris de bon cœur ; Mercure , es-tu content ?

MERCURE.

C'est bien. Partons , amis ; qu'on enlève à l'instant
 Les amarres , l'échelle et l'ancre d'abordage.
 Mettez la voile au vent ; tendez tout le cordage.
 A ton poste , nocher ; le gouvernail en main.
 Bonne chance ; ma foi ! voilà la barque en train.
 Mais , pauvres sots , pourquoi cette douleur amère ?
 Et toi , mon philosophe , à la barbe légère ,
 Tu pousses des sanglots !

LE PHILOSOPHE.

Ah ! je m'étais flatté
 Que l'ame avait des droits à l'immortalité.

MÉNIPPE.

Le traître , le pendard ! Mercure , il t'en impose.
 Ce violent chagrin vient de toute autre cause.

MERCURE.

Et laquelle , Ménippe ?

MÉNIPPE.

Ah ! c'est qu'il n'ira plus
 Faire maint sacrifice à son ami Comus ;
 C'est que , furtivement , pendant la nuit obscure ,

τοὺς νεοὺς ἐπὶ τῇ σοφίᾳ ἀργύριον λήψεται· ταῦτα λυπεῖ αὐτόν.

ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ.

Σὺ δὲ, ὦ Μένιππε, οὐκ ἄχθῃ ἀποθανών;

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Πῶς, ὅς ἔσπευσα ἐπὶ τὸν θάνατον, καλέσαντος μηδενός; Ἄλλὰ μεταξὺ λόγων, οὐ κραυγὴ τις ἀκούεται, ὥσπερ τίνων ἀπὸ γῆς βοώντων;

ΕΡΜῆΣ.

Ναὶ, ὦ Μένιππε· οὐκ ἀφ' ἐνός γε χώρου, ἀλλ' οἱ μὲν ἐς τὴν ἐκκλησίαν συνελθόντες, ἄσμενοι γελῶσι πάντες ἐπὶ τῷ Δαμπίχου θανάτῳ, καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ συνέχεται πρὸς τῶν γυναικῶν, καὶ τὰ παιδιά νεωγνὰ ὄντα, ὁμοίως κἀκεῖνα ὑπὸ τῶν παίδων βάλλεται ἀφ' ὀνόσι τοῖς λίθοις, ἄλλοι δὲ Διόφαν-

Cachant un œil lascif sous son manteau de bure,
 Pour assouvir, sans bruit, ses goûts libidineux,
 Il ne peut désormais courir d'infâmes lieux ;
 C'est qu'impudent menteur, à l'avidie jeunesse,
 Dès le matin ouvrant écoles de sagesse,
 On ne le verra plus, lui vendre au prix de l'or,
 Ces préceptes si faux dont il se vante encor.
 De ses larmes voilà la cause bien certaine.

LE PHILOSOPHE.

Mais vous qui parlez tant, vous quittez donc sans peine
 La terre et ses plaisirs ?

MÉNIPPE.

Certes et n'ai pas tort.
 M'a-t-on vu, dites-moi, luttant contre la mort,
 Dans la fatale barque à contre cœur descendre ?
 Mais silence... écoutez... quel bruit se fait entendre ?
 Du rivage on dirait qu'il s'élève des cris.

MERCURE.

Tu ne te trompes pas ; mais n'en sois pas surpris.
 Ce bruit de plusieurs points arrive à notre oreille.
 Vois d'un côté ceux-ci, d'une ardeur sans pareille,
 Foulant aux pieds des fers qu'ils ne porteront plus,
 Célébrer par des chants la mort de Lampichus ;
 Leurs femmes, d'une main que la fureur égare,
 Jeter dans un cachot l'épouse du barbare,
 Et leur jeune famille à ses petits-enfans
 Lancer plus d'une pierre en haine des tyrans.
 Vois d'un autre côté, troupe reconnaissante,

τον τὸν ῥήτορα ἐπαινοῦσιν ἐν Σικυῶνι, ἐπιταφίους λόγους διεξιόντα ἐπὶ Κράτωνι τούτῳ. Καὶ νῆ Δία γε, ἡ Δαμασίου μήτηρ κωκύουσα ἐξάρχει τοῦ Θρήνου σὺν γυναιξίν ἐπὶ τῷ Δαμασίῳ. Σὲ δὲ οὐδεὶς, ὦ Μένιππε, σακρῦει· καὶ ἡσύχῳ δὲ κείσῃαι μόνος.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Οὐδαμῶς, ἀλλ' ἀκούσῃ τῶν κυνῶν μετ' ὀλίγον ὠρυομένων οἴκτισον ἐμ' ἐμοὶ, καὶ τῶν κοράκων τυπτομένων τοῖς πτεροῖς, ὁπότ' ἂν συνελθόντες θάπτωσὶ με.

ΕΡΜῆΣ.

Γεννάδας, εἰ, ὦ Μένιππε· Ἄλλ' ἐπεὶ καταπεπλεύκαμεν ἡμεῖς, ὑμεῖς μὲν ἄπιτε πρὸς τὸ δικαστήριον, εὐθεῖαν ἐκείνην προϊόντες· ἐγὼ δὲ καὶ ὁ πορθμεὺς ἄλλους μετελευσόμεθα.

ΜΕΝΙΠΠΟΣ.

Εὐπλοεῖτε, ὦ Ἑρμῆ· προϊώμεν δὲ καὶ ἡμεῖς. Τί οὖν; ἔτι καὶ μέλλετε; πάντως δικασθῆναι δεήσει· καὶ τὰς καταδικίας

Ceux-là préconiser le rhéteur Diophante,
 Rhéteur qu'à Sicyone on vante avec raison,
 Et qui fait maintenant la funèbre oraison
 De ce brave Craton, votre triste confrère.
 Plus loin, quels sont ces cris? C'est une pauvre mère;
 Elle pleure son fils, l'athlète aux bras nerveux.
 Des femmes avec elle, à ce concert affreux,
 Étourdissent l'écho de leur voix glapissante.
 Mais personne pour toi là-bas ne se lamente;
 Nul ne regrette en toi le savant, le héros;
 Seul en ton coin, Ménippe, on te laisse en repos.

MÉNIPPE.

En repos! tu le crois; ton erreur est profonde.
 Car bientôt accourront, que l'enfer les confonde!
 Tous les chiens du pays, au plaintif hurlement,
 Des milliers de corbeaux dans les airs s'agitant.
 Ils viendront à mon corps, noble et digne pâture,
 Amis officieux, donner la sépulture.

MERCURE.

Quel heureux caractère!..... Enfin nous abordons.
 Alerte! du bateau promptement descendons.
 Prenez par ce chemin qui tout droit se présente.
 Au bout vous trouverez Éaque et Rhadamante.
 Salut. Pour nous, Caron, laissons-les sur ces bords,
 Et vite retournons embarquer d'autres morts.

MÉNIPPE.

Grand merci de tes soins, Mercure; bon voyage.
 Allons, en route, amis. Mais quel enfantillage!

φασὶν εἶναι βαρεῖας, τροχούς, καὶ γύπας, καὶ λίθους· δειχθή-
σεται δὲ ὁ ἐκάστου βίος.

Vous tremblez ! je conçois ; voilà l'instant fatal,
Il vous faut comparâître au sacré tribunal.
Des plus durs châtimens Rhadamante se joue.
L'on parle de rochers , de vautour et de roue.
Il faudra , quel moment ! que chacun à son tour
Mettant sa vie à nu , la dévoile au grand jour.

ΔΙΑΛΟΓΟΣ Χ.

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ, ἈΝΝΙΒΑΣ, ΜΙΝΩΣ, ΣΚΗΠΙΩΝ.

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Ἐμὲ δεῖ προκέχρισθαι σου, ὦ Λάβω· ἀμείνων γὰρ εἰμι.

ἈΝΝΙΒΑΣ.

Οὔμενον, ἀλλ' ἐμέ.

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Οὐχοῦν ὁ Μίνως δικασάτω.

ΜΙΝΩΣ.

Τίνες δ' ἐσέ;

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Οὗτος μὲν, Ἀννίβας ὁ Καρχηδόνιος· ἐγὼ δὲ, Ἀλέξανδρος ὁ Φιλίππου.

ΜΙΝΩΣ.

Νῆ Δία ἔνδοξοί γε ἀμρότεροι· ἀλλὰ περὶ τίνος ὑμῶν ἡ ἔρις;

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Περὶ προεδρίας φησὶ γὰρ οὗτος ἀμείνων γεγενῆσθαι στρατηγὸς ἐμοῦ· ἐγὼ δὲ, ὡς περ ἅπαντες ἴσασιν, οὐχὶ τούτου μόνον, ἀλλὰ πάντων σχεδὸν τῶν πρὸ ἐμοῦ φημί διενεγκεῖν τὰ πολέμια.

DIALOGUE VINGT-DEUXIÈME.

MINOS, ANNIBAL, ALEXANDRE, SCIPION.

ALEXANDRE.

A moi le premier rang.

ANNIBAL.

Prenez un autre ton.

Je vous vauz mille fois , entendez-vous ?

ALEXANDRE.

C'est bon.

Que Minos entre nous termine la querelle.

MINOS.

Dites-moi , s'il vous plaît , comment on vous appelle ?

ALEXANDRE.

Moi je suis Alexandre , et cet autre Annibal.

MINOS.

Certes , voilà des noms qui ne sonnent pas mal.

Eh ! quel sujet si grand soulève votre haine ?

ALEXANDRE.

Ne veut-il pas , seigneur , ce petit capitaine ,
Sur Alexandre en gloire ici-bas l'emporter ,
Alexandre qui sut , et nul n'en peut douter ,
Enfant chéri de Mars , par son rare courage ,
Éclipser les héros de tout rang , de tout âge ?

ΜΙΝΩΣ.

Οὐκοῦν ἐν μέρει ἐκάτερος εἰπάτω· σὺ δὲ πρῶτος, ὁ Λίβυς, λέγε.

ΑΝΝΙΒΑΣ.

Ἐν μὲν τοῦτο, ὦ Μίνως, ὠνάμην, ὅτι ἐνταῦθα καὶ τὴν Ἑλλάδα φωνὴν ἐξέμαθον· ὥς οὐδὲ ταύτη πλέον οὗτος ἐνέγκαιτό μου. Φημί δὲ τούτους μάλιστα ἐπαίνου ἀξίους εἶναι, ὅσοι τὸ μηδὲν ἐξ ἀρχῆς ὄντες, ὅμως ἐπὶ μέγα προεχώρησαν, δι' αὐτῶν δυνάμιν τε περιβαλλόμενοι, καὶ ἄξιοι δόξαντες ἀρχῆς· ἐγὼ γοῦν μετ' ὀλίγων ἐξορμήτας ἐς τὴν Ἰθρηρίαν, τὸ πρῶτον ὑπαρχος ὢν τῷ ἀδελφῷ, μεγίστων ἡξιώθην, ἄριστος κριθεῖς καὶ τοὺς γε Κελτίβηρας εἶλον, καὶ Γαλατῶν ἐκράτησα τῶν Ἑσπερίων, καὶ τὰ μεγάλα ὄρη ὑπερβᾶς, τὰ περὶ τὸν Ἠριθανὸν ἅπαντα κατέδραμον, καὶ ἀνασάτους ἐποίησα τοσαύτας πόλεις, καὶ τὴν πεδινὴν Ἰταλίαν ἐχειρωσάμην· καὶ μέχρι τῶν προασειῶν τῆς προῦχούσης πόλεως ἦλθον· καὶ

τοσοῦτους

MINOS.

Venez l'un après l'autre au sacré tribunal.
 Procédons avec ordre ; à vous , maître Annibal.

ANNIBAL.

Vénéralde Minos , que je me félicite ,
 Venu tout récemment aux rives du Cocyte ,
 D'avoir appris le grec et si vite et si bien ,
 Que je puis défier le plus docte Athénien .
 Que l'homme , à mon avis , est digne de louange ,
 Lorsque , pauvre , inconnu , né presque dans la fange ,
 Par son génie ardent , sa ferme volonté ,
 Au faite des honneurs lui-même il s'est porté .
 Jeune encore et sans nom , désertant ma patrie ,
 Suivi de peu d'amis j'arrive en Ibérie :
 Sous le brave Asdrubal , noble époux de ma sœur ,
 Pour la première fois j'illustrais ma valeur ,
 Et grâce à mes talens , bientôt la renommée ,
 Soldat , me fit choisir pour le chef de l'armée .
 Le Celtibérien , l'intrépide Gaulois ,
 Ne peuvent résister à mes nombreux exploits .
 Les monts les plus affreux me laissent un passage ;
 Je répands en tous lieux le meurtre et le carnage ;
 L'Éridan stupéfait voit ses bords ravagés ,
 Ses villes et ses bourgs ruinés , saccagés ;
 Les champs italiens , pleins de trouble et d'alarmes ,
 M'opposent , mais en vain , leurs citoyens en armes :
 Jusqu'aux portes de Rome , orgueilleuse cité ,
 L'étendard africain bientôt s'est arrêté .
 Aux Romains , en un jour , notre main si fatale

τοσοῦτους ἀπέκτεινα μιᾷς ἡμέρας, ὥς τε τοὺς δακτυλοὺς αὐ-
τῶν μεδίμνοις ἀπομετρήσαι, καὶ τοὺς ποταμοὺς γεφυρῶσαι
νεκροῖς. Καὶ ταῦτα πάντα ἔπραξα, οὔτε Ἄμμωνος υἱὸς ὀνο-
μαζόμενος, οὔτε Θεὸς εἶναι προσποιούμενος, ἢ ἐνύπνια τῆς
μητρὸς διεξιῶν, ἀλλ' ἄνθρωπος εἶναι ὁμολογῶν, στρατηγοῖς
τε τοῖς συνετωτάτοις ἀντεξεταζόμενος, καὶ στρατιώταις τοῖς
μαχιμωτάτοις συμπλεκόμενος· οὐ Μήθους καὶ Ἀρμενίου κα-
ταγωνιζόμενος ὑποφεύγοντας πρὶν διώκειν τινα, καὶ τῶν πολ-
μήσαντι παραδιδόντας εὐθὺς τὴν νίκην. Ἀλέξανδρος δὲ πα-
τρῶσιν ἀρχὴν παραλαβὼν, ἠύξησε, καὶ παρὰ πολὺ ἐξέτεινε,
χρησάμενος τῇ τῆς τύχης ὀρμῇ. Ἐπεὶ δ' οὖν ἐνίκησέ τε, καὶ
τὸν ὀλεθρον ἐκεῖνον Δαρεῖον ἐν Ἰσσοῦ τε καὶ Ἀρβήλοις ἐκρά-

τησεν,

Fit passer tant de morts sur la rive infernale ,
Que de leurs chevaliers les glorieux anneaux
Pouvaient se mesurer, se compter par boisseaux,
Et qu'enfin de leurs corps entassés dans la plaine,
Plus d'un pont, à ma voix, s'est élevé sans peine.
Tels sont mes faits ; pourtant je ne fus pas nommé
De Jupiter-Ammon le seul fils bien aimé,
Et mortel, reniant les honneurs de la terre,
Je n'allai pas contant les rêves de ma mère.
Je fus homme, Alexandre, et je m'en fais honneur.
Qu'ils étaient grands ces chefs éprouvant ma valeur !
Et leurs vaillans soldats, ces héros de notre âge,
Qu'ils montraient contre nous d'audace et de courage !
Parle donc à présent du lâche Arménien,
A moi qui terrassais le généreux Romain,
Parle de ces soldats qui, livrés à la fuite,
Même avant qu'un des tiens se mît à leur poursuite,
Laissèrent la victoire au premier combattant !
N'est-ce pas pour tes Grecs un triomphe éclatant !
J'en conviens, devenu roi de la Macédoine,
Alexandre parvint, d'un faible patrimoine,
A se faire un état d'une immense grandeur.
Qui s'en étonnerait ? cet habile vainqueur
Pour lui trouva toujours la fortune fidèle.
Mais dès qu'il s'est couvert d'une gloire immortelle,
Ce grand triomphateur du faible Darius,
Qu'il a ceint les lauriers et d'Arbelle et d'Issus,
C'est alors que le fou, reniant sa patrie,
Ses usages, ses mœurs, veut que la flatterie
Élève des autels à sa divinité ;

τησεν, ἀποστὰς τῶν πατέρων, προσκυνεῖσθαι ἡξίου, καὶ ἐς δαίαιταν τὴν Μηδικὴν μετεδιήτησεν ἑαυτὸν, καὶ ἐμμαιφόνει ἐν τοῖς συμποσίοις τοὺς φίλους, καὶ συναλαμβάνουεν ἐπὶ θανάτῳ. Ἐγὼ δὲ ἦρξα ἐπίσης τῆς πατρίδος· καὶ ἐπειδὴ μετεπέμπετο, τῶν πολεμίων μεγάλῳ σόλῳ ἐπιπλευσάντων τῆς Διδύης, ταχέως ὑπήκουσα· καὶ ἰδιώτην ἐμαυτὸν παρέσχον, καὶ καταδικασθεῖς, ἦνεγκα εὐγνωμόνως τὸ πρᾶγμα· καὶ ταῦτ' ἔπραξα βάρβαρος ὢν, καὶ ἀπαιθευτος παιδείας τῆς Ἑλληνικῆς, καὶ οὔτε Ὅμηρον, ὥσπερ οὗτος ραψωδῶν, οὔτε ὑπ' Ἄριστοτέλει τῷ σοφιστῇ παιδευθεῖς, μόνη δὲ τῇ φύσει ἀγαθῇ χρησάμενος. Ταῦτά ἐστιν ἃ ἐγὼ Ἀλεξάνδρου ἀμείνων φημί εἶναι. Εἰ δ' ἔστι καλλίων οὐτοσὶ, διότι διαδήματι τὴν κεφαλὴν διεδέδετο, Μα-

Qu'on le voit , dans sa cour, tout frein mis de côté ,
Embrasser d'un vaincu la nonchalante vie ;
C'est alors , ô Minos ! que d'une main impie
Il immole , au milieu des plaisirs d'un festin ,
Les amis attachés à son heureux destin ,
Et d'un bourreau faisant l'épouvantable office ,
Qu'il les saisit lui-même , et les mène au supplice.
Annibal cependant , citoyen et soldat ,
Ne dut qu'à son bon droit , son grade , son éclat.
D'une forêt de mâts la mer s'était couverte ;
Rome de ses rivaux avait juré la perte.
Le péril est pressant , la patrie a parlé.
Sans tarder Annibal à sa voix a volé ;
Chef , il quitte en pleurant ses amis , l'Italie ;
C'est un enfant de plus pour sauver la patrie :
Et quand par un arrêt injustement rendu ,
De vivre dans Carthage il lui fut défendu ,
Fils docile et soumis , sur la terre étrangère ,
A-t-il jamais osé se plaindre de sa mère ?
Mais qu'étais-je après tout ? un barbare Africain ,
Qu'on n'avait pas nourri de grec et de latin ;
Que jamais on ne vit , comme votre Alexandre ,
Réciter son Homère à qui voulait l'entendre ;
Qui n'eut pas comme lui l'incalculable honneur
D'avoir en Aristote un docte professeur ;
Mon esprit , en un mot , ignorant , sans culture ,
Seul sut tirer profit des dons de la nature.
Eh bien ! au premier rang , Alexandre , je crois ,
Ne pourrait devant vous contester de tels droits.
Quoi ! parce que son front est ceint d'une couronne ,

κεδῶσι μὲν ἴσως καὶ ταῦτα σεμνά· οὐ μὴν διὰ τοῦτο ἀμείνων
δόξειεν ἂν γενναίου καὶ στρατηγικοῦ ἀνδρός, τῇ γνώμῃ πλέον
ἤπερ τῇ τύχῃ κεχρημένου.

ΜΙΝΩΣ.

Ὁ μὲν εἶρηκεν οὐκ ἀγεννῆ τὸν λόγον, οὐδὲ ὡς Λαίδυν εἰκὸς
ἦν, ὑπὲρ αὐτοῦ. Σὺ δὲ, ὦ Ἀλέξανδρε, τί πρὸς ταῦτα φῆς;

ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Ἐχρῆν μὲν, ὦ Μίνως, μὴδὲν πρὸς ἄνδρα οὕτω Θρασύν
ἀποκρίνασθαι· ἰκανὴ γὰρ ἡ φήμῃ διδάξαι σε οἷος μὲν ἐγὼ
βασιλεὺς, οἷος δὲ οὗτος ληστὴς ἐγένετο· ὅμως δὲ ὅρα εἰ κατ'
ὄλιγον αὐτοῦ διήνεγκα· ὅς νέος ὢν ἔτι παρελθὼν ἐπὶ τὰ
πράγματα, καὶ τὴν ἀρχὴν τεταραγμένην κατέσχον, καὶ τοὺς
φονεάς τοῦ πατρὸς μετῆλθον, καταφοβήσας τὴν Ἑλλάδα τῇ
Θηβαίων ἀπωλείᾳ, στρατηγὸς ὑπ' αὐτῶν χειροτονηθεὶς, οὐκ
ἠξίωσα τὴν Μακεδόνων ἀρχὴν περιέπων, ἀγαπᾶν ἄρχειν
ὀπόσων ὁ πατὴρ κατέλιπεν· ἀλλὰ πᾶσαν περνησάσας τὴν γῆν,

καὶ θεινόν

On irait préférer sa royale personne?
 Pour des Macédoniens, je n'en disconviens pas,
 Tous ces signes brillans avaient quelques appas ;
 Mais c'est bien mal juger ce tribunal auguste,
 Si pour ce vil motif, un arbitre aussi juste
 N'accordait pas la palme au célèbre Annibal,
 Soldat plein de bravoure, habile général,
 Tout couvert d'une gloire aux Romains importune,
 Qu'il dut à son talent, jamais à la fortune.

MINOS.

Ma foi ! voilà parler. J'étais loin de prévoir
 Qu'Annibal montrerait tant d'art, tant de savoir.
 Ce grossier Africain sait fort bien se défendre.
 Que lui répondrez-vous ? Commencez, Alexandre.

ALEXANDRE.

Répondre ! ce serait lui faire trop d'honneur.
 La déesse aux cent voix n'a-t-elle pas, seigneur,
 Ici-bas répété ce que chacun proclame,
 Moi, quel grand roi je fus, lui quel brigand infâme ?
 Est-il donc entre nous quelque rivalité ?
 Je n'étais qu'un enfant, lorsqu'au trône monté,
 Il me fallut calmer les troubles populaires,
 Venger les assassins du plus aimé des pères.
 Thèbes cède à mon bras et la Grèce en émoi
 Pour se choisir un chef jette les yeux sur moi.
 Qu'un tel titre honorait un roi de Macédoine !
 Mais dans ce faible état, son petit patrimoine,
 L'élu du peuple grec pouvait-il être heureux ?
 Mon esprit animé d'un transport généreux,

καὶ δεινὸν ἠγησάμενος, εἰ μὴ ἀπάντων κρατήσαιμι, ὀλίγους ἄγων, ἐσέβαλον ἐς τὴν Ἀσίαν καὶ ἐπὶ τε Γραυικῶ ἐκράτησα μεγάλη μάχη· καὶ τὴν Λυδίαν λαβῶν, καὶ Ἰωνίαν, καὶ Φρυγίαν, καὶ ὅλως τὰ ἐν ποσὶν αἰεὶ χειρούμενος, ἦλθον ἐπὶ Ἰσσοῦν, ἐνθα Δαρεῖος ὑπέμεινε, μυριάδας πολλὰς στρατοῦ ἄγων. Καὶ τὸ ἀπὸ τούτου, ὦ Μίνως, ὑμεῖς ἴξε ὅσους ὑμῖν νεκροὺς ἐπὶ μιᾷς ἡμέρας κατέπεμψα. Φησὶ γοῦν ὁ πορϑμεὺς μὴ διαρκέσαι αὐτοῖς τότε τὸ σκάφος, ἀλλὰ σχεδίας δὴ πηξαμένους τοὺς πολλοὺς αὐτῶν διαπλεῦσαι. Καὶ ταῦτα δὲ ἔπραττον, αὐτὸς προκινδυνεύων, καὶ τιτρώσκεισθαι ἀξιώων. Καὶ ἵνα σοι μὴ τὰ

N'aspirait qu'aux exploits , ne rêvait que conquêtes ,
Les plus sanglans combats étaient pour moi des fêtes.
Je désirais régner, mais régner en grand roi,
Tout soumettre à mon joug , tout courber sous ma loi.
A ce seul prix la vie avait pour moi des charmes.
L'Asie est devant nous ; nous y portons nos armes ;
Mes soldats peu nombreux y sèment la terreur.
Leur courage me rend au Granique vainqueur.
Maître de la Lydie , à la riche Ionie
J'ajoute en peu de jours la superbe Phrygie.
La victoire partout m'offre un facile accès ;
Nous marchons , nous volons de succès en succès.
Issus tant désirée à nos vœux se présente ;
C'est là que Darius , dans une juste attente ,
Espérait , en comptant ses milliers de soldats ,
Nous exterminer, nous , maîtres de ses états !
A combien d'ennemis notre main fut fatale !
Vous vous le rappelez , vers la rive infernale
Il en vint en un jour si grande quantité
(Sur la foi du serment Caron me l'a conté) ,
Que craignant de risquer son étroite nacelle ,
D'ais et de bois flottés , chose étrange et nouvelle ,
Le nocher construisit un immense radeau ,
Sur lequel , non sans peine , il leur fit passer l'eau.
Devant nos ennemis , plein d'ardeur et d'audace ,
Je me montrais toujours à la première place.
Que dis-je ? les dangers même les plus affreux ,
Loin de m'épouvanter n'étaient plus que des jeux.
Et quel insigne honneur qu'une belle blessure !
Du soldat n'est-ce pas la plus noble parure ?

ἐν Τύρω, μηδὲ τὰ ἐν Ἀρβήλοις διηγήσωμαι, ἀλλὰ καὶ μέχρις Ἰνδῶν ἦλθον, καὶ τὸν Ὠκεανὸν ὄρον ἐποίησάμην τῆς ἀρχῆς, καὶ τοὺς ἐλέφαντας αὐτῶν εἶλον, καὶ Πῶρον ἐχειρῶσάμην· καὶ Σκύθας δὲ, οὐκ εὐκαταφρονήτους ἀνδρας, ὑπερβὰς τὸν Τάναϊν, ἐνίκησα μεγάλη ἵππομαχίᾳ· καὶ τοὺς φίλους εὖ ἐποίησα, καὶ τοὺς ἐχθρούς ἠμυνάμην· εἰ δὲ καὶ θεὸς ἐδόκουν τοῖς ἀνθρώποις, συγγνωστοὶ ἐκεῖνοι, παρὰ τὸ μέγεθος τῶν πραγμάτων, καὶ τοιοῦτόν τι πιεθεύσαντες περὶ ἐμοῦ. Τὸ δ' οὖν τελευταῖον, ἐγὼ μὲν βασιλεύων ἀπέθανον· οὗτος δὲ, ἐν φυγῇ ὢν, παρὰ Προυσίᾳ τῷ Βιθυνῶ, καθάπερ ἄξιον ἦν πανουργότατον καὶ ὠμότατον ὄντα. Ὡς γὰρ δὴ ἐκράτησε τῶν Ἰταλῶν ἐῷ λέγειν· ὅτι οὐκ ἰσχυρὸν, ἀλλὰ πονηρὸν, καὶ ἀπειθὲς, καὶ δόλοισι νόμιμον δὲ ἢ προφανὲς οὐδέν. Ἐπεὶ δὲ μοι ὠνείδισε τὴν τρυφήν, ἐκλελῆσθαί μοι δοκεῖ ὅσα ἐποίησεν ἐν Καπύῃ,

Mais c'est, de mes exploits, trop vous entretenir ?
Irai-je vous parler et d'Arbelle et de Tyr,
Des flots de l'Océan seuls bravant ma puissance,
Des Indiens soumis bénissant ma présence,
De leur grand roi Porus et de ses éléphants ?
Vous citerai-je encor mes soldats triomphans ;
Le Tanais franchi par ma cavalerie,
Allant chercher le Scythe au sein de sa patrie ;
Le Scythe généreux, digne d'un tel vainqueur ?
Si de mes compagnons je fus le bienfaiteur,
Si je les entourai de ma munificence,
Mes ennemis diront quelle était ma vengeance.
Que de simples mortels m'aient adressé des vœux,
Qu'ils aient voulu me mettre au nombre de leurs dieux,
Cette faiblesse est-elle une erreur condamnable,
Et l'homme en m'adorant n'est-il pas excusable ?
Témoin de mes exploits, de mes faits glorieux,
Qui ne m'eût pas vraiment fait descendre des cieus ?
C'est sur le trône enfin que le grand Alexandre,
Maître de l'univers vit la mort le surprendre,
Tandis que loin des siens, proscrit honteusement,
De ses crimes nombreux trop juste châtiment,
Votre illustre Annibal fuyait en Bithynie
Où l'attendait la mort avec l'ignominie.
O le plus scélérat, le plus faux des humains !
Dirai-je ici comment tu vainquis les Romains !
Faudra-t-il donc parler de ton peu de courage,
De cette bonne-foi renommée à Carthage,
Vanter ta fourberie au milieu des combats,
Et la ruse et le dol à ton cœur pleins d'appas ?

ἐταίραις συνῶν, καὶ τοὺς τοῦ πολέμου καιροὺς ὁ Θουμμάσιος
καθηδυπαθῶν Ἐγὼ δὲ, εἰ μὴ μικρὰ τὰ Ἑσπέρια δόξας, ἐπὶ
τὴν ἔω μᾶλλον ὥρμησα, τί ἂν μέγα ἔπραξα, ἢ τάλαν ἀναιμωτί
λαδῶν, καὶ Λιδύην, καὶ τὰ μέχρι Γαδείρων ὑπαγόμενος; Ἄλλ'
οὐκ ἀξιόμαχα ἔδοξέ μοι ἐκεῖνα, ὑποπτήσοντα ἤδη, καὶ δεσ-
πότην ὁμολογοῦντα. Εἴρηκα. Σὺ δὲ, ὦ Μίνως, δίαξε· ἱκανὰ
γὰρ ἀπὸ πολλῶν καὶ ταῦτα.

ΣΚΗΠΪΩΝ.

Μὴ πρότερον, ἢν μὴ καὶ ἐμοῦ ἀκούσας.

ΜΙΝΩΣ.

Τίς γὰρ εἶ, ὦ βέλτισε; ἢ πόθεν ὦν ἐρεῖς;

Mais arrivons enfin au point qui m'intéresse.
En me blâmant d'aimer le luxe et la mollesse,
Tu crus à mon honneur ce reproche fatal.
As-tu donc oublié, trop sensible Annibal,
La funeste Capoue et ses beautés faciles?
Honteusement plongé dans des plaisirs tranquilles,
Tu laissas échapper, général malheureux,
Ce qu'offraient d'avantage et les tems et les lieux.
Ah! si j'avais voulu, Minos, si pour mes armes
L'Europe et ses trésors avaient eu quelques charmes,
Si, laissant Darius, l'Occident m'eût tenté,
Sur de plus beaux exploits l'on m'eût félicité!
Sans répandre de sang, je prenais l'Italie,
De là je soumettais la sauvage Libye;
Et courant d'un succès vers un autre succès,
Les colonnes d'Hercule arrêtaient mes progrès.
Non de si faibles coups eussent terni ma gloire.
Ils ne m'auraient offert qu'une indigne victoire,
Ces ennemis courbés sous le joug de la peur,
D'avance m'avouant leur maître et leur seigneur?
Mais n'ai-je pas assez parlé pour ma défense?
Maintenant c'est à vous, prononcez la sentence.

SCIPION.

Gardez-vous de juger, respectable Minos;
Je viens en ma faveur vous adresser deux mots.

MINOS.

Comment vous nomme-t-on? que venez-vous apprendre?
Ne craignez rien; Minos est prêt à vous entendre.

ΣΚΗΠΙΩΝ.

Ἰταλιώτης Σκηπίων, στρατῆγος, ὁ καθελὼν Καρχηδόνα,
καὶ κρατήσας Λιβύων μεγάλαις μάχαις.

ΜΙΝΩΣ.

Τί οὖν καὶ σὺ ἐρεῖς;

ΣΚΗΠΙΩΝ.

Ἀλεξάνδρου μὲν ἦττων εἶναι, τοῦ δ' Ἀνίβου ἀμείνων· ὃς
ἐδίωξα νικήσας αὐτὸν, καὶ φυγεῖν καταναγκάσας ἀτίμως. Πῶς
οὖν οὐκ ἀνάσχυντος οὗτος, ὃς πρὸς Ἀλέξανδρον ἀμιλλᾶται,
ᾧ οὐδὲ Σκηπίων ἐγὼ ὁ νενικηκὼς αὐτὸν, παραβάλλεσθαι
ἀξιῶ;

ΜΙΝΩΣ.

Νῆ Δί' εὐγνώμονα φῆς, ᾧ Σκηπίων ὥςτε πρῶτος μὲν
κεκρίσθω Ἀλέξανδρος μετ' αὐτὸν δὲ, σύ· εἴτα, εἰ δοκεῖ,
τρίτος Ἀνίβας, οὐδὲ οὗτος καταφρόνητος ὢν.

SCIPION.

Je suis ce Scipion , ce général romain ,
Qui souvent terrassa l'orgueilleux Africain ,
Vainquit votre Annibal et détruisit Carthage.

MINOS.

Bien , défendez vos droits.

SCIPION.

D'abord je suis trop sage
Pour ne pas accorder au Macédonien
Le rang qu'à notre tête il occupe si bien.
Mais Annibal peut-il me disputer la place,
Lui dont plus d'une fois j'humiliai l'audace ,
Lui que je contraignis à fuir honteusement ?
Eh ! quoi donc , l'insensé ! dans son aveuglement
Irait-il contester au vaillant Alexandre
Un droit auquel ne veut , ne peut même prétendre
Scipion , d'Annibal le maître et le vainqueur ?

MINOS.

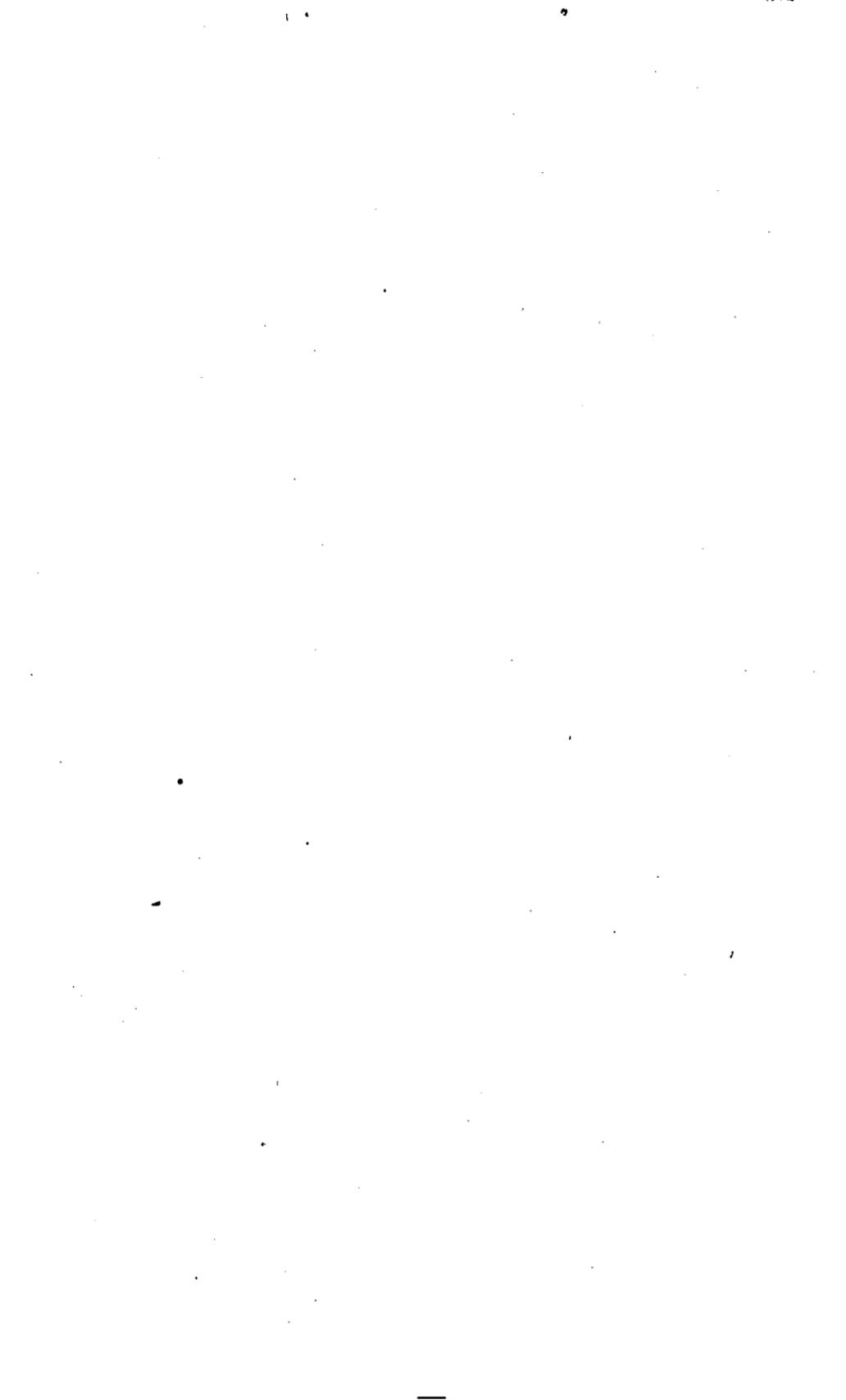
Certes , voilà parler en habile orateur !
La cause me paraît suffisamment instruite.
Alexandre , venez ; vous , Scipion , ensuite.
Quant à vous , Annibal , dont je fais très-grand cas ,
Après ces deux héros l'on vous cède le pas.

Cet arrêt de Minos pourra ne pas paraître équitable à tous les lecteurs ; il en est qui croiraient qu'il a fallu plus de talens pour traverser les Gaules , soumettre ses peuples guerriers , les engager

à la conquête de l'Italie, franchir les Alpes, contenir des soldats indisciplinés, combattre et vaincre des Romains, que pour subjuguier en courant l'Asie déjà vaincue par la mollesse. Lucien semble avoir composé ce dialogue pour flatter les Romains, ou peut-être, jeune encore, était-il séduit par les récits de leurs historiens, qui ont toujours peint les Carthaginois sous les couleurs les plus odieuses, sans doute pour disculper leur patrie de l'inhumanité avec laquelle elle a traité Carthage.



CHOIX
DES
MEILLEURS DIALOGUES
EXTRAITS
DES AUTEURS QUI ONT IMITÉ LUCIEN.



Le mérite des différens ouvrages du moraliste satirique de Samosate ¹, selon l'expression de Laharpe, est tellement reconnu, qu'il n'est pas un établissement d'instruction publique, dans toute l'Europe littéraire, où on ne le mette entre les mains des jeunes gens, pour qu'ils apprennent, en se jouant, les élémens et le mécanisme de la langue grecque. Aussi, que de traducteurs, soit en latin, soit en français, que d'éditeurs, de commentateurs Lucien n'a-t-il pas fait surgir dans tous les pays? Pour combien de libraires n'a-t-il pas été, je dirai presque, le Pactole? Ne croirait-on pas que le plus beau privilège des auteurs célèbres soit de donner naissance à des milliers d'auteurs inconnus jusqu'alors, qui vivent, pour ainsi dire, du génie d'au-

¹ On sait que Lucien naquit de parens pauvres à Samosate, aujourd'hui Sémisat, ville située dans l'ancienne Syrie; mais l'époque de sa naissance et celle de sa mort sont également incertaines. On conjecture qu'il a vécu sous les règnes de Trajan (*voyez* Suidas), d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Aurèle, et peut-être sous celui de Commode; c'est-à-dire après la vingtième année du second siècle de l'ère chrétienne, ou environ jusqu'à l'an 200 de J.-C., et que par conséquent il mourut dans un âge fort avancé.

trui, dont les productions, traduites ou commentées, sont pour eux une source de richesses que presque toujours le destin refusait à la plume savante de leurs illustres patrons.

Parmi les différens ouvrages de Lucien, il en est un qui se distingue des autres, du moins à mon avis, par la pureté du langage, un style agréable, vif et animé, où l'on remarque une simplicité fine, un enjouement naïf, de la lecture duquel semblent s'être nourris les Molière, les Regnard, etc., ouvrage de tous les tems, de tous les âges, puisque les hommes d'aujourd'hui offrent tout autant de prise à la critique que ceux qui vivaient au deuxième siècle, époque, s'il faut en croire notre auteur, si fertile en ridicules. Cet ouvrage, qui ne l'a nommé déjà? Ce sont ces immortels Dialogues des Morts, dont le titre semble annoncer le sujet le plus triste, et qui cependant nous présentent une douce philosophie jusqu'au milieu des tombeaux; œuvre tout-à-fait à part dans l'antiquité, qui, sous le voile d'un léger badinage, cache les leçons les plus sérieuses et les plus utiles, et dans laquelle l'auteur a su répandre une aimable gaîté pour faire mieux goûter une morale pure et sévère.

Lucien eut des imitateurs; mais eut-il des rivaux? C'est ce que je mets en doute. Plusieurs auteurs ont

voulu marcher sur ses traces. Je placerai en première ligne Boileau, Fénelon, Fontenelle, Voltaire, et long-tems après lui le jeune Millevoye ¹.

Boileau, étant fort jeune, lut, comme tout le monde, c'est-à-dire avec admiration, avec enthousiasme, les romans qui parurent au commencement du seizième siècle, tels que ceux d'Honoré d'Urfé, de Gomberville, de la Calprenède, de Desmarets, de Scudéri, etc., qui, à ses yeux, étaient les chefs-d'œuvre de notre langue. Mais enfin avec les années vint la raison, et il reconnut la puérilité de pareils ouvrages. Possédé du démon de la satire, il essaya de faire contre ces romans un dialogue à la manière de Lucien. Quel vaste champ n'offraient-ils pas à la critique ? Il paraît cependant que Boileau ne fit imprimer cet opuscule que long-tems après l'avoir composé (la première édition est de 1710, et Boileau avait alors soixante-quatorze ans), ne voulant pas, dit-il, faire de la peine à M^{lle} de Scudéri, qui passait à cette époque pour une femme de beau-

¹ Il est un livre connu peut-être de quelques-uns de mes lecteurs. C'est *Lucien en belle humeur*. Je m'abstiendrai d'en parler. On trouve dans ces dialogues, imprimés à Amsterdam, sans nom d'auteur, quelques recherches historiques assez curieuses; mais quel style ! quelle trivialité de pensées ! En vérité, c'est à mettre le livre de côté, dès qu'on en a lu les premières pages.

coup de mérite, et qui avait encore plus d'honneur et de probité que d'esprit. Ce dialogue fit fureur, parce que ces romans étant alors lus par tout le monde, on concevait facilement la finesse des raileries que l'auteur y avait répandues à profusion. Mais aujourd'hui que les œuvres de Gomberville, etc., sont tombées dans l'oubli le plus profond, je crois bien qu'il en est autant de ce dialogue. Cependant, quand il ne servirait qu'à donner une idée du ridicule des ouvrages de ce tems, la lecture pourrait en paraître encore intéressante. Du reste, même tournure d'esprit que Lucien. Vous y voyez les mêmes personnages que dans l'auteur grec. C'est Pluton, le maître suprême du noir royaume; c'est Mercure, avec sa bonhomie malicieuse; Minos, avec sa gravité toute magistrale; Diogène à la voix criarde, aux propos méchans et railleurs.

Fénélon, travaillant pour son royal élève, imagina des Dialogues des Morts, dans le but de lui inspirer quelques vertus ou de le corriger de quelques défauts. Fénélon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince. Aussi ne doit-on pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, et s'ils offrent au lecteur quelque chose de sec et de peu attrayant. Cependant il en est deux ou trois dont Laharpe

parle avec éloge et que Noël a placés dans ses *Leçons de Littérature*, sans doute parce qu'ils sont conçus avec justesse et que les caractères y sont bien tracés. On observera d'ailleurs que ces dialogues sont à-peu-près les derniers de l'ouvrage, et que la raison du jeune prince devenant plus mûre, Fénelon devait prendre un ton plus élevé, et conséquemment être plus instructif.

L'auteur de la *Pluralité des Mondes* entreprit le même genre de travail, mais avec plus de succès que le sage précepteur du duc de Bourgogne. Le public du tems reçut ces dialogues avec faveur. Ils offrent, dit un auteur contemporain, de la littérature et de la philosophie, mais l'une et l'autre parées des charmes de l'esprit; la morale y est partout agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel esprit.

On ne sera peut-être pas fâché, pour se faire une idée juste du mérite de Fontenelle et savoir jusqu'à quel point il peut être appelé le Lucien français, de relire avec nous un passage assez impartial du *Cours de Littérature* de Laharpe.

« S'il faut s'en rapporter à ce qui est dit dans la
» vie de Fontenelle, placée à la tête de ses écrits,
» il surpassa de beaucoup, dans ses *Dialogues des*
» *Morts*, Lucien qu'il avait pris pour modèle. Mais

» ce n'est guère dans ces morceaux historiques et
» critiques dont on charge les éditions posthumes,
» qu'il faut chercher la vérité. L'amitié ne s'en fait
» pas un devoir, et c'est elle qui d'ordinaire tient
» la plume. Fontenelle est fort loin de surpasser
» Lucien, dont il n'a ni la gaîté, ni la morale, ni
» la verve satirique. Il n'est pas même vrai qu'il
» l'eût pris pour modèle; il n'a ni la même ma-
» nière, ni le même dessein. Lucien poursuit con-
» tinuellement la superstition populaire et le char-
» latanisme philosophique : il contribua sans doute,
» quoique païen, à décrier les rêveries du paga-
» nisme et le pédantisme de l'école. Il avait donc
» un but réellement utile, et il l'atteignit. Fonte-
» nelle semble n'avoir fait de ses Dialogues qu'un
» jeu, ou, si l'on veut, un effort d'esprit; un jeu,
» par la frivolité des résultats; un effort, par les
» rapprochemens forcés et la recherche des pensées
» et du style. Il y a des pensées ingénieuses et
» fines, mais tout au moins autant qui ne sont que
» subtiles et fausses. Trois ou quatre de ces dia-
» logues offrent de la bonne philosophie; le plus
» grand nombre n'est qu'une débauche d'esprit,
» mêlée de saillies heureuses. L'auteur a voulu sur-
» tout piquer le lecteur par le choix des person-
» nages disparates, et par la conclusion imprévue

» de leur entretien. Ce plan, qui tendait plus à
» étonner qu'à instruire, n'est louable ni pour la
» morale, ni pour le goût. Les bons esprits d'alors
» (car il y en avait beaucoup) devaient-ils être fort
» contens d'un jeune auteur qui, s'annonçant avec
» de l'esprit et des connaissances, commençait par
» tomber dans des disconvenances si étranges, par
» faire dialoguer les plus fameux personnages de
» l'antiquité, non pas pour nous retracer la dignité
» et l'énergie de leurs sentimens et de leurs idées,
» mais pour les travestir en discoureurs raffinés, et
» pour débiter sous leurs noms de petits paradoxes
» fort alambiqués et souvent même ridicules? »

Voltaire doit-il être mis au nombre des imitateurs du philosophe grec? Il est facile de s'en convaincre en lisant son Dialogue des Morts entre Lucien, Érasme et Rabelais. En général, les Dialogues de Voltaire se font remarquer par leur style fin et spirituel, leur tour de phrase original, et surtout par un ton de causticité qui n'appartient qu'à leur auteur; aussi Voltaire, s'il n'avait d'autres titres à l'immortalité, mériterait plus que Fontenelle le surnom de Lucien français. Mais les questions de théologie et de philosophie qu'il traite à sa manière, ne devant pas être du goût de chacun, je n'offrirai au lecteur que le seul de ses dialogues qu'il me soit

permis de citer, et encore cette liberté en matières religieuses que depuis quelque tems on a si souvent proclamée, me forcera-t-elle à supprimer des passages qui, sans doute, effaroucheraient plus d'une conscience.

Un jeune poète qui, le front trois fois paré des palmes académiques, se vit désigné pour l'un des grands prix décennaux, le chantre de Belzunce et de la Peste de Marseille, voulut aussi marcher sur les traces de Lucien et donna au public quelques Dialogues des Morts en vers français. Si ces Dialogues n'ont ni la causticité, ni le style mordant qui nous charment dans l'auteur syrien, l'on n'y remarque pas ces prétentions au bel esprit qui fatiguent dans Fontenelle. Le vers de Millevoye est coulant, facile, harmonieux, son expression presque toujours heureuse; mais je crois qu'il fut moins poète comique que poète de sentiment. Qui ne penserait pas comme moi à la lecture de son *Élégie sur la Chute des Feuilles*? Les Dialogues de ce jeune auteur sont peu connus, et cependant méritent de l'être. Je n'ai pu résister au plaisir de placer, au commencement de cet ouvrage, le premier qu'il fit et qui a pour titre, *Boileau et Lucien*. Ce dialogue servait en quelque sorte de prologue à ma traduction.

Après avoir parlé du mérite de Boileau, de Féné-

lon, etc., comme imitateurs de Lucien, un choix court et bien fait de leurs Dialogues doit trouver naturellement sa place à la fin de cet ouvrage. Si, après le parallèle que j'ai cherché à établir entre ces différens auteurs, on me taxait de partialité, parce que j'ai cru devoir accorder le premier rang à notre philosophe, le lecteur pourrait, les pièces en main, casser le jugement et réviser le procès. Toutefois qu'il me tienne compte des difficultés de toute espèce qu'il m'a fallu vaincre pour entrer dans une voie non frayée jusqu'alors, pour rendre supportable une traduction d'un genre si nouveau, et je sentirai moins combien je fus téméraire d'avoir osé ce que Boileau lui-même fut tenté d'entreprendre.



BOILEAU.

Je me suis permis de tronquer ce dialogue qui me semblait trop long, mais j'y ai ajouté des explications, pour les personnes, en petit nombre sans doute, qui, ne l'ayant jamais lu, voudraient le connaître dans son entier.

BOILEAU.

LES HÉROS DE ROMAN,

DIALOGUE A LA MANIÈRE DE LUCIEN.

Minos se plaint à Pluton du langage ampoulé d'un avocat, qui, pour le vol du manteau d'un savetier, s'était appuyé de l'autorité de tous les anciens, et leur avait donné, en les citant, de la galanterie, de la gentillesse, de la bonne grâce. A cela, Pluton répond qu'on lui a assuré que cette pestilente galanterie avait infecté tous les pays infernaux, et que pour s'en éclaircir lui-même, il a donné ordre qu'on fit venir près de lui les plus célèbres héros de toutes les régions de l'enfer.

En ce moment arrive Rhadamante, qui était allé dans le Tartare, pour y voir entrer un lieutenant-criminel diffamé pour son excessive avarice, et sa femme aussi ladre que lui, laquelle, par épargne, s'était fait un linceul des thèses de latin de son mari, et avait volé la quenouille de Clothou et le manteau du savetier.

RHADAMANTE.

Puissant roi des enfers ! il y a un grand parti

formé contre vous dans le Tartare. Tous les criminels, résolus de ne plus vous obéir, ont pris les armes.

PLUTON.

Ne craignez rien. Je sais bien le moyen de les réduire. Qu'on fortifie les avenues. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'enfer. Qu'on lâche Cerbère. Vous, Rhadamante, allez dire à Mercure qu'il nous fasse venir l'artillerie de mon frère Jupiter. Cependant, voyons nos héros s'ils sont en état de nous aider. Mais quel est ce bonhomme qui vient à nous, avec son bâton et sa besace? Ha! c'est ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher?

DIOGÈNE.

J'ai appris la nécessité de vos affaires; et, comme votre fidèle sujet, je viens vous offrir mon bâton.

Il ajoute qu'il vient de rencontrer les héros en fort bon équipage pour danser; qu'il n'a jamais rien vu de si dameret, ni de si galant.

PLUTON.

Tout beau! Diogène. Tu te mêles toujours de railer. Je n'aime point les satiriques. Et puis ce sont des héros pour lesquels on doit avoir du respect.

DIOGÈNE.

Vous en allez juger. Approchez, fameux héros ; et vous aussi héroïnes encore plus fameuses. Voici une belle occasion de vous signaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tais-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre. Suis-nous, Diogène. J'ai besoin de toi pour nous dire le nom des héros qui vont arriver. Qui est celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé sur son écuyer ?

DIOGÈNE.

C'est le grand Cyrus. Mais au moins n'allez pas lui donner ce nom ; il s'appelle maintenant Artamène. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de provinces et ravagé enfin plus de la moitié du monde ?

PLUTON.

C'est que c'était un prince ambitieux.

DIOGÈNE.

Point du tout. C'est qu'il voulait délivrer sa princesse Mandane, qui avait été enlevée huit fois par

les scélérats du monde les plus vertueux. Assurément ils n'ont pas osé lui toucher.

PLUTON.

Hé bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes.

Aux questions de Pluton, Cyrus ne répond que par des phrases entrecoupées, où il se plaint de Mandane.

PLUTON.

Mais quelle est cette femme que je vois qui arrive ?

DIOGÈNE.

Ne reconnaissez-vous pas Tomyris ?

PLUTON.

Quoi ! cette reine sauvage des Massagètes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

Tomyris répond par deux vers de la tragédie intitulée la *Mort de Cyrus*, où elle redemande ses tablettes perdues.

PLUTON.

Qu'y avait-il donc de si précieux dans vos tablettes, grande reine ?

TOMYRIS.

Un madrigal que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

Diogène apprend à Pluton que cet ennemi est Cyrus. Le roi des enfers étant étonné qu'elle eût fait égorger l'objet de sa passion, Diogène répond que c'est une erreur dont on est détrompé depuis quatorze à quinze ans.

PLUTON.

Mais quelle est cette voix robuste que j'entends là-bas qui fredonne un air ?

DIOGÈNE.

C'est ce grand borgne d'Horatius-Coclès qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un écho qu'il y a trouvé, une chanson qu'il a faite pour Clélie.

Horatius-Coclès entre en fredonnant un refrain, dans lequel il préfère Clélie à Phénisse, dame galante et spirituelle de Capoue, et, pendant les questions de Pluton et les railleries de Diogène, il ne cesse de répéter le même refrain.

PLUTON.

Le fou ! le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable ?

DIOGÈNE.

Vous allez avoir bien de la satisfaction. Car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames romaines ; cette Clélie qui passa le Tibre à la nage , pour se dérober du camp de Porsenna , et dont Horatius-Coclès , comme vous venez de le voir , est amoureux.

Clélie s'informe de Pluton , s'il est vrai que des rebelles aient osé se soulever contre lui , et après en avoir reçu l'assurance :

De grâce , seigneur , dit-elle , les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le royaume de Tendre ? Car je serais au désespoir s'ils étaient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-Doux ou Billets-Galans ?

Pluton étonné convient qu'il ne connaît point ce pays et ne veut point le connaître. Mais à ce qu'il me paraît , dit-il , c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

Puis s'adressant à Clélie :

Mais vous , tendre mignonne , vous êtes donc aussi amoureuse , à ce que je vois ?

CLÉLIE.

Oui , seigneur , je vous concède que j'ai pour

Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : aussi faut-il avouer que cet admirable fils du roi de Clusium a en toute sa personne je ne sais quoi de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout-à-fait raisonnable. Car enfin.....

Pluton l'interrompt et l'envoie rejoindre les autres héros, en se plaignant que jusqu'alors il n'a vu que des amoureux. Personne ne s'en sauvera, dit-il, et un de ces jours nous verrons Lucrece galante. Alors il raconte à Diogène de quelle manière elle vint aux enfers, échevelée et un poignard à la main, et pour le convaincre, il lui propose de demander à Lucrece ce qu'elle pense de l'Amour.

PLUTON.

Dites-nous donc, Lucrece, croyez-vous qu'on doive aimer?

Lucrece lui répond en lui présentant des tablettes où sont des mots transposés. Pluton ne sait que dire de ce galimatias, lorsque Diogène lui annonce un personnage qui pourra le lui expliquer. C'est Brutus qui délivre Rome de la tyrannie des Tarquins, maintenant esprit naturellement tendre qui fait peu de billets galans, et est toujours

fourni de tablettes. Brutus montre la réponse qu'il fait à Lucrece, et qui est aussi en mots transposés. Pluton ne peut pas croire que Brutus et Lucrece en soient venus à composer de semblables bagatelles. Il les chasse. Diogène alors critique Pythagore, qui aussi était galant, et avait appris de sa fille Théane ce symbole : que c'est à pousser les beaux sentimens pour une maîtresse, et à faire l'amour, que se perfectionne le grand philosophe.

PLUTON.

Quelle est cette précieuse renforcée que je vois qui vient à nous ?

DIOGÈNE.

C'est Sapho, cette fameuse Lesbienne. — Elle a sûrement quelque question à vous faire.

Sapho supplie Pluton de lui expliquer fort au long ce qu'il pense de l'Amitié, et s'il croit qu'elle soit capable de tendresse aussi bien que l'Amour.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente ! C'est bien le tems de résoudre des questions d'amour, que le jour d'une révolte ! Attends, attends, je m'en vais te faire venir ici une personne avec qui lier conversation. Qu'on m'appelle Tisiphone.

Sapho alors propose à Pluton de lui faire voir le

portrait de la furie. Pluton y consent, et Sapho commence ainsi :

L'illustre fille dont j'ai à vous entretenir, a en toute sa personne je ne sais quoi de si furieusement extraordinaire, et de si terriblement merveilleux, que je ne suis pas médiocrement embarrassée, quand je songe à vous en tracer le portrait.

PLUTON.

Voilà les adverbes furieusement et terriblement qui sont, à mon avis, bien placés, et tout-à-fait en leur lieu.

Sapho finit de décrire le portrait de Tisiphone dans le style des romans. Lorsqu'elle l'a terminé, Pluton renvoie cette extravagante et continue la revue des héros.

PLUTON.

En voilà bien, Diogène. Tous ces héros sont-ils connus dans l'histoire ?

DIOGÈNE.

Non ; il y en a beaucoup de chimériques, mêlés parmi eux. Ce sont eux qui ont toujours le haut bout dans les livres, et qui battent infailliblement les autres. Tels sont Orondate, Spitridate, Alcàmène, Mélinte, etc.

PLUTON.

Et tous ces héros-là ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'amour ?

DIOGÈNE.

Cela serait beau qu'ils ne l'eussent pas fait ! Et de quel droit se diraient-ils héros, s'ils n'étaient pas amoureux ? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

PLUTON.

Quel est ce grand innocent qui a la mollesse peinte sur le visage ?

Astrate lui dit son nom et lui apprend qu'il a existé, parce qu'un historien latin a dit de lui : *Astratus vixit.*

Vient ensuite Ostorius, personnage sur lequel l'abbé de Pure a fait une tragédie représentée une fois.

PLUTON.

Voici encore une héroïne qui ne se hâte pas trop, ce me semble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Elle me paraît si lourde de sa personne, et si pesamment armée. Qui est-elle ?

DIOGÈNE.

Pouvez-vous ne pas reconnaître la Pucelle d'Or-

léans. Elle tousse et s'approche de la balustrade. Écoutons. C'est assurément une harangue qu'elle vous vient faire, et une harangue en vers. Car elle ne parle plus qu'en vers.

LA PUCELLE.

O grand prince ! que grand dès cette heure j'appelle,
 Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle :
 Mais ton illustre aspect me redouble le cœur,
 Et me le redoublant me redouble la peur ;
 A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
 Et grim pant contre mont la dure terre quitte, etc.

Diogène apprend à Pluton que la Pucelle vient de parler français, et que c'est un poète chez qui elle a été en pension pendant quarante ans durant, qui lui a appris cette langue.

PLUTON.

Quels vers, juste ciel ! je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne soit prête à se fendre.

La Pucelle sort, et Pluton aperçoit encore un héros qui demeure immobile derrière une porte, et demande à Diogène s'il le connaît.

DIOGÈNE.

C'est Pharamond, le premier roi des Français.

Pharamond entre en s'entretenant des charmes de

la belle Rosemonde, qu'il aime sans l'avoir vue. Pluton furieux menace de donner de son sceptre tout au travers du visage du premier héros qui viendrait, lorsque Mercure entre. Il apprend au roi des enfers qu'à peine l'artillerie qu'il amenait a paru, que ses ennemis se sont rangés dans le devoir.

PLUTON.

Divin messenger de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais, au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le dieu de l'éloquence, comment vous avez souffert qu'il se soit glissé, dans l'un et dans l'autre monde, une si impertinente manière de parler que celle qui règne aujourd'hui, surtout en ces livres qu'on appelle romans; et comment vous avez permis que les plus grands héros de l'antiquité parlassent ce langage?

MERCURE.

Hélas! Apollon et moi nous sommes des dieux qu'on n'invoque presque plus, et la plupart des écrivains d'aujourd'hui ne connaissent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui est bien le plus impertinent personnage qu'on puisse voir. Du reste, je viens vous avertir qu'on vous a joué une pièce.

Il lui apprend que les héros qu'il tient renfermés

ne sont qu'une troupe de faquins , ou plutôt de fantômes chimériques , et qu'il a amené des Champs-Élysées un Français pour les reconnaître quand ils seront dépouillés.

Malgré leurs plaintes, les Furies dépouillent ces faux héros , et après que le Français les eut reconnus pour être la plupart des bourgeois de son quartier , Pluton les condamne à être fustigés et à être plongés dans le Léthé.

MERCURE.

Mais voici les véritables héros qui arrivent et qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduise ?

PLUTON.

Je serai ravi de les voir. Mais je suis si fatigué des sottises que m'ont dites tous ces impertinens usurpateurs de leurs noms , que vous trouverez bon qu'avant tout j'aie fait un somme.



FÉNÉLON.



FÉNÉLON.

DÉMOCRITE ET HÉRACLITE.

COMPARAISON DE DÉMOCRITE ET D'HÉRACLITE, OU L'ON DONNE L'AVANTAGE AU
DERNIER, COMME PLUS HUMAIN.

DÉMOCRITE.

Je ne saurais m'accorder d'une philosophie triste.

HÉRACLITE.

Ni moi, d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers, et ne déplaie.

DÉMOCRITE.

Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

HÉRACLITE.

Vous les prenez avec trop d'enjouement : votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré?

DÉMOCRITE.

Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

HÉRACLITE.

Mais enfin , ce genre humain , dont vous riez , c'est le monde entier avec qui vous vivez ; c'est la société de vos amis , c'est votre famille , c'est vous-même.

DÉMOCRITE.

Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois , et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉRACLITE.

S'ils sont fous , vous n'êtes guère sage , ni bon , de ne les plaindre pas , et d'insulter à leur folie. D'ailleurs , qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

DÉMOCRITE.

Je ne puis l'être , pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉRACLITE.

Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres , vous

vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

DÉMOCRITE.

Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste; pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

HÉRACLITE.

Hélas! ils ne le sont que trop: c'est ce qui m'afflige. Nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent pas la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égaremens. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures? Les plaies du corps ne sont rien, en comparaison de celles de l'ame. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe cassée; et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier, qui a perdu la raison!

DÉMOCRITE.

Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en

ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre ; mais celui qui perd la raison , la perd par sa faute.

HÉRACLITE.

Hé! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux , qui s'arracherait lui-même les yeux , serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

DÉMOCRITE.

Accommodons-nous. Il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris. Il est déplorable, et vous en pleurez. Chacun le regarde à sa mode , et suivant son tempérament. Ce qui est de certain , c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire , il faut penser autrement que le grand nombre. Se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes , c'est le partage des insensés.

HÉRACLITE.

Tout cela est vrai ; mais vous n'aimez rien ; et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes , ni la vertu qu'ils abandonnent.

ALEXANDRE ET DIOGÈNE.

La flatterie est pernicieuse aux princes.



DIOGÈNE.

Ne vois-je pas Alexandre parmi les morts ?

ALEXANDRE.

Tu ne te trompes pas, Diogène.

DIOGÈNE.

Eh comment ! les dieux meurent-ils ?

ALEXANDRE.

Non pas les dieux, mais les hommes mortels par leur nature.

DIOGÈNE.

Mais, crois-tu n'être qu'un simple mortel ?

ALEXANDRE.

Eh ! pourrais-je avoir un autre sentiment de moi-même ?

DIOGÈNE.

Tu es bien modeste, après ta mort. Rien n'aurait manqué à ta gloire, Alexandre, si tu l'avais été autant pendant ta vie.

ALEXANDRE.

En quoi donc me suis-je si fort oublié ?

DIOGÈNE.

Tu le demandes, toi, qui, non content d'être fils d'un grand roi, qui s'était rendu maître de la Grèce entière, prétendais venir de Jupiter ? On te faisait la cour, en te disant qu'un serpent s'était approché d'Olympias. Tu aimais mieux avoir ce monstre pour père, parce que cela flattait davantage ta vanité, que d'être descendu de plusieurs rois de Macédoine, parce que tu ne trouvais rien dans cette naissance au-dessus de l'humanité. Ne souffris-tu pas les basses et honteuses flatteries de la prêtresse de Jupiter-Ammon ? Elle répondit que tu blasphémais en supposant que ton père pouvait avoir des meurtriers. Tu sus profiter de ses salutaires avis, et tu évitas avec un grand soin de tomber dans la suite dans de pareilles impiétés. O homme trop faible pour supporter les talens que tu avais reçus du ciel !

ALEXANDRE.

Crois-tu, Diogène, que j'aie été assez insensé pour ajouter foi à toutes ces folies ?

DIOGÈNE.

Pourquoi donc les autorisais-tu ?

ALEXANDRE.

C'est qu'elles m'autorisaient moi-même. Je les méprisais, et je m'en servais parce qu'elles me donnaient un pouvoir absolu sur les hommes. Ceux qui auraient peu considéré le fils de Philippe, tremblaient devant le fils de Jupiter. Les peuples ont besoin d'être trompés. La vérité est faible auprès d'eux, le mensonge est tout-puissant sur leur esprit. La seule réponse de la prêtresse dont tu parles avec dérision, a plus avancé mes conquêtes, que mon courage et toutes les ressources de mon esprit. Il faut connaître les hommes, se proportionner à eux, et les mener par les voies par lesquelles ils sont capables de marcher.

DIOGÈNE.

Les hommes du caractère que tu dépeins, sont dignes de mépris, comme l'erreur à laquelle ils sont livrés. Pour être estimé de ces hommes si vils, tu as eu recours au mensonge, qui t'a rendu plus indigne qu'eux.

SERTORIUS ET MERCURE.

Les fables et les illusions font plus sur la populace crédule que la vérité et la vertu.

MERCURE.

JE suis bien pressé de me rendre vers l'Olympe , et j'en suis fort fâché ; car je meurs d'envie de savoir par où tu as fini ta vie.

SERTORIUS.

En deux mots je te l'apprendrai. Le jeune apprenti et la bonne vieille ne pouvaient me vaincre. Perpenna , le traître , me fit mourir. Sans lui j'aurais fait voir bien du pays à mes ennemis.

MERCURE.

Qui appelles - tu le jeune apprenti et la bonne vieille ?

SERTORIUS.

Eh ! ne le savez-vous pas ? C'est Pompée et Métellus. Métellus était mon apprenti, incertain, trop vieux et usé , il perdait les occasions décisives par

sa lenteur. Pompée était au contraire sans expérience. Avec des barbares ramassés, je me jouais de ces deux capitaines et de leurs légions.

MERCURE.

Je ne m'en étonne pas. On dit que tu étais un magicien, que tu avais une biche qui venait dans ton camp te dire tous les desseins de tes ennemis, et tout ce que tu pouvais entreprendre contre eux.

SERTORIUS.

Tant que j'ai eu besoin de ma biche, je n'en ai découvert le secret à personne; mais maintenant que je ne puis plus m'en servir, j'en dirai tout le mystère.

MERCURE.

Eh bien ! était-ce quelque enchantement ?

SERTORIUS.

Point du tout. C'était une sottise qui m'a plus servi que mon argent, que mes troupes, que le débris du parti de Marius contre Sylla, que j'avais recueilli dans un coin des montagnes d'Espagne et de Lusitanie. Une illusion faite à-propos mène loin des peuples crédules.

MERCURE.

Mais cette illusion n'était-elle pas bien grossière ?

SERTORIUS.

Sans doute ; mais les peuples pour qui elle était préparée étaient encore plus grossiers.

MERCURE.

Quoi ! ces barbares croyaient tout ce que tu racontais de ta biche ?

SERTORIUS.

Tout. Il ne tenait qu'à moi d'en dire encore davantage : ils l'auraient cru. Avais-je découvert par des coureurs ou par des espions la marche des ennemis ? c'était la biche qui me l'avait dit à l'oreille. Avais-je été battu ? la biche me parlait pour déclarer que les dieux allaient relever mon parti. La biche ordonnait aux habitans du pays de me donner toutes leurs forces, faute de quoi la peste et la famine devaient les désoler. Ma biche était-elle perdue depuis quelques jours, et ensuite retrouvée secrètement ? je la faisais tenir bien cachée, et je déclarais par un pressentiment, ou sur quelque présage, qu'elle allait revenir ; après quoi je la faisais rentrer dans le camp, où elle ne manquait pas de me rapporter des nouvelles de vous autres dieux. Enfin ma biche faisait tout : elle seule réparait mes malheurs.

MERCURE.

Cet animal t'a bien servi. Mais tu nous servais mal. Car de telles impostures décrient les immortels, et font grand tort à tous nos mystères. Franchement tu étais un impie.

SERTORIUS.

Je ne l'étais pas plus que Numa avec sa nymphe Égérie; que Lycurgue et Solon avec leur commerce secret des dieux; que Socrate avec son esprit familier; enfin que Scipion avec sa façon mystérieuse d'aller au Capitole consulter Jupiter, qui lui inspirait toutes ses entreprises de guerre contre Carthage. Tous ces gens-là ont été des imposteurs, aussi bien que moi.

MERCURE.

Mais ils ne l'étaient que pour établir de bonnes lois, ou pour rendre la patrie victorieuse.

SERTORIUS.

Et moi, pour me défendre contre le parti du tyran Sylla, qui avait opprimé Rome et qui avait envoyé des citoyens changés en esclaves, pour me faire périr comme le dernier soutien de la liberté.

MERCURE.

Quoi donc ! la république entière tu ne la regardes que comme le parti de Sylla ? De bonne foi , tu étais demeuré seul contre tous les Romains. Mais enfin tu trompais ces pauvres barbares par des mystères de religion.

SERTORIUS.

Il est vrai ; mais comment faire autrement avec les sots ? Il faut bien les amuser par des sottises et aller à son but. Si on ne leur disait que des vérités solides , ils ne les croiraient pas. Racontez des fables, flattez, amusez : grands et petits courront après vous.

LOUIS XI ET LE CARDINAL DE LA BALUE.

Un méchant prince rend ses sujets traîtres et infidèles.

LOUIS XI.

Comment osez-vous, scélérat, vous présenter devant moi après toutes vos trahisons ?

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Où voulez-vous donc que je m'aie caché ? Ne suis-je pas assez caché dans la foule des ombres ? Nous sommes tous égaux ici-bas.

LOUIS XI.

C'est bien à vous à parler ainsi, vous qui n'étiez que le fils d'un meunier de Verdun.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Eh ! c'était un mérite auprès de vous que d'être de basse condition. Votre compère le prévôt Tristan, votre médecin Coctier, votre barbier Olivier-le-Diable, étaient vos favoris et vos ministres. Jofridy, avant moi, avait obtenu la pourpre par votre

faveur. Ma naissance valait à-peu-près celle de ces gens-là.

LOUIS XI.

Aucun d'eux n'a fait des trahisons aussi noires que toi.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Je n'en crois rien. S'ils n'avaient pas été des malhonnêtes gens, vous ne les auriez ni bien traités, ni employés.

LOUIS XI.

Pourquoi voulez-vous que je ne les aie pas choisis pour leur mérite?

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Parce que le mérite vous était toujours suspect et odieux ; parce que la vertu vous faisait peur, et que vous n'en saviez faire aucun usage ; parce que vous ne vouliez vous servir que d'ames basses et prêtes à entrer dans vos intrigues, dans vos tromperies, dans vos cruautés. Un honnête homme, qui aurait eu horreur de tromper et de faire du mal, ne vous aurait été bon à rien, à vous qui ne vouliez que tromper et nuire, pour contenter votre ambition sans bornes. Puisqu'il faut parler franchement dans le pays de vérité, j'avoue que j'ai été un malhon-

nête homme : mais c'était par là que vous m'aviez préféré à d'autres. Ne vous ai-je pas bien servi avec adresse, pour jouer les grands et les peuples ? Avez-vous trouvé un fourbe plus souple que moi pour tous les personnages ?

LOUIS XI.

Il est vrai : mais en trompant les autres pour m'obéir, il ne fallait pas me tromper moi-même. Vous étiez d'intelligence avec le pape, pour me faire abolir la Pragmatique, sans consulter si cela s'accordait avec les véritables intérêts de la France.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Eh ! vous étiez-vous jamais soucieux ni de la France ni de ses véritables intérêts ? Vous n'avez jamais regardé que les vôtres : vous vouliez tirer parti du pape. Je n'ai fait que vous servir à votre mode.

LOUIS XI.

Mais c'est vous qui me portiez à ne compter pour rien tout ce qui n'était pas mon intérêt présent, sans m'embarrasser de celui de ma couronne même, à laquelle était attachée ma véritable grandeur.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Point : je voulais que vous vendissiez chèrement

cette pancarte crasseuse à la cour de Rome. Mais allons plus loin. Quand même je vous aurais trompé, qu'auriez-vous à me dire?

LOUIS XI.

Comment, à vous dire! je vous trouve bien plaisant. Si nous étions encore vivans, je vous remettrais bien en cage.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Oh! j'y ai assez demeuré. Si vous me fâchez, je ne dirai plus mot. Savez-vous que je ne crains guère les mauvaises humeurs d'une ombre de roi? Quoi donc! vous croyez être encore au Plessis-les-Tours avec vos assassins?

LOUIS XI.

Non; je sais que je n'y suis pas, et bien vous en vaut; mais enfin je veux bien vous entendre, pour la rareté du fait. Ça, prouvez-moi par vives raisons que vous avez dû trahir votre maître.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Ce paradoxe vous surprend; mais je m'en vais vous le vérifier à la lettre.

LOUIS XI.

Voyons ce qu'il va dire.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

N'est-il pas vrai qu'un pauvre fils de meunier, qui n'a jamais eu d'autre éducation que la cour d'un grand roi, a dû suivre les maximes qui passaient pour les plus habiles et pour les meilleures d'un commun consentement ?

LOUIS XI.

Ce que vous dites a quelque vraisemblance.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Mais répondez oui ou non, sans vous fâcher !

LOUIS XI.

Je n'ose nier une chose qui paraît si bien fondée, ni avouer ce qui peut m'embarrasser par ses conséquences.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Je vois bien qu'il faut que je prenne votre silence pour un aveu forcé. La maxime fondamentale de tous vos conseils, que vous avez répandue dans toute votre cour, était de faire tout pour vous seul. Vous ne comptiez pour rien les princes de votre sang, ni la reine que vous teniez captive et éloignée, ni le dauphin que vous éleviez dans l'ignorance et

en prison , ni le royaume que vous désoliez par votre politique dure et cruelle , aux intérêts duquel vous préféreriez sans cesse la jalousie pour l'autorité tyrannique. Vous ne comptiez même pour rien les favoris et les ministres les plus affidés dont vous vous serviez pour tromper les autres. Vous n'avez jamais aimé aucun , et ne vous êtes jamais confié à aucun d'eux , que pour le besoin : vous cherchiez à les tromper à leur tour , comme le reste des hommes ; vous étiez prêt à les sacrifier sur le moindre ombrage et pour la moindre utilité. On n'avait jamais un seul moment d'assuré avec vous. Vous vous jouiez de la vie des hommes ; vous n'aimiez personne : qui vouliez-vous qui vous aimât ? Vous vouliez tromper tout le monde ; qui vouliez-vous qui se livrât à vous de bonne foi , de bonne amitié et sans intérêt ? Cette fidélité désintéressée , où l'aurons-nous apprise ? La méritiez-vous ? l'espériez-vous ? La pouvait-on pratiquer auprès de vous et dans votre cour ? Aurait-on pu durer huit jours chez vous avec un cœur droit et sincère ? N'était-on pas forcé d'être un fripon dès qu'on vous approchait ? N'était-on pas déclaré scélérat dès qu'on parvenait à votre faveur , puisqu'on n'y parvenait jamais que par la scélératesse ? Ne deviez-vous pas le tenir pour dit ? Si on avait voulu conserver quelque honneur

et quelque conscience, on se serait gardé d'être connu de vous; on serait allé au bout du monde, plutôt que de vivre à votre service. Dès qu'on est fripon, on l'est pour tout le monde. Voudriez-vous qu'une ame que vous avez gangrenée, et à qui vous n'avez inspiré que la scélératesse pour tout le genre humain, n'ait jamais que vertu pure et sans tache, que fidélité désintéressée et héroïque pour vous seul? Étiez-vous assez dupe pour le penser? Ne comptiez-vous pas que tous les hommes seraient pour vous, comme vous pour eux? Quand même on aurait été bon et sincère pour tous les autres hommes, on aurait été forcé de devenir faux et méchant à votre égard. En vous trahissant, je n'ai donc fait que suivre vos leçons; que marcher sur vos traces; que vous rendre ce que vous donniez tous les jours; que faire ce que vous attendiez de moi; que prendre pour le principe de ma conduite le principe que vous regardiez comme le seul qui doit animer tous les hommes. Vous auriez méprisé un homme qui aurait connu d'autre intérêt que le sien propre. Je n'ai pas voulu mériter votre mépris; et j'ai mieux aimé vous tromper que d'être un sot selon vos principes.

LOUIS XI.

J'avoue que votre raisonnement me presse et

m'incommode. Mais pourquoi vous entendre avec mon frère le duc de Guienne, et avec le duc de Bourgogne, mon plus cruel ennemi ?

LE CARDINAL DE LA BALUE.

C'est parce qu'ils étaient vos plus dangereux ennemis que je me liai avec eux, pour avoir une ressource contre vous, si votre jalousie ombrageuse vous portait à me perdre. Je savais que vous comptiez sur mes trahisons, et que vous pourriez les croire sans fondement : j'aimais mieux vous trahir pour me sauver de vos mains, que périr dans vos mains sur des soupçons, sans vous avoir trahi. Enfin j'étais bien aise, selon vos maximes, de me faire valoir dans les deux partis, et de tirer de vous, dans l'embarras des affaires, la récompense de mes services, que vous ne m'auriez jamais accordée de bonne grâce dans un tems de paix. Voilà ce que doit attendre de ses ministres un prince ingrat, défiant, trompeur, qui n'aime que lui.

LOUIS XI.

Mais voici tout de même ce que doit attendre un traître qui vend son roi. On ne le fait pas mourir quand il est cardinal : mais on le tient onze ans en prison ; on le dépouille de ses trésors.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

J'avoue que mon unique faute fut de ne vous tromper pas avec assez de précaution, et de laisser intercepter mes lettres. Remettez-moi encore dans l'occasion : je vous tromperai plus subtilement, de peur d'être découvert.

CHARLES-QUINT

ET

UN JEUNE MOINE DE SAINT-JUST.

On cherche souvent la solitude par inquiétude ;
et ceux qui sont accoutumés au fracas ne sauraient
s'accoutumer à la retraite.

CHARLES.

ALLONS, mon frère, il est tems de se lever. Vous dormez trop pour un jeune novice, qui doit être fervent.

LE MOINE.

Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune ? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

CHARLES.

Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

LE MOINE.

Oui, quand on a l'âge de Votre Majesté ; mais au mien, on dort tout debout.

CHARLES.

Eh bien ! mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

LE MOINE.

Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire? Après avoir si long-tems troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien?

CHARLES.

Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

LE MOINE.

Je vous entends, Sacrée Majesté. Quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement : avouez-le sans façon ; vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges, qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

CHARLES.

J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

LE MOINE.

C'est une triste conversation pour un homme qui était en commerce avec toutes les nations connues.

CHARLES.

J'ai un petit cheval pour me promener dans ce

beau vallon , orné d'orangers , de myrtes , de grenadiers , de lauriers , et de mille fleurs , au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure , couvertes de troupeaux innombrables.

LE MOINE.

Tout cela est beau ; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas.

CHARLES.

J'ai cent mille écus de pension.

LE MOINE.

Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guère de soin.

CHARLES.

Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés.

LE MOINE.

Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quitté vos couronnes ?

CHARLES.

Je vois bien que cela devait être ainsi.

LE MOINE.

Si vous avez compté là-dessus , pourquoi vous

étonnez-vous de le voir arriver ? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout ; oubliez tout ; ne désirez plus rien ; reposez-vous , et laissez reposer les autres.

CHARLES.

Mais je vois que mon fils , après la bataille de Saint-Quentin , n'a pas su profiter de la victoire ; il devrait être déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Graveline , et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglais. Voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal. Il ne suit aucun de mes conseils ; il ne me paie point ma pension ; il méprise ma conduite et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

LE MOINE.

Quoi ! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite qu'à condition que le roi votre fils ferait des conquêtes , croirait tous vos conseils , et achèverait d'exécuter tous vos projets ?

CHARLES.

Non ; mais je croyais qu'il ferait mieux.

LE MOINE.

Puisque vous avez tout quitté pour être en repos,

demeurez-y, quoi qu'il arrive. Laissez faire le roi votre fils comme il voudra. Ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde. Vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais, dites la vérité, vous ne connaissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée. C'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

CHARLES.

Hélas ! mon pauvre enfant, tu ne dis que trop vrai ; et Dieu veuille que tu ne te sois pas mécompté comme moi en quittant le monde dans ce noviciat.

CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS I^{er}.

La justice et le bonheur ne se trouvent que dans la bonne foi, la droiture et le courage.

CHARLES.

MAINTENANT que toutes nos affaires sont finies , nous ne ferions pas mal de nous éclaircir sur les déplaisirs que nous nous sommes donnés l'un à l'autre.

FRANÇOIS.

Vous m'avez fait beaucoup d'injustices et de tromperies. Je ne vous ai jamais fait de mal que par les lois de la guerre ; mais vous m'avez arraché , pendant que j'étais en prison , l'hommage du comté de Flandre. Le vassal s'est prévalu de sa force , pour donner la loi à son souverain.

CHARLES.

Vous étiez libre de ne renoncer pas.

FRANÇOIS.

Est-on libre en prison ?

CHARLES.

Les hommes faibles n'y sont pas libres ; mais quand on a un vrai courage , on est libre partout. Si je vous eusse demandé votre couronne , l'ennui de votre prison vous aurait-il réduit à me la céder ?

FRANÇOIS.

Non , sans doute ; j'aurais mieux aimé mourir que de faire cette lâcheté. Mais pour la mouvance du comté de Flandre , je vous l'abandonnai par ennui , par crainte d'être empoisonné , par le désir de retourner dans mon royaume , où tout avait besoin de ma présence ; enfin , par l'état de langueur qui me menaçait d'une mort prochaine. Et , en effet , je crois que je serais mort sans l'arrivée de ma sœur.

CHARLES.

Non-seulement un grand roi , mais un vrai chevalier aime mieux mourir que de donner une parole , à moins qu'il ne soit résolu de la tenir , à quelque prix que ce puisse être. Rien n'est si honteux que de dire qu'on a manqué de courage pour souffrir , et qu'on est délivré en manquant de bonne foi. Si vous étiez persuadé qu'il ne vous était pas permis de sacrifier la grandeur de votre état à la liberté de votre personne , il fallait savoir mourir en prison ,

mander à vos sujets de ne plus compter sur vous et de couronner votre fils ; vous m'auriez bien embarrassé. Un prisonnier qui a ce courage se met en liberté dans sa prison : il échappe à ceux qui le tiennent.

FRANÇOIS.

Ces maximes sont vraies. J'avoue que l'ennui et l'impatience m'ont fait promettre ce qui était contre l'intérêt de mon état, et ce que je ne pouvais exécuter ni éluder avec honneur. Mais est-ce à vous à me faire un tel reproche ? Toute votre vie n'est-elle pas un continuel manquement de parole ? D'ailleurs ma faiblesse ne vous excuse point. Un homme intrépide, il est vrai, se laisse égorger plutôt que de promettre ce qu'il ne peut pas tenir ; mais un homme juste n'abuse point de la faiblesse d'un autre homme pour lui arracher, dans sa captivité, une promesse qu'il ne peut ni ne doit exécuter. Qu'auriez-vous fait, si je vous eusse retenu en France quand vous y passâtes, quelque tems après ma prison, pour aller dans les Pays-Bas ? J'aurais pu vous demander la cession des Pays-Bas et du Milanais que vous m'aviez usurpés.

CHARLES.

Je passais librement en France sur votre parole.

Vous n'étiez pas venu librement en Espagne sur la mienne.

FRANÇOIS.

Il est vrai ; je conviens de cette différence. Mais comme vous m'aviez fait une injustice dans ma prison , en m'arrachant un traité désavantageux , j'aurais pu réparer ce tort , en vous arrachant à mon tour un autre traité plus équitable. D'ailleurs , je pouvais vous arrêter chez moi , jusqu'à ce que vous m'eussiez restitué mon bien , qui était le Milanais.

CHARLES.

Attendez : vous joignez plusieurs choses qu'il faut que je démêle. Je ne vous ai jamais manqué de parole à Madrid ; et vous m'en auriez manqué à Paris , si vous m'eussiez arrêté sous aucun prétexte de restitution , quelque juste qu'elle pût être. C'était à vous à ne me permettre le passage qu'en me demandant le préliminaire de la restitution ; mais comme vous ne l'avez pas demandé , vous ne pouviez l'exiger en France sans violer votre promesse. D'ailleurs , croyez-vous qu'il soit permis de repousser la fraude par la fraude ? Dès qu'une tromperie en attire une autre , il n'y a plus rien d'assuré parmi les hommes , et les suites funestes de cet engagement vont à l'infini. Le plus sûr pour vous-même est de

ne vous venger du trompeur qu'en repoussant toutes ses ruses pour le tromper.

FRANÇOIS.

Voilà une sublime philosophie ; voilà Platon tout pur ! Mais je vois bien que vous avez fait vos affaires avec plus de subtilité que moi : mon tort est de m'être fié à vous. Le connétable de Montmorency aida à me tromper : il me persuada qu'il fallait vous piquer d'honneur, en vous laissant passer sans condition. Vous aviez déjà promis de donner l'investiture du duché de Milan au plus jeune de mes trois fils. Après votre passage en France, vous retirâtes votre promesse. Si je n'eusse pas cru le connétable, je vous aurais fait rendre le Milanais avant que de vous laisser passer dans les Pays-Bas. Jamais je n'ai pu pardonner ce mauvais conseil de mon favori : je le chassai de ma cour.

CHARLES.

Plutôt que de rendre le Milanais, j'aurais traversé la mer.

FRANÇOIS.

Votre santé, la raison et les périls de la navigation, vous ôtaient cette ressource. Mais enfin, pourquoi me jouer si indignement à la face de toute

l'Europe, et abuser de l'hospitalité la plus généreuse ?

CHARLES.

Je voulais bien donner le duché de Milan à votre troisième fils. Un duc de Milan, de la maison de France, ne m'aurait guère plus embarrassé que les autres princes d'Italie. Mais votre second fils, pour lequel vous demandiez cette investiture, était trop près de succéder à la couronne : il n'y avait entre vous et lui que le dauphin qui mourut. Si j'avais donné l'investiture au second, il se serait bientôt trouvé tout ensemble roi de France et duc de Milan. Par là toute l'Italie aurait été à jamais dans la servitude : c'est ce que j'ai dû éviter.

FRANÇOIS.

Servitude pour servitude, ne valait-il pas mieux rendre le Milanais à son maître, qui était moi, que de le retenir dans vos mains, sans aucune apparence de droit ? Les Français, qui n'avaient plus un pouce de terre en Italie, étaient moins à craindre dans le Milanais pour la liberté publique, que la maison d'Autriche, revêtue du royaume de Naples et des droits de l'empire sur tous les fiefs qui relèvent de lui en ce pays-là. Pour moi, je dirai franchement, toute subtilité à part, la différence de

nos deux procédés : vous aviez toujours assez d'adresse pour mettre les formes de votre côté et pour me tromper dans le fond ; mais par faiblesse, par impatience ou par légèreté, je ne prenais pas assez de précautions ; et les formes étaient contre moi. Ainsi, je n'étais trompeur qu'en apparence, et vous l'étiez dans l'essentiel. Pour moi, j'ai été assez puni de mes fautes dans le tems où je les ai faites. Pour vous, j'espère que la fausse politique de votre fils me vengera assez de votre injuste ambition. Il vous a contraint de vous dépouiller pendant votre vie. Vous êtes mort, dégradé et malheureux, vous qui avez prétendu mettre toute l'Europe dans les fers. Ce fils achèvera son ouvrage : sa jalousie et sa défiance abattront toute vertu chez les Espagnols. Le mérite, devenu suspect et odieux, n'osera paraître. L'Espagne n'aura plus ni grand capitaine, ni génie élevé dans les négociations, ni discipline militaire, ni bonne police dans les peuples. Ce roi toujours impraticable, comme les rois de l'Orient, abattra le dedans de l'Espagne, et soulèvera les nations éloignées qui dépendent de cette monarchie. Ce grand corps tombera de lui-même et ne servira plus que d'exemple de la vanité des trop grandes fortunes. Un état réuni et médiocre, quand il est bien peuplé, bien policé, et bien cultivé pour les arts et

pour les sciences utiles ; quand il est d'ailleurs gouverné selon les lois avec modération , par un prince qui rend lui-même la justice , et qui va lui-même à la guerre , promet quelque chose de plus heureux que votre monarchie , qui n'a plus de tête pour réunir le gouvernement. Si vous ne voulez pas m'en croire , attendez un peu : nos arrière-neveux nous en diront des nouvelles.

CHARLES.

Hélas ! je ne prévois que trop la vérité de vos prédictions. La prévoyance de mes malheurs , qui renverseront tous mes ouvrages , m'a découragé , et m'a fait quitter l'empire. Cette inquiétude troublait mon repos dans ma solitude de Saint-Just.

FONTENELLE.



FONTENELLE.

HOMÈRE, ÉSOPE.

HOMÈRE.

EN vérité, toutes les fables que vous venez de réciter ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayiez beaucoup d'art pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la morale puisse donner, et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familières que celles-là.

ÉSOPE.

Il m'est bien doux d'être loué sur cet art, par vous qui l'avez si bien entendu.

HOMÈRE.

Moi! je ne m'en suis jamais piqué.

ÉSOPE.

Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages?

HOMÈRE.

Hélas ! point du tout !

ÉSOPE.

Cependant tous les savans de mon tems le disaient : il n'y avait rien dans l'Iliade et dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenaient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale et des mathématiques même, étaient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement, il y avait quelque difficulté à les développer; où l'un trouvait un sens moral, l'autre en trouvait un physique. Mais après cela ils convenaient que vous aviez tout su, et tout dit à qui le comprenait bien.

HOMÈRE.

Sans mentir, je m'étais bien douté que de certaines gens ne manqueraient point d'entendre finesse où je n'en avais point entendu. Comme il n'est rien de tel que de prophétiser des choses éloignées en attendant l'événement, il n'est rien de tel aussi que de débiter des fables en attendant l'allégorie.

ÉSOPE.

Il fallait que vous fussiez bien hardi pour vous

reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poèmes. Où en eussiez-vous été si on les eût prises au pied de la lettre?

HOMÈRE.

Eh bien ! ce n'eût pas été un bien grand malheur.

ÉSOPE.

Quoi ! ces dieux qui s'estropient les uns les autres ; ce foudroyant *Jupiter*, qui, dans une assemblée de divinités, menace l'*auguste Junon* de la battre ; ce *Mars* qui, étant blessé par *Diomède*, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul (car au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à *Jupiter*) : tout cela eût été bon sans allégorie?

HOMÈRE.

Pourquoi non ? Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai. Détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans les fables : elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, sans contenir aucune vérité. Ainsi

le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçu dans l'esprit humain ; mais le faux y entre bien sous sa propre figure , car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire , et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus ; quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques , il eût bien pu arriver que la plupart des gens auraient pris la fable comme une chose qui n'eût point été hors d'apparence , et auraient laissé là l'allégorie ; et , en effet , vous devez savoir que mes dieux , tels qu'ils sont , et tout mystère à part , n'ont point été trouvés ridicules.

ÉSOPE.

Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé , comme elles font dans mes apologues.

HOMÈRE.

Voilà une plaisante peur !

ÉSOPE.

Eh quoi ! si l'on a bien cru que les dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez fait tenir , pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

HOMÈRE.

Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'EST donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir! Je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, et dès mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiez cette vertu si naïve, dont les allures étaient si naturelles, et qui n'avait point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez!

SOCRATE.

Je suis bien aise de voir un mort qui me paraît avoir été philosophe : mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a long-tems que je n'ai vu personne ici (car on me laisse seul, et il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? n'est-il pas bien changé?

MONTAIGNE.

Extrêmement. Vous ne le reconnaîtriez pas.

SOCRATE.

J'en suis ravi. Je m'étais toujours douté qu'il fallait qu'il devînt meilleur et plus sage qu'il n'était dans mon tems.

MONTAIGNE.

Que voulez-vous dire ? il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulais parler, et je m'attendais bien à savoir de vous l'histoire du tems que vous avez vu, et où régnait tant de probité et de droiture.

SOCRATE.

Et moi je m'attendais au contraire, à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi ! les hommes d'à-présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité ?

MONTAIGNE.

Je crois que c'est parce que vous êtes ancien que vous parlez de l'antiquité si familièrement ; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

SOCRATE.

Cela se peut-il ? Il me semble que de mon tems les choses allaient déjà bien de travers. Je croyais qu'à la fin elles prendraient un train plus raisonnable, et que les hommes profiteraient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE.

Eh ! les hommes font-ils des expériences ? Ils sont faits comme les oiseaux qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

SOCRATE.

Mais quoi ! ne fait-on pas d'expérience ? Je croirais que le monde devrait avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

MONTAIGNE.

Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, partout où il y a des hommes il y a des sottises, et les mêmes sottises.

SOCRATE.

Et sur ce pied-là comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui.

MONTAIGNE.

Ah ! Socrate , je savais bien que vous aviez une manière particulière de raisonner et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous avez affaire , dans des argumens dont ils ne prévoyaient pas la conclusion , que vous les ameniez où il vous plaisait , et c'est ce que vous appeliez être la sage-femme de leurs pensées , et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançais ; cependant je ne saurais encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces ames vigoureuses et raides de l'antiquité , des Aristides , des Phocions , des Périclès , ni enfin des Socrates.

SOCRATE.

A quoi tient-il ? Est-ce que la nature s'est épuisée , et n'a plus la force de produire ces grandes ames ? Et pourquoi ne se serait-elle encore épuisée en rien , hormis en hommes raisonnables ? Aucun de

ses ouvrages n'a encore dégénéré ; et pourquoi n'y aurait-il que les hommes qui dégénéraissent ?

MONTAIGNE.

C'est un point de fait , ils dégénèrent. Il me semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes , pour nous persuader qu'elle en aurait su faire si elle avait voulu , et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

SOCRATE.

Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière , l'éloignement le grossit. Si vous aviez connu Aristide , Phocion , Périclès et moi , puisque vous voulez me mettre de ce nombre , vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressemblaient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité , c'est qu'on a du chagrin contre son siècle , et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser ses contemporains ; quand nous vivions nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritaient , et à présent notre postérité nous estime plus que nous ne méritons ; tout cela est bien égal , et je crois que le spectacle du monde serait bien ennuyeux pour

qui le regarderait d'un certain œil , car c'est toujours la même chose.

MONTAIGNE.

J'aurais cru que tout était en mouvement , que tout changeait , et que les siècles différens avaient leurs différens caractères comme les hommes. En effet , ne voit-on pas des siècles savans et d'autres qui sont plus raffinés ? n'en voit-on pas de sérieux et de badins , de polis et de grossiers ?

SOCRATE.

Il est vrai.

MONTAIGNE.

Et pourquoi donc n'y aurait-il pas des siècles plus vertueux , et d'autres plus méchans !

SOCRATE.

Cen'est pas une conséquence. Les habits changent ; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté , la science ou l'ignorance , le plus ou le moins d'une certaine naïveté , le genre sérieux ou badin , ce ne sont là que les dehors de l'homme , et tout cela change ; mais le cœur ne change point , et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un

siècle, mais la mode d'être savant peut venir ; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra pas. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre ; et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture.

MONTAIGNE.

Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourrait bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

SOCRATE.

Tout au plus il y aurait quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

CHARLES-QUINT, ÉRASME.

ÉRASME.

N'EN doutez point ; s'il y avait des rangs chez les morts , je ne vous céderais pas la préséance.

CHARLES.

Quoi ! un grammairien , un savant , et pour dire encore plus et pousser votre mérite jusqu'où il peut aller , un homme d'esprit , prétendrait l'emporter sur un prince qui s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe ?

ÉRASME.

Joignez-y encore l'Amérique , et je ne vous craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'était , pour ainsi dire , qu'un composé de plusieurs hasards ; et qui désassemblerait toutes les parties dont elle était formée , vous le ferait voir bien clairement. Si Ferdinand , votre grand-père , eût été un homme de parole , vous n'aviez presque rien en Italie ; si d'autres princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avait des antipodes , Christophe

Colomb ne se fût point adressé à lui , et l'Amérique n'était point au nombre de vos états ; si après la mort du dernier duc de Bourgogne , il eût bien songé à ce qu'il faisait , l'héritière de Bourgogne n'était point pour Maximilien , ni les Pays-Bas pour vous ; si Henri de Castille , frère de votre grand' mère Isabelle , n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes , ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse , la fille de Henri eût passé pour être sa fille , et le royaume de Castille vous échappait.

CHARLES.

Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est , je perds ou la Castille , ou les Pays-Bas , ou l'Amérique , ou l'Italie.

ÉRASME.

N'en raillez pas. Vous ne sauriez donner un peu plus de bon sens à l'un , ou de bonne foi à l'autre , qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre grand-oncle , ou jusqu'à la coquetterie de votre tante qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hasard.

CHARLES.

En vérité, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi sévère que le vôtre. J'avoue que vous faites disparaître toute ma grandeur et mes titres.

ÉRASME.

Ce sont là pourtant ces qualités dont vous prétendiez vous parer ; je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir ouï dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente, d'un côté leurs habits, et de l'autre leurs corps tout nus, et que, comme les habits étaient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter, mais que pour les hommes, personne n'en voulait ? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perses-là, arriverait à bien d'autres, si l'on séparait leur mérite personnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHARLES.

Mais quel est ce mérite personnel ?

ÉRASME.

Faut-il le demander ? Tout ce qui est en nous, l'esprit, par exemple, les sciences.

CHARLES.

Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire ?

ÉRASME.

Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune comme la noblesse et la richesse.

CHARLES.

Je suis surpris de ce que vous dites. Les sciences ne viennent-elles pas aux savans comme les richesses viennent à la plupart des gens riches ? N'est-ce pas par voie de succession ? Vous héritez des anciens , vous autres hommes doctes , ainsi que nous de nos pères. Si on nous a laissé tout ce que nous possédons , on vous a laissé aussi tout ce que vous savez ; et de là vient que beaucoup de savans regardent ce qu'ils ont reçu des anciens avec le même respect que quelques gens regardent les terres et les maisons de leurs aïeux , où ils seraient bien fâchés de rien changer.

ÉRASME.

Mais les grands naissent héritiers de la grandeur de leurs pères , et les savans n'étaient pas nés héritiers des connaissances des anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit , c'est une acquisition toute nouvelle qu'on entreprend de faire ; ou si c'est une succession , elle est assez difficile à recueillir pour être fort honorable.

CHARLES.

Hé bien ! mettez la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit, contre celle qui se trouve à conserver les biens de la fortune ; voilà les choses égales ; car enfin , si vous ne regardez que la difficulté , souvent les affaires du monde en ont bien autant que les spéculations du cabinet.

ÉRASME.

Mais ne parlons point de la science , tenons-nous-en à l'esprit ; ce bien ne dépend aucunement du hasard.

CHARLES.

Il n'en dépend point ? Quoi ! l'esprit ne consiste-t-il que dans une certaine conformation du cerveau , et le hasard est-il moindre , de naître avec un cerveau bien disposé , que de naître fils d'un père qui soit roi ? Vous étiez un grand génie , mais demandez à tous les philosophes à quoi il tenait que vous ne fussiez stupide et hébété ; presque à rien , à une petite disposition de fibres , enfin à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne saurait jamais apercevoir. Et après cela , ces messieurs les beaux-esprius nous oseront soutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendans du hasard , et se croiront en droit de mépriser les autres hommes !

ÉRASME.

A votre compte , être riche ou avoir de l'esprit ,
c'est le même mérite ?

CHARLES.

Avoir de l'esprit est un hasard plus heureux ,
mais au fond c'est toujours un hasard.

ÉRASME.

Tout est donc hasard ?

CHARLES.

Oui , pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que
l'on ne connaît point. Je vous laisse à juger si je
n'ai pas dépouillé les hommes mieux que vous
n'aviez fait ; vous ne leur ôtiez que quelques avan-
tages de la naissance , et je leur ôte jusqu'à ceux de
l'esprit. Si avant de tirer vanité d'une chose , ils
voulaient s'assurer bien qu'elle leur appartînt , il
n'y aurait guère de vanité dans le monde.

ÉROSTRATE, DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE.

ÉROSTRATE.

Trois cent soixante statues élevées dans Athènes en votre honneur ! c'est beaucoup.

DÉMÉTRIUS.

Je m'étais saisi du gouvernement, et après cela, il était aisé d'obtenir du peuple des statues.

ÉROSTRATE.

Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans une ville.

DÉMÉTRIUS.

Je l'avoue ; mais, hélas ! cette joie ne fut pas d'assez longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne resta pas une de mes statues. On les abattit, on les brisa.

ÉROSTRATE.

Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DÉMÉTRIUS.

Ce fut Démétrius-Poliorcète , fils d'Antigonus.

ÉROSTRATE.

Démétrius-Poliorcète ? J'aurais bien voulu être en sa place. Il y avait beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

DÉMÉTRIUS.

Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Éphèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

ÉROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Éphèse ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit ; mais en vérité , cela est pitoyable , on ne juge guère sainement des choses.

DÉMÉTRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Éphésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Érostrate.

ÉROSTRATE.

Je n'ai pas sujet du moins de me plaindre de l'effet de cette loi, car les Éphésiens furent de bonnes gens, qui ne s'aperçurent pas défendre de prononcer un nom c'était l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi était-elle fondée? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devaient-ils pas se tenir bien heureux que mon ambition ne leur coutât pas davantage? On ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute la ville et tout l'état.

DÉMÉTRIUS.

On dirait, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des grâces tous les maux que vous n'avez pas faits.

ÉROSTRATE.

Il est facile de vous prouver le droit que j'avais de brûler le temple d'Éphèse. Pourquoi l'avait-on bâti avec tant d'art et de magnificence? Le dessein de l'architecte n'était-il pas de faire vivre son nom?

DÉMÉTRIUS.

Apparemment.

ÉROSTRATE.

Eh bien ! ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

DÉMÉTRIUS.

Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruiner, pour votre gloire, les ouvrages d'un autre ?

ÉROSTRATE.

Oui. La vanité qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits , et elle peut les détruire. Les plus grands états même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte ; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, ferait raser la ville de Bucéphalie, lui ferait-il une injustice ? Je ne le crois pas ; car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucéphale, et par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

DÉMÉTRIUS.

Selon vous, rien ne serait en sûreté. Je ne sais si les hommes même y seraient.

ÉROSTRATE.

La vanité se joue de leurs vies , ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfans qu'il peut , afin de perpétuer son nom ; un conquérant , afin de perpétuer le sien , extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

DÉMÉTRIUS.

Je m'étonne que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs ; mais enfin , si c'est un moyen d'établir sa gloire que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui , du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

ÉROSTRATE.

Je ne sais s'il est moins noble que les autres , mais je sais qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

DÉMÉTRIUS.

Nécessaire !

ÉROSTRATE.

Assurément. La terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines , il faut bien effacer les noms qui y sont déjà inscrits , pour y en mettre de nou-

veaux. Que serait-ce si les monumens anciens subsistaient ? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cent soixante statues fussent long-tems sur pied ? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenait trop de place ?

DÉMÉTRIUS.

Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius-Poliorcète exerça sur mes statues. Puisqu'elles étaient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valait-il pas autant les y laisser ?

ÉROSTRATE.

Oui, mais avant qu'elles fussent élevées, ne valait-il pas autant ne point les élever ? Ce sont les passions qui font et défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques, où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes, des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages.

SÉNÈQUE, SCARRON.

SÉNÈQUE.

Vous me comblez de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore, et que, dans ces derniers tems, vous avez fait profession de cette secte.

SCARRON.

J'ai été, sans vanité, plus stoïcien que vous, plus que Chrisippe, et plus que Zénon, votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise ; vous, en votre particulier, vous aviez des richesses immenses. Pour les autres, où ils ne manquaient pas de bien, ou ils jouissaient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avaient tous leurs membres ; ils allaient, ils venaient, à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étais dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement ; et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtaient au corps, et ne pouvaient passer jusqu'à l'ame du sage ; le

chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'était faits.

SÉNÈQUE.

Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnaîtrais pour un grand stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre siècle ?

SCARRON.

Oui, je l'étais, Je ne me contentais pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultais par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allais jusqu'à la gaité.

SÉNÈQUE.

O sagesse stoïcienne, tu n'es donc pas une chimère, comme on se le persuade ! Tu te trouves parmi les hommes, et voici un sage que tu n'avais pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon et à nos autres stoïciens, je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

SCARRON.

Vous m'obligerez beaucoup de me faire connaître des morts si illustres.

SÉNÈQUE.

Comment vous nommerai-je à eux ?

SCARRON.

Scarron.

SÉNÈQUE.

Scarron ; je ne connais pas ce nom-là. N'ai-je point ouï parler de vous à certains modernes qui sont ici ?

SCARRON.

Cela se peut.

SÉNÈQUE.

N'avez-vous pas fait quantité de vers comiques plaisans ?

SCARRON.

Oui ; j'ai même été l'inventeur d'un genre de poésie qu'on appelle le burlesque ; c'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

SÉNÈQUE.

Mais vous n'étiez donc pas philosophe ?

SCARRON.

Pourquoi non ?

SÉNÈQUE.

Ce n'est pas l'occupation d'un stoïcien, que de

faire des ouvrages de plaisanteries , et de songer à faire rire.

SCARRON.

Oh ! je vois bien que vous n'avez pas compris la perfection de la plaisanterie ; toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerais de vos ouvrages même , si je voulais , et fort aisément ; mais tout ne produit pas du sérieux , et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine partout et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement ? J'ai mis en vers burlesques la divine Énéide de votre Virgile ; et l'on ne saurait mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces ouvrages de perspective , où des figures dispersées çà et là , vous forment , par exemple , un empereur , si vous le regardez d'un certain point ; changez ce point de vue , ces mêmes figures vous représentent un gueux.

SÉNÈQUE.

Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté

plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand philosophe; mais il n'était pas si facile de le deviner par les pièces que l'on dit que vous avez données au public.

SCARRON.

Si j'avais fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaîté du sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un stoïcien ?

SÉNÈQUE.

Cela est sans difficulté.

SCARRON.

Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages qui prouvent que, malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avais cette gaîté; cela ne vaut-il pas mieux? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse; mais mes vers en étaient une pratique continuelle.

SÉNÈQUE.

Je suis sûr que votre prétendue sagesse n'était pas un effet de votre sagesse, mais de votre tempérament.

SCARRON.

Et c'est là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

SÉNÈQUE.

Bon! ce sont de plaisans sages que ceux qui le sont par tempérament! S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

SCARRON.

On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appelez un mérite; car si un homme a quelque vertu qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il semblerait pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devrait être plus estimée: n'importe, c'est un pur effet de la raison; on ne s'y fie pas.

SÉNÈQUE.

On doit encore moins se fier à l'inégalité de tempérament de vos sages. Ils ne sont sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudrait savoir comment

les parties intérieures de leur corps sont disposées pour savoir jusqu'où ira la vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, et se rendre si indépendant de la nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprise ?

SCARRON.

Ce serait le meilleur, si cela était possible ; mais par malheur la nature garde toujours ses droits. Elle a ses premiers mouvemens qu'on ne peut jamais lui ôter ; ils ont souvent bien fait du chemin, avant que la raison en soit avertie, et quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du désordre. Encore est-ce une grande question, que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout-à-fait à la raison.

SÉNÈQUE.

Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes et de régler tout dans l'univers.

SCARRON.

Cependant elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï dire que quelques cent ans après votre mort, un philosophe platonicien demanda à l'empereur qui régnait alors, une petite

ville de Calabre, toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les lois de la république de Platon, et l'appeler Platanopolis; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par-là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle était estimable le moins du monde, il n'y aurait que les hommes qui la pussent estimer, et ils ne l'estiment pas.

VOLTAIRE.



VOLTAIRE.

LUCIEN, ÉRASME ET RABELAIS,

DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Lucien fit, il y a quelque tems, connaissance avec Érasme, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave ; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie , ils eurent ensemble cet entretien :

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre ; vous vous êtes moqué de tout ?

ÉRASME.

Hélas ! je l'aurais bien voulu ; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien , tel que je l'étais ; mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne. Les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier. Chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, et tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

ÉRASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre tems et ceux du mien : vous n'aviez affaire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre et à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux ; mais, moi, j'étais entouré de fanatiques, et j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ÉRASME.

Aussi je ne riais guère, et je passais pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais. On me crut fort gai, fort ingénieux, parce qu'alors tout le

monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à-la-fois, était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis : un homme de mon état, qui n'eût point pris parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon tems les Gètes et les Massagètes étaient plus doux et plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ÉRASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine ! Quelle est cette profession-là ?

ÉRASME.

C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre humain, à être absurde et esclave, et à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment , avec tant d'esprit, aviez-vous pu embrasser un état qui déshonore la nature humaine ? Passe encore pour vivre aux dépens d'autrui ; mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun et de perdre sa liberté !

ÉRASME.

C'est qu'étant fort jeune et n'ayant ni parens , ni amis , je me laissai séduire par des hommes qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

Quoi ! il y en avait beaucoup de cette espèce ?

ÉRASME.

Ils étaient en Europe environ six à sept cent mille.

LUCIEN.

Juste ciel ! le monde est donc devenu bien sot et bien barbare depuis que je l'ai quitté ? Horace l'avait bien dit que tout irait en empirant :

« Progeniem vitiosiorein. »

(Liv. III, ode vi.)

ÉRASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes,

dans le siècle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie; il faudra bien qu'ils en descendent, et qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre tems?

ÉRASME.

Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi : lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien lit, et éclate de rire : Rabelais survient.)

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop : de quoi s'agit-il?

LUCIEN et ÉRASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN, à Érasme.

« Quel est cet original ?

ÉRASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que moi et plus plaisant ; mais il n'était que prêtre , et pouvait prendre plus de libertés que moi qui étais moine.

LUCIEN, à Rabelais.

Avais-tu fait , comme Érasme , vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement , car j'étais prêtre et médecin. J'étais né fort sage , je devins aussi savant qu'Érasme ; et , voyant que la sagesse et la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet , voyant même que ce demi-plaisant d'Érasme était quelquefois persécuté , je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout , remplis d'ordures , dans lesquels je tournai en ridicule toutes les superstitions , toutes les cérémonies , tout ce qu'on révérait dans mon pays , toutes les conditions , depuis celle de roi et de grand-pontife jusqu'à celle de docteur en théologie.

ÉRASME.

Rabelais imita le premier Brutus , qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance et à la tyrannie des Tarquins.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ah ! que vous l'emportez sur nous en démençe. Les fables de Jupiter , de Neptune et de Pluton , dont je me suis tant moqué , étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule , avec sécurité , des gens qui devaient craindre le ridicule , encore plus qu'une conspiration. Car enfin on ne se moque pas de ses maîtres impunément , et j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs romains. Votre nation était donc bien patiente ?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance , de superstition , de bêtise , de cruauté et de plaisanterie. Cependant tout le monde m'aima , loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, Érasme, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties?

(Ici Érasme et Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux, et pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.)

RABELAIS, à Érasme.

J'ai lu vos écrits, et vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, et moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi, je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ÉRASME.

Et moi je le plains; je dis: voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, et qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc! n'est-ce rien d'être détrompé?

ÉRASME.

C'est peu de chose, quand on ne peut plus dé-

tromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin aux amis qui s'égarerent, et les morts ne demandent leur chemin à personne.

Érasme et Rabelais raisonnèrent assez long-tems. Lucien revint, après avoir lu quelques pages de l'*Éloge de la Folie*. Ensuite, ayant rencontré le docteur Swift, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

FIN.





TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
ÉPITRE DEDICATOIRE à EUGÈNE SCRIBE.	v
I ^{re} PRÉFACE.	vij
DIALOGUE DE MILLEVOYE, Lucien et Boileau.	xij
LUCIEN.	
DIALOGUE I ^{er} . Pluton, Ménippe, Crésus. Midas, Sardana- pale.	3
DIALOGUE II. Mercure, Caron.	11
DIALOGUE III. Pluton, Mercure.	17
DIALOGUE IV. Xénophante, Callidémide.	23
DIALOGUE V. Simulus, Polystrate.	29
DIALOGUE VI. Cratès, Diogène.	37
DIALOGUE VII. Ménippe, Mercure.	47
DIALOGUE VIII. Ménippe, Cerbère.	53
DIALOGUE IX. Caron, Ménippe, Mercure.	57
DIALOGUE X. Pluton, Proserpine, Protésilas.	65
DIALOGUE XI. Cnémon, Damnippe.	73
DIALOGUE XII. Ménippe, Chiron.	77
DIALOGUE XIII. Ménippe, Tantale.	83
DIALOGUE XIV. Ménippe, Thersite, Nirée.	89
DIALOGUE XV. Diogène, Pollux.	95
DIALOGUE XVI. Jupiter, Vulcain.	105
DIALOGUE XVII. Jupiter, Hercule, Esculape.	111
DIALOGUE XVIII. Polyphème, Neptune.	117
DIALOGUE XIX. Diogène, Alexandre.	127

	Pages.
DIALOGUE XX. Diogène, Cratès, Antisthène, le Pauvre . . .	139
DIALOGUE XXI. Caron, les Morts, Mercure, etc.	157
DIALOGUE XXII. Minos, Annibal, Alexandre, Scipion.	183
Choix des meilleurs Dialogues extraits des auteurs qui ont imité Lucien.	203

BOILEAU.

Les Héros de romans.	215
------------------------------	-----

FÉNELON.

DIALOGUE I ^{er} . Démocrite et Héraclite.	231
DIALOGUE II. Alexandre et Diogène.	235
DIALOGUE III. Sertorius et Mercure.	238
DIALOGUE IV. Louis XI et le cardinal de La Balue.	243
DIALOGUE V. Charles-Quint et un jeune Moine de Saint-Just. . .	252
DIALOGUE VI. Charles-Quint et François I ^{er}	257

FONTENELLE.

DIALOGUE I ^{er} . Homère, Ésope	267
DIALOGUE II. Socrate, Montaigne.	272
DIALOGUE III. Charles-Quint, Érasme.	279
DIALOGUE IV. Érostrate, Démétrius de Phalère.	285
DIALOGUE V. Sénèque, Scarron.	291

VOLTAIRE.

DIALOGUE entre Lucien, Érasme et Rabelais.	301
--	-----

FIN.

